

ΠΡΑΓΜΑΤΕΙΑΙ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ ΑΘΗΝΩΝ

ΤΟΜΟΣ ΙΓ'. — ΑΡΙΘ. 3.

ARÉTÉE

A'. DES CAUSES ET DES SIGNES DES
MALADIES AIGUES

B'. DES CAUSES ET DES SIGNES DES
MALADIES CHRONIQUES

TRADUITS DU GREC

par le Dr ADAMANT CORAY

PUBLIES D'APRÈS LE MANUSCRIT N° 191 DE LA BIBLIOTHÈQUE CORAY EN CHIO

par ARISTOTE P. KOUSIS



EN ΑΘΗΝΑΙΣ

ΓΡΑΦΕΙΟΝ ΔΗΜΟΣΙΕΥΜΑΤΩΝ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ ΑΘΗΝΩΝ

1948

ARÉTÉE

A'. DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES AIGUES

B'. DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES CHRONIQUES

Ἡ ὑπὸ τοῦ Ἀδαμαντίου Κοραῆ μετάφρασις εἰς τὴν Γαλλικὴν τοῦ «περὶ αἰτίων καὶ σημείων ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν» ἔργου τοῦ Ἀρεταίου τοῦ Καππαδόκου κατὰ τὸ ἐν τῇ ἐν Χίῳ βιβλιοθήκῃ Κοραῆ ἀποκειμένον χειρόγραφον ὑπ' ἀριθ. 191.

ΥΠΟ

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ Π. ΚΟΥΖΗ

Ὡς ἀνεκοίνωσα πρὸ 15 ἐτῶν τῇ Ἀκαδημίᾳ Ἀθηνῶν¹ μεταξὺ τῶν ἀνεκδότων μεταφράσεων ἔργων ἀρχαίων ἐλλήνων ἰατρῶν εἰς τὴν Γαλλικὴν ὑπὸ Ἀδαμαντίου Κοραῆ εἶναι καὶ ἡ ἀποκειμένη ἐν τῇ ἐν Χίῳ βιβλιοθήκῃ Κοραῆ ἐν χειρογράφῳ ὑπ' ἀριθ. 191 τοῦ ἔργου τοῦ μεγάλου Ἑλληνος ἰατροῦ Ἀρεταίου τοῦ Καππαδόκου «περὶ αἰτίων καὶ σημείων ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν», ἧς ἀπόγραφον ἔλαβον ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ ἐκείνῃ καὶ κατέθεσα ἐν τῷ γραφείῳ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν πρὸς δημοσίευσιν.

Τὸ χειρόγραφον περιλαμβάνει ὁλόκληρα τὰ ὑφιστάμενα Α' καὶ Β' βιβλία περὶ αἰτίων καὶ σημείων ὀξέων παθῶν, ὁλόκληρον τὸ Α' βιβλίον περὶ αἰτίων καὶ σημείων χρονίων παθῶν, ἐκ δὲ τοῦ Β' βιβλίου τὸ πλεῖστον μέρος πλὴν τοῦ τέλους τοῦ τελευταίου κεφαλαίου «περὶ ἐλέφαντος» (ἐλεφαντιάσεως) ἀπὸ τοῦ «εἰ δὲ ἐπιμίμνοιεν παῦραι τρίχες»². Τὸ χειρόγραφον ἐπὶ κοινοῦ χάρτου διαστάσεων 0,215 × 0,163, γραφὲν διὰ χειρὸς αὐτοῦ τοῦ Ἀδαμαντίου Κοραῆ ἀποτελεῖται ἐκ σελ. 407, ἡ δὲ μετάφρασις τούτου ἤρξατο, καθ' ἃ ὁ ἴδιος σημειοῖ ἐν τῷ ἐξωφύλλῳ, τῷ 1793. Ἄλλ' αἱ λοιπαὶ σπουδαιόταται καὶ ἐθνικαὶ καὶ πατριωτικαὶ ἀσχολίαι αὐτοῦ, ὡς εἰκόσ³, ἠνάγκασαν τοῦτον νὰ μὴ περαιώσῃ τὴν ὅλην μετάφρασιν τοῦ αἰτιολογικοῦ καὶ σημειωτικοῦ μέρους τοῦ ἔργου τοῦ Ἀρεταίου,

¹) Les manuserits médicaux inédits d'Adamant Coray. I. — Les traductions. Συνεδρία 7 Δεκεμβρίου 1933. (Πρακτικὰ Ἀκαδ. Ἀθηνῶν. 8, 1933 σ. 371).

²) Ἐκδ. Car. Hudc, σελ. 88, στιχ. 20 (Kühn σελ. 180).

³) Ὁρ. Ἀρ. Π. Κούζη. Ὁ Κοραῆς ὡς ἰατρός, λόγος ἐκφωνηθεὶς τῇ Ἀκαδημίᾳ Ἀθηνῶν τῇ 30 Μαρτίου 1933, σελ. 55.

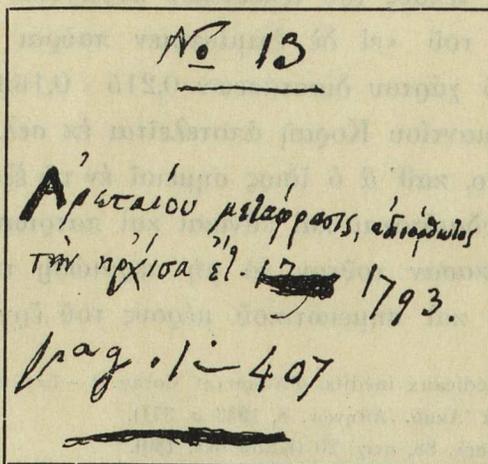
οὐδὲ νὰ περιλάβῃ καὶ τὸ β'. μέρος τοῦ ὄλου ἔργου τοῦ Ἀρεταίου, τὸ *θεραπευτικὸν* («ὀξέων καὶ χρονίων νούσων θεραπευτικόν»). Εἰς τοῦτο ὀφείλεται βεβαίως, τὸ ὅτι δὲν ἠδυνήθη κἂν ν' ἀναθεωρήσῃ τὴν μετάφρασιν πρὸς ἔκδοσιν, δι' ὃ καὶ διὰ νεωτέρας γραφῆς προσέθηκεν ἐν τῷ ἐξωφύλλῳ τοῦ χειρογράφου «ἀδιόρθωτος¹».

Ἐν τῇ ἀρχικῇ αὐτοῦ σκέψει ὁ Κοραῆς, ὅπως γνωρίσῃ τὰ ἀριστουργήματα τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων ἰατρῶν εἰς εὐρύτερον κύκλον διὰ μεταφράσεων τούτων εἰς γαλλικὴν γλῶσσαν, βεβαίως ἐξαιρετικὴν θέσιν ἔσχε τὸ ἔργον τοῦ κατὰ τὴν β' ἐκ. μ. X. ζήσαντος Ἀρεταίου τοῦ Καππαδόκου, ὃν ὁ πολὺς μὲν Hecker ὡς ἰατρόν, «οὗ ὁμοίους ἢ ἰατρικὴ ὀλίγους μόνον γνωρίζει», ὁ δὲ Haeser ἀναγράφει ὡς «τὸ λαμπρότερον τῶν μετεώρων» τῶν χρόνων, καθ' οὓς ἔζησεν. Νεώτεροι ἰδέαι² οὐτε μετέβαλον, οὐδὲ θὰ δυνηθῶσι νὰ μεταβάλωσι ποτὲ τὴν ὑπέροχον θέσιν, ἣν μετὰ τὸν Ἱπποκράτη κατέλαβε καὶ κατέχει ὁ περιδόξος οὗτος Ἑλλήν ἰατρὸς καὶ κορυφαῖος τῶν κλινικῶν.

Ἄν ἠθέλησα νὰ προσθέσω ἐν ἀγκύλαις τὸ τέλος τοῦ περὶ ἐλεφαντιάσεως κεφαλαίου (σελ. 88, 89 καὶ 90 ἔκδ. C. Hude) ἐν Γαλλικῇ, ὡς ὡς οἶόν τε κατὰ λέξιν, μεταφράσει, τοῦτο ἐγένετο ἄνευ τινὸς ἀξιώσεως, καὶ ἐπὶ τῷ λόγῳ μόνον, ὅπως ὁ ἀναγνώστης ἔχη ὑπ' ὄψιν ὀλόκληρον τὸ διαγνωστικὸν καὶ αἰτιολογικὸν μέρος τοῦ ἔργου τοῦ ἀθανάτου ἀνδρός.

Ἡ μετάφρασις τοῦ Ἀδαμαντίου Κοραῆ ἔχει ὡς ἐξῆς:

¹⁾



²⁾ Ὅρα *Wellman* ἄρθρ. *Artaeus Kapp.* ἐν *Paulli - Wissowa Realencyclopedie* etc.

DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES AIGUES

L I V R E I

CHAPITRE V

Des accès de l'Épilepsie.

..... des engourdissements, des vertiges, un | sentiment de pesanteur à p. 1
la nuque, la | plénitude et la distention des veines du cou | La nausée est en-
core un symptôme qui vient le plus souvent à la suite des repas, et quelque-
fois même sans qu'on ait rien mangé, quoique dans ce dernier cas, elle ne

Des Causes et des signes

des maladies aiguës.

Livre I

Chapitre V.

Des accès de l'Épilepsie

..... Des engourdissements, des vertiges, un sentiment de pesanteur à la nuque, la

Page 1 du manuscrit.

soit pas assez forte. Le vomissement présente des matières pituiteuses en grande quantité. Le malade n'a point d'appétit; et la moindre nourriture suffit pour lui donner des indigestions. Il est tourmenté par des vents et p. 2 il a les hypochondres météorisés. Ces sont des symptômes perpétuels de

- la maladie. Quant à ceux qui précèdent immédiatement l'accès, il voit voltiger devant ses yeux des bluettes de différentes couleurs, qui se succèdent les unes aux autres, et qui se présentent toutes ensemble de manière qu'il s'imagine de voir l'arc-en-ciel. Il éprouve des tintements d'oreille; il se plaint de sentir de mauvaises odeurs; il est de mauvaise humeur, et se met en colère sans aucun sujet. On a vu des hommes tomber épileptiques à l'occasion de quelque événement qui leur a affecté désagréablement l'esprit; d'autres pour avoir fixé le cours d'une rivière, le tour d'une roue, ou le pirouettement d'une toupie. Il suffit quelquefois d'une mauvaise odeur, telle par exemple que celle*** pour occasionner l'accès. Tous ces cas annoncent que le siège
- p. 3 du mal est dans la tête, et que c'est par là qui commence | à se déclarer. Il y en a cependant, chez lesquels il débute par les nerfs de quelque autre partie du corps éloignée de la tête, mais qui entretient une sympathie avec cette dernière. Dans ce cas, il arrive que les gros doigts des mains ou des pieds se contractent. Ce symptôme est suivi de douleur, d'engourdissements et de tremblement, qui se propagent successivement jusqu'à la tête, et qui finissent pour faire tomber le malade, comme s'il avait reçu un coup de pierre ou de bâton. Ceux qui l'éprouvent pour la première fois, sont tellement trompés par cette illusion, qu'il se plaignent après la fin de l'accès d'avoir réellement été frappés par quelqu'un qui leur voulait du mal. Mais ceux qui y sont accoutumés, instruits par l'expérience, aussitôt qu'ils en aperçoivent prient les assistants de leur tirer, replier et serrer les doigts ou les parties du corps qui s'affectent les premières, et les tirent eux-mêmes, comme s'il voulaient chasser par là le mal qui les attaque; et ce moyen réussit quelquefois à les délivrer de l'accès. D'autres s'imaginent d'être assaillis
- p. 4 par quelque bête féroce ou par quelque spectre, et tombent ainsi frappés d'une vaine frayeur. Pendant l'accès les mains se contractent d'une manière convulsive; les jambes écartées l'une de l'autre se jettent tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et tout le corps se débat comme un taureau qu'on vient d'égorger. Le cou et la tête se courbent en différents sens: tantôt elle se jette en avant, et le menton collé à la poitrine forme une espèce d'arc; tantôt elle est renversée sur le dos, comme si quelqu'un la tirait par les cheveux; une autre fois elle penche vers l'une ou l'autre épaule. La bouche est béante, sèche, la langue dépasse les lèvres, au point qu'elle court risque d'être blessée, ou coupée
- p. 5 quant les dents viennent de se serrer les unes contre les autres par un mouvement spasmodique. On observe un tournoiement dans les globes des yeux;

*** manque (de la pierre gagate).

les palpébrés sont les plus souvent écartées et éprouvent une espèce de palpitation, de manière que quand même le malade voudrait les fermer, elles ne se rapprochent pas assez pour qu'on ne lui voit pas le blanc des yeux. Les sourcils tantôt se contractent vers la racine du nez à la manière de ceux qui sont en colère, tantôt elles s'écartent vers les tempes, avec une telle distention de la peau du front, que toutes les rides en sont effacées. Les joues sont rouges; les lèvres palpitent; elles sont tantôt closes, et terminent en pointe; tantôt retirées vers les côtés, elles laissent voir les dents à la manière de ceux qui rient. La rougeur au visage se change en une couleur livide, lorsque le mal parvient à un certain degré d'intensité. Les vaisseaux du cou se distendent, la voix se supprime, comme si le malade était suffoqué; et il ne respire que comme un homme qu'on étrangle. Il est sans connaissance, et n'entend pas même ceux qui lui crient fort. Le pouls dans le commencement fort, vite et petit, devient à la fois faible, lent et grand, et il est en général irrégulier. Les parties génitales sont en érection. Les symptômes s'observent vers la fin de l'accès. Passé le paroxysme, les malades éprouvent des écoulements d'urine et des cours de ventre spontanés, et quelque uns une émission de semence. Ce dernier phénomène est occasionné par la compression des vaisseaux par une espèce de titillation que la douleur produit sur les nerfs, ou par l'affluence des humeurs. La bouche est extrêmement humide et pleine d'une pituite froide et si épaisse qu'elle file quand on veut la séparer avec les doigts. Après que les parties intimes du thorax ont été bien agitées et secouées par l'interruption de la respiration et par les mouvements désordonnés et convulsifs, et qu'une affluence d'humeur a remonté vers les canaux de la respiration, tels que la bouche et les narines, les malades sont délivrés p. 6 de la suffocation et de tous les autres symptômes et ils jettent de l'écume, comme une mer qui vient d'être agitée par des vents impétueux. Sortis de l'accès, ils se lèvent; mais ils sentent leurs membres brisés et incapables de s'acquitter de leurs fonctions; ils ont la tête pesante, et sont abattus, pâles et tristes, par la fatigue et par la honte de ce qui vient de leur arriver. p. 7

CHAPITRE VI

Du tétanos.

Le tétanos est une convulsion très douloureuse, difficile à guérir et qui peut enlever promptement le malade. Il a son siège dans les muscles et les tendons des mâchoires; mais il se communique à tous le corps par la sympathie

- p. 8 qui règne entre tous ses membres. Il se divise en trois espèces, suivant la direction de la convulsion. Le *tétanos* proprement dit est une convulsion dans laquelle le malade garde une position droite mais raide, de manière qu'il ne puisse pencher d'aucun côté. On lui donne le nom d'*Opisthotonos*, si les nerfs du dos sont tellement affectés, qu'ils renversent la tête en arrière; et on l'appelle *Emprosthotonos*, quand la convulsion occupant les nerfs de la poitrine oblige la tête de se pencher en avant. Car le même mot *tonos* signifie *nerf* et *tension*. Cette maladie a plusieurs causes; la blessure ou la piqûre d'une membrane, d'un muscle, ou d'un nerf, peut donner lieu au *tétanos*, qui devient dans ce cas mortel, comme le sont tous les spasmes qui surviennent aux blessures. Chez les femmes l'avortement peut entraîner un *tétanos* également mortel; il y en a qui ont été attaqués de cette maladie pour avoir été frappés
- p. 9 fortement sur la nuque; la sensation du froid est encore une cause très puissante du *tétanos*. C'est pourquoi l'hiver est celui des toutes les saisons qui favorise le plus cette affection; on la voit moins dans le printemps et dans l'automne; et elle ne se fait point sentir pendant l'été, à moins qu'elle ne soit occasionnée par quelque blessure, ou qu'elle ne vienne à la suite de quelque maladie épidémique. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, parce qu'elles sont d'un tempérament plus froid; mais en guérissent aussi plus facilement, parce qu'elles sont plus humides. Quant aux différents âges, les enfants sont souvent tourmentés par des affections spasmodiques, mais ils en meurent moins, par la raison que ces affections sont propres à leur âge. Les jeunes gens y sont moins sujets, mais ils en meurent davantage. Ceux qui sont dans la force de l'âge viril n'en sont point tourmentés. Les vieillards sont ceux qui y sont le plus sujets et qui meurent davantage, parce que chez eux les affections sont l'effet de la froideur et de la sécheresse de leur âge, qualités qui caractérisent la mort. Les convulsions sont moins dangereuses toutes les fois que la froidure est accompagnée d'humidité.
- p. 10 Voici les principaux symptômes qui accompagnent en général cette maladie; une tension douloureuse des tendons et de l'épine du dos, ainsi que des muscles des mâchoires et du thorax. La mâchoire inférieure se rapproche tellement de la supérieure, qu'on ne peut les séparer en employant même un levier ou un coin. Si l'on parvient à les écarter l'une de l'autre par force, et à y introduire quelque boisson, le malade au lieu de l'avaler la rejette, ou la fait refluer par les narines, ou bien la garde dans sa bouche; car le pharynx se contracte ou se rétrécit, et les amygdales endurcies et roidies par le spasme ne cèdent point à la pression de la chose qu'on avale. Le visage est rouge, ou il présente différentes couleurs; les yeux sont presque fixes, et tournent à

peine dans leurs orbites. Le malade est suffoqué, il respire difficilement; il a les jambes et les bras tendus; il éprouve une palpitation dans les parties musculaires du corps, et une telle contorsion dans le visage qu'elle lui fait faire p. 11 différentes grimaces; les joues et les lèvres lui tremblent, la mâchoire palpite; il grince les dents. J'ai eu occasion de voir un malade à mon grand étonnement, qui mouvait aussi les oreilles. J'arrive encore dans cette maladie que les urines se suppriment au point de causer une forte dysurie, ou qu'elles coulent spontanément par la pression spasmodique de la vessie. Les symptômes que je viens de rapporter sont communs à toute espèce de convulsion.

Quant aux symptômes qui caractérisent chacune en particulier dans le tétanos tout le corps est droit sans pencher d'aucun côté; les bras et les jambes conservent la même direction. Dans l'opisthotonos la tête est renversée en arrière entre les deux épaules; le gosier fait une saillie en avant; la mâchoire inférieure est le plus souvent écartée de la supérieure; la respiration se fait p. 12 avec une espèce de râle; la poitrine et le ventre se déjettent en avant; la tension de l'abdomen est telle qu'il résonne si vous le frappez; on est plus sujet à l'incontinence de l'urine. Les mains et les bras sont tendus et refléchis en arrière; les extrémités inférieures courbées en sens contraire, par la raison que dans l'état naturel même, l'articulation du jarret est en sens contraire de celle du coude. Dans l'emprostotonos le dos se voûte et forme avec les hanches une espèce d'arc; la colonne vertébrale se courbe, la tête se jette en avant, et la mâchoire se colle à la poitrine; les extrémités supérieures se courbent dans le même sens, et les inférieurs s'étendent; le malade sent des douleurs par tout le corps, et sa voix ressemble à celle d'un homme qui pleure; il gémit et pousse de profonds soupirs. Si le mal vient à occuper le thorax et les organes de la respiration, il peut le tuer facilement; et la mort dans cet état de choses est un bonheur pour lui, et laisse moins de regrets aux assistants, quand même ils lui seraient attachés par les liens du sang les plus étroits en le délivrant des douleurs, et des difformités du corps que de pareil- p. 13 les convulsions entraînent ordinairement. Si la respiration, quoique mal exécutée, est suffisante pour prolonger la vie, au lieu d'un arc, le corps finit par présenter une figure sphérique; la tête touche les genoux, et le dos avec les extrémités inférieures se courbent tellement en avant, que l'articulation du genou paraît être luxée. En un mot le malade perd absolument la figure humaine et son état incurable n'inspire plus que l'horreur et que la pitié à ceux qui le voient. Les meilleurs amis ont de la peine à le reconnaître, et sont forcés à lui souhaiter la mort, comme un moyen qui doit le délivrer de ses souffrances, et de l'horrible difformité de son corps. L'assistance du Méde-

cin devient absolument inutile, incapable de le sauver, ou de le soulager dans ses douleurs, il ne peut pas même lui redresser le corps; il casserait plutôt ses membres, qu'il ne leur ferait prendre leur ancienne position. Ne pouvant combattre un mal qui élude toutes les ressources de son art, il se borne aux seuls devoirs de la compassion; ce qui est un grand malheur pour le Médecin.

CHAPITRE VII

De l'Esquinancie.

p. 14

L'esquinancie est une maladie d'autant plus aiguë qu'elle attaque la respiration même. Elle se divise en deux espèces; l'une consiste dans l'inflammation des organes de la respiration; et l'autre n'affecte que la respiration seule. Les parties qui s'enflamment ordinairement dans la première sont les amygdales, l'épiglotte, le pharynx, la luette, et le larynx; et si l'inflammation fait des progrès, elle peut encore affecter la surface interne des mâchoires, et la langue, qui dans ce cas remplit la bouche par son volume contre nature au point qu'elle est forcée de franchir les dents. Cette espèce d'esquinancie porte le nom de *cynanché*, soit parce que les chiens y sont fort sujets, soit parce que dans le temps même de santé, ces animaux ont la contume de sortir souvent la langue de la gueule.

p. 15

Dans la seconde espèce d'esquinancie, les organes que je viens de nommer, sont au contraire affaissés, et moins volumineux qu'ils ne sont naturellement; et la suffocation est si forte, que les malades s'imaginent que l'inflammation occupe les parties les plus internes et les plus cachées du thorax, telles que le cœur et les poumons. Nous désignons cette espèce par le nom de *Synanché*, comme qui dirait esquinancie ou étranglement interne. Je crois cependant que dans ce cas l'affection se borne au seul air qu'on respire en le changeant d'une manière pernicieuse en un air extrêmement chaud et sec, sans qu'aucune partie du corps soit enflammée. Cela doit paraître d'autant moins étonnant, qu'il est prouvé par l'expérience que ceux qui meurent pour s'être approchés des exhalaisons mortelles de certaines grottes, qu'on appelle pour cette raison *grottes de Charon*, sont suffoqués sur le champ par une seule inspiration, et avant que le corps ait éprouvé aucune altération. Il en

p. 16

est de même de la rage; on peut la contracter en respirant seulement le soufle d'un chien enragé, sans qu'on en soit mordu. Il n'est donc pas impossible que la respiration éprouve une pareille altération par des causes purement internes; il existe certainement dans le corps humain milles substances, choses,

qui peuvent agir de la même manière que les causes externes; les sucs dont il est abreuvé peuvent lui devenir aussi pernicieux que des sucs malfaisants externes; il y a des maladies, qui agissent comme des poisons, comme il existe des remèdes qui excitent le vomissement de matières semblables à celles qu'on rejette dans les différentes espèces de fièvres. Ainsi il n'est point étonnant, si dans la peste d'Athènes il y eut des personnes, qui s'étaient imaginées que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits du Pirée; c'est qu'elles ignoraient les rapports qui existent entre l'affection pestilentielle et l'action délétère des venins.

Outre l'inflammation des amygdales, du pharynx, de toute la bouche, et p. 17
le débordement de la langue hors des dents et des lèvres, ceux qui sont attaqués de la première espèce d'esquinancie éprouvent une affluence de salive, et rendent quantité de matières muqueuses et froides. Ils ont le visage rouge et bouffi; les yeux également fort rouges leur sortent de la tête et sont toujours ouverts. La difficulté d'avaler fait que la boisson leur sort par les narines. La suffocation est telle qu'elle les empêche de sentir toute la violence de leurs douleurs; et l'ardeur qu'ils éprouvent dans l'intérieur de la poitrine et de l'estomac fait qu'ils désirent de respirer un air frais; mais ils ne respirent qu'avec beaucoup de peine et finissent par être tout à fait suffoqués les conduits de l'air étant fermés.

Quelquefois le mal gagne les poumons; et cette métastase est également mortelle. La fièvre qui accompagne la maladie est ordinairement faible; il n'apporte aucun soulagement. Quand elle n'est point mortelle, elle se juge par des abcès, qui se manifestent extérieurement aux parotides des deux côtés ou intérieurement aux amygdales.

Si ces abcès sont très lents à se former, le malade n'échappe à la mort p. 18
qu'avec bien de la peine. Il meurt subitement de suffocation, si les abcès acquièrent assez de volume pour intercepter complètement le passage de l'air. Voilà quels sont les symptômes de la *cynanché* ou de l'esquinancie canine.

Quant à la seconde espèce d'esquinancie que nous avons appelée *Synanché*, dans celle-ci les parties sont affaissées, minces et pâles; les yeux enfoncés dans leurs orbites, le pharynx et la luette retirés, et les amygdales ne présentent aucune tumeur. Le malade est privé de la voix, et il éprouve une suffocation beaucoup plus violente que celle qui accompagne l'esquinancie canine, par la raison que le mal occupe la poitrine même, où réside le principe de la respiration; aussi y a-t-il des cas où l'on meurt dans le premier jour de la maladie, avant qu'on ait le temps d'appeler le médecin, ou avant que celui-ci puisse employer les ressources de son art. Dans le cas où la mala-

die doit avoir une heureuse terminaison, l'inflammation gagne les parties externes en sorte que la *Synanché* se change en *cynanché* ou esquinancie canine.

p. 19 La nature de ces cas produit avec succès une tumeur considérable ou un érysipèle très sensible sur la poitrine; et un bon médecin peut également de dissiper et attirer le mal au dehors en appyant des ventouses sur cette dernière partie, ou des sinapismes sur le sternum et sur les deux côtés de la mâchoire. Mais il y a aussi des cas, où cette crise opérée par la nature ou par le recours de l'art n'est que momentanée, et où le mal après avoir occupé pendant très peu de temps les parties externes, rentre subitement et suffoque le malade.

Une infinité de causes peuvent occasionner cette maladie; telles sont l'échauffement, mais plus encore le froid, les blessures, les piqûres des amygdales par des arêtes de poissons avalées, les boissons froides, et des excès dans le manger et dans le boire, sans compter les maux qui dépendent uniquement de la respiration.

CHAPITRE VIII

Des affection de la luelle.

On donne le nom de luelle à cette caroncule ferme qui pend au milieu du palais entre les amygdales, quoique à proprement parler ce nom convienne mieux à l'affection même qui l'attaque. Cette caroncule est de nature nerveuse, mais d'une consistance molle, par la raison qu'elle est logée dans un endroit humide. Elle est sujette à beaucoup d'affections différentes. Lorsque par une inflammation elle s'allonge et se tuméfie avec rougeur conformément depuis sa base jusqu'à son extrémité, on appelle cette accident *Kion* (colonne). Si la tuméfaction n'occupe que son extrémité, qui arrondie pour lors avec une couleur livide tirant sur le noir, on lui donne le nom de *staphylé* ou *luelle* parce qu'elle ressemble à un grain de raisin, pour la forme, la couleur et le volume. On la désigne par le nom d'*imantion* (lanière), lorsqu'elle s'étend de deux côtés en forme de membranes, ou de courroies larges, qui imitent les ailes d'une chauve-souris. Mais si elle se termine par une membrane mince et longue, comme la pointe de fer d'une pique, on lui donne pour lors le nom de *craspedon* (frange). Cette dernière affection peut arriver spontanément par une fluxion, ainsi que les autres; mais elle est aussi quelquefois occasionnée par une opération chirurgicale, dans laquelle on coupe la luelle obliquement en laissant une membrane de l'un ou de l'autre côté. Il existe une cinquième

p. 21 affection de la luelle, qui n'a point de nom connu, c'est lorsque la membrane se termine par deux cornes ou têtes, qui pendent des deux côtés.

Toutes ces affections peuvent se distinguer facilement par la seule inspection. Elles sont accompagnées toutes de la difficulté d'avaler, de suffocation et de toux; mais ce dernier symptôme s'observe surtout dans la troisième et quatrième espèce, à cause de l'irritation que la luette ainsi affectée fait pour lors sur la partie supérieure de la trachée-artère; quelquefois il est excité aussi par l'humeur qui tombe goutte à goutte de la luette, et qui s'insinue dans la trachée. Dans la première et la seconde espèce la difficulté de respirer est plus considérable, et la déglutition beaucoup plus douloureuse, de manière que la boisson reflue par les narines, parce que les amygdales y sont également intéressées.

La première espèce attaque plus ordinairement les vieillards; la seconde p. 22 les jeunes gens et ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, à cause de la pléthore du sang et de la disposition phlogistique familières à cet âge; les enfants et ceux qu'ont l'âge de la puberté sont plus sujets aux autres espèces.

On peut employer l'amputation pour toutes les espèces sans aucun inconvénient; il faut seulement dans la seconde espèce tant que la partie est rouge, éviter cette opération, si l'on veut prévenir l'hémorragie, les douleurs et l'accroissement de l'inflammation.

CHAPITRE IX

Des ulcères des amygdales.

Les ulcères qui affectent les amygdales sont ou des ulcères ordinaires, bénins et sans aucun danger, ou bien d'une espèce rare, pestilentielle et mortelle. Les premiers sont nets, peu étendus, peu profonds, sans inflammation et sans douleur. Ceux de la seconde espèce sont larges, creux, recouverts p. 23 d'une croûte grasse de couleur blanche ou livide ou noire. Ils sont connus sous le nom d'*aphthes*; mais on leur donne celui d'*eschare*, si la croûte est épaisse et profonde. Cette eschare est entourée d'un cercle fort rouge et enflammé, et les veines sont douloureuses comme dans le charbon. De petits exanthèmes disséminés d'abord de distance en distance, multipliés ensuite de plus en plus et réunis forment un ulcère large. Si l'inflammation se propage vers l'ouverture de la bouche l'ulcère gagne la luette et la ronge, se répand sur la langue, attaque le frein et les gencives déchausse et noircit les dents et se manifeste à la partie extérieure du cou. Dans ce cas le malade après avoir traîné pendant quelques jours, meurt par l'ardeur, la fièvre, l'odeur fétide et le défaut de nourriture qui accompagnent la maladie. Si l'inflammation

prend le chemin du thorax par la trachée-artère, elle peut suffoquer le malade dès le premier jour. Car le cœur et les poumons ne peuvent point supporter la sanie fétide qui découle de pareils ulcères et qui produit la toux et la difficulté de respirer.

p. 24 Les ulcères des amygdales reconnaissent pour cause, la déglutition des boissons ou aliments froids, chauds, âpres, acides, astringents ou acerbés : c'est que ces parties servent à la respiration, à la formation de la voix, au passage et à la déglutition des aliments. Ils peuvent encore dépendre d'une cause interne, qui réside dans l'estomac, dans l'oesophage, ou dans la poitrine et qui se propage jusqu'au pharynx, aux amygdales et aux parties circonvoisines.

C'est pourquoi ces ulcères attaquent le plus souvent les enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge de la puberté : c'est que les enfants respirent un plus grand volume d'air froid, ayant une chaleur naturelle plus considérable qu'on n'en a dans les autres âges. Ils mangent d'ailleurs sans aucune retenue diverses espèces d'aliments ; ils boivent froid, et ils poussent de grands cris, soit qu'ils soient en colère, soit qu'il s'amuse à jouer. Les jeunes filles sont aussi sujettes à ces ulcères jusqu'à l'époque de la menstruation.

p. 25 L'Égypte est le pays où ces affections sont le plus communes, à cause de l'air sec qu'on y respire, et de la variété des aliments, dont on y fait usage. Les herbes, les racines, les légumes, et les graines âpres de toute espèce y croissent en abondance. Ajoutez à cela la boisson grossière dont on se sert, et qui est l'eau trouble du Nil, ou une espèce de bière âpre faite d'orge, ou bien une espèce de piquette qu'on tire du marc des raisin. On observe encore ces ulcères en Syrie, et principalement dans la partie de cette contrée qu'on connaît sous le nom de Celosyrie. Voilà pourquoi on les appelle ulcères d'Égypte ou de Syrie.

On meurt par ces ulcères d'une manière cruelle. Les douleurs qu'ils occasionnent sont vives et accompagnées d'un sentiment d'ardeur comme si l'on était brûlé par le feu ; l'haleine est forte et exhale une odeur de pourri qui est insupportable au malade même ; le visage est pâle ou livide ; la fièvre est vive ; la soif est on ne peut pas plus grande ; et cependant le malheureux qui l'éprouve n'ose boire, de crainte d'irriter son mal, parce que la boisson appliquée aux amygdales ou refoulée vers les narines, lui cause des douleurs. Il p. 26 ne trouve de repos dans aucune position ; s'il est couché, il veut se mettre sur son séant ; à peine s'y est-il mis, qu'il cherche à se recoucher. Pour la plupart du temps il aime mieux rester debout et se promener que de garder le lit où il ne peut rester tranquille. La respiration se fait d'une manière irrégulière, il fait de grandes inspirations parce que l'air frais qu'il inspire le rafraî-

chit et le soulage et de petites expirations, parce que l'air chaud qui sort, augmente l'ardeur des ulcères enflammés. Il ne peut point parler, ou il parle d'une voix rauque. Tous ces symptômes empirent de plus en plus, jusqu'à ce que tombés par terre ils expirent subitement.

CHAPITRE X

De la Pleurésie.

La partie interne du thorax enfermée entre les côtes et le dos jusqu'aux clavicules est tapissée d'une membrane mince mais forte, laquelle est attachée aux os. On lui donne le nom de *plèvre*.

Toutes les fois que cette membrane est enflammée et que cette inflammation est accompagnée de fièvre et de crachats de différentes couleurs, la maladie porte le nom de pleurésie. Pour qu'elle mérite ce nom il faut que tous ces symptômes s'accordent entre eux et qu'ils dépendent de la même cause. Car s'ils sont produits par des causes différentes, la maladie n'est plus une pleurésie, quand même ils se voient manifestés tous ensemble. Dans cette affection la douleur est vive et la chaleur âcre. Le malade peut se coucher sur le côté enflammé, parce que la membrane de ce côté est alors à sa place; mais la position sur le côté opposé devient très douloureuse, par le poids de la membrane enflammée et pendante. La douleur se propage sur la totalité de la plèvre jusqu'aux épaules et à la clavicule. Elle se fait aussi quelquefois sentir jusqu'aux dos; et c'est dans le dernier cas que les anciens lui donnaient le nom de *pleurésie dorsale*. Les autres symptômes sont, la difficulté de respirer, l'insomnie, l'inappétence, une rougeur claire de joues, une toux sèche, des crachats rejettés avec difficulté et qui sont pituiteux ou bilieux, ou fort sanguinolents, ou tirant sur le jaune. Une autre circonstance à remarquer c'est que ces crachats paraissent et disparaissent sans aucun ordre. Mais l'accident le plus fâcheux de tous est la disparition des crachats sanguinolents. La maladie est de plus accompagnée de délire, et quelquefois d'un assoupissement avec délire. Lorsqu'elle doit se terminer par la mort, tous ces symptômes s'aggravent de plus en plus, et l'on meurt dans l'espace de 7 jours par une syncope. Mais si les crachats et l'intensité des autres symptômes n'ont commencés que dans la seconde semaine, on meurt au quatorzième jour. Il arrive quelquefois qu'avant cette époque il se fait une métastase dans le poumon, étant naturellement chaud et d'un tissu rare et très disposé à attirer toutes les humeurs voisines. Passé le quatorzième jour, si le malade ne meurt point

p. 29 avant le vingtième, il se forme un empyème. C'est la marche de la maladie, toutes les fois qu'elle doit se tourner en mal.

Mais quand elle doit avoir une heureuse terminaison une abondante hémorragie du nez, peut la juger très promptement; parce que cette crise amène ordinairement le sommeil, des crachats pituiteux, ensuite bilieux, tenus et qui s'atténuent de plus en plus, et à la fin sanguinolents, épais ou d'une consistance de chair. Si les crachats sanguinolents sont de nouveau suivis de crachats bilieux, et ensuite de crachats pituiteux, le rétablissement du malade est assuré; surtout si dès le troisième jour, il commence à cracher sans peine des matières lisses, uniformes, molles, et qui ne présentent point une figure arrondi. Dans ce cas la maladie se juge le septième jour; un cours du ventre bilieux ramène la respiration à son état naturel, dissipe le délire, diminue la fièvre, et rétablie l'appétit.

Mais si les crachats, n'ont commencé que pendant la seconde semaine de la maladie, la crise arrive alors le quatorzième jour, si non la maladie ne change alors en empyème, ce qu'on peut reconnaître aux frissons et aux douleurs p. 30 pungitives qu'éprouve le malade, à l'inquiétude qui le porte sans cesse à vouloir se mettre sur son séant, et à l'embarras de la respiration qui devient à cette époque plus considérable. Il est à craindre alors, que le malade, après avoir échappé aux premiers et les plus grands accidents de la maladie, ne suffoque, si le poumon venait à s'engorger par une absorption subite du pus. S'il arrive que la suppuration en s'établissant entre les côtes, les écarte, et que la tête de l'abcès se manifeste au dehors, ou que le pus passe dans le canal intestinal, c'est une crise le plus souvent salutaire.

La saison qui fournit le plus cette maladie est l'hiver et ensuite l'automne; on la voit moins dans le printemps, à moins qu'il ne soit froid; elle n'a presque jamais lieu en été. Les vieillards y sont le plus sujets; mais ils en échappent aussi plus facilement. La sécheresse naturelle à cet âge prévient les gran- p. 31 des inflammations; et leurs poumons plus froids, que chez les autres, sont moins faits pour devenir le rendez-vous d'une métastase. La respiration à cet âge s'exécute lentement, et la faculté attractive est très faible. Les jeunes gens ainsi que ceux qui sont dans la vigueur de l'âge ne sont guère sujets à la pleurésie, mais ils n'en guérissent pas non plus facilement, quand une fois ils en sont atteints; chez eux le danger, est d'autant plus grand, que les inflammations qui les attaquent sont ordinairement violentes et produites par de grandes causes. Les enfants sont le moins exposés à contracter cette maladie; et ils en meurent moins: ils sont redevables de cet avantage à leur âge, où les parties solides du corps sont ordinairement d'un tissu rare et les fluides

coulent plus aisément, de manière que toutes les sécrétions et notamment celle de la transpiration se faisant en abondance, préviennent les grandes inflammations.

DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES AIGUËS

p. 32

LIVRE II

CHAPITRE I

De la péripneumonie.

Les principaux moyens, qui servent à sustenter la vie des animaux sont les aliments et l'air qu'ils respirent; mais l'air est beaucoup plus essentiel que les aliments; car pour peu que la respiration soit suspendue, l'homme meurt subitement. Les instruments par lesquels se fait cette importante fonction de la nature sont très multipliés; on peut regarder les narines comme entrée, la trachée - artère comme le chemin, le poumon comme le siège de respiration, et le thorax comme le réceptacle et le rempart des poumons. Ces derniers contiennent de plus la cause de la respiration, au lieu que les autres n'en sont que des simples instruments. Le cœur placé au milieu des poumons, et étant un viscère naturellement chaud, doit être regardé comme le principe de la respiration et de la vie. C'est lui qui possède le premier la faculté d'attirer l'air frais; faculté qu'il communique aux poumons, qui doivent éprouver une vive chaleur par son voisinage. Les accidents qui attaquent le cœur ne tardent pas ordinairement à amener la mort. Ceux des poumons, quand ils sont légers, sont suivis de la difficulté de respirer, d'une vie languissante, et amènent à la longue la mort, si on n'y remédie pas à temps. Si au contraire ils sont de la nature des affections graves, telles qu'une inflammation, le malade perd la voix et la respiration, il suffoque et meurt à peu de temps. Du nombre de ces affections est celle que nous appelons *péripneumonie*, et qui est une inflammation des poumons accompagnée d'une fièvre aiguë, d'un sentiment de poids plutôt que de douleur à la poitrine, toutes les fois que l'inflammation se borne aux poumons. Car la substance de ce viscère n'est point susceptible de douleur, étant de sa nature d'un tissu rare, qui ne ressemble pas mal à la laine. Les artères qui le traversent ne sont pas plus sensibles, étant de nature cartilagineuse et dures; d'ailleurs il n'y a point de muscles, et les nerfs qui l'accompagnent sont trop petits et trop minces pour être susceptibles d'ir-

p. 33

p. 34

p. 35 ritation. Toutes ces circonstances font que les poumons ne sont point sensibles à la douleur. Il en est tout autrement si l'inflammation attaque quelque une des membranes qui les attachent à la surface interne du thorax. Le malade alors se plaint de douleurs, respire avec difficulté, a l'haleine chaude, et essaye à tout moment de se mettre sur son séant, parce que c'est la seule position dans laquelle il peut respirer avec le plus de facilité. Il a le visage rouge, mais surtout les joues; le blanc des yeux paraît très-luisant et gras; le nez est comme épaté; les veines des tempes et du cou sont élevées; il n'a point d'appétit; le pouls dans le commencement est grand, mou, et très fréquent * * * La chaleur de la peau est très faible accompagnée de moiteur; mais celle qu'il est intérieurement est ardente et sèche; l'haleine est chaude; il est tourmenté par la soif; il a la langue sèche, il cherche à respirer un air frais; et il éprouve des anxietés continuelles. Une toux le plus souvent sèche, se joint à tous ces symptômes; ou s'il crache, ce n'est qu'une pituite spumeuse, ou des p. 36 matières bilieuses d'une couleur foncée, ou fortement teintes de sang. Cette dernière couleur est la plus mauvaise de toutes. Si la maladie est mortelle, le malade est tourmenté d'insomnie, ou son sommeil est petit, faible, accompagné d'assoupissement et troublé par des rêves, qui n'ont point le sens commun. Il tombe dans le délire, qui dans cette maladie ne devient pas très furieux; il ne se doute point du danger de son état, et répond à ceux qui lui en demande des nouvelles, comme s'il ne sentait aucun mal. Les extrémités deviennent froides; les ongles prennent une couleur livide, et se courbent; le pouls est petit, fréquent, et devient intermittent à l'approche de la mort, qui arrive le plus ordinairement au septième jour.

Lorsque la maladie change en bien, les signes qui annoncent un pareil changement sont une abondante hémorragie du nez, ou des déjections copieuses de matières bilieuses, ou spumeuses, de manière qu'il semblerait qu'elles ont été transportées des poumons au bas ventre, ou quelquefois un flux d'urine. Ceux qui éprouvent toutes ces évacuations en même temps, se retiennent p. 37 très-promptement. Il arrive aussi quelquefois que le pus transporté du côté des poumons s'y accumule, à moins que la nature ne prévienne cette métastase, en derivant la matière vers le canal intestinal ou vers la vessie. Dans ces deux derniers cas, le malade est délivré sur le champ de la pneumonie; mais un ulcère long s'établit au côté, qui cependant n'est pas point mortel. Mais si le pus se transporte aux poumons, il peut suffoquer le malade, par son épanchement brusque et par l'impossibilité qu'il éprouve à s'en deba-

* * * manque (comme si poussé précipitamment l'un à l'autre).

rasser tout de suite par la bouche. Ceux qui échappent au danger de la suffocation, qui résulte de cette rupture de l'abcès, ont les poumons pendant long temps ulcérés et finissent par devenir phtisiques. Les vieillards échappent aussi rarement à la mort qu'entraîne la phtisie provenant de cet abcès, que les jeunes et ceux qui sont dans la vigueur de l'âge à la péripleurésie.

CHAPITRE II

De l'hémoptysie.

Il y a deux espèces d'hémoptysie ou de crachement de sang. l'une a sa p. 38 source dans les vaisseaux de la bouche et de la tête, de manière que le sang vient du palais et du pharynx, où aboutissent l'œsophage et la trachée-artère. Dans ce cas, une petite toux et les moindres efforts pour cracher suffisent pour faire paraître le sang, on le crache même sans aucun effort ni toux, s'il vient uniquement de la bouche. On appelle cette espèce de crachement de sang, p. 39 *expectation* (eceptysis) ou *Sputation* (ptysis) *de sang*, ou simplement *hémorragie de la bouche*, soit que le sang paraisse goutte à goutte, soit qu'il coule en grande quantité à la fois, pourvu qu'il vienne de la tête ou de la bouche. Ce n'est que lorsqu'il vienne des parties inférieures, savoir de la cavité de la poitrine, et de viscères qu'elle renferme, comme sont les poumons, la trachée, les vaisseaux attenants l'épine du dos, qu'il mérite le nom d'*hémoptysie* ou d'*ana-* *gogé* (c'est à dire d'après l'étymologie réjection du bas en haut); et c'est la seconde espèce de crachement de sang. Les signes ou symptômes qui sont communs à l'une ou à l'autre sont peu importants et en petit nombre, par la raison même que c'est uniquement par la bouche que l'une et l'autre peuvent p. 40 se manifester. Au contraire ceux qui caractérisent en particulier chacune, sont nombreux, bien sensibles et d'une importance majeure.

Si le sang vient des vaisseaux de la tête et qu'il coule en abondance, les accidents sont plus nombreux et plus graves; ils se sont moins, quand le crachement de sang est peu considérable. La pesanteur ou la douleur de la tête, le tintement d'oreilles; la rougeur du visage, la tension des veines, le vertige, sont les signes ordinaires de cette espèce de crachement de sang qu'on peut encore reconnaître, par les causes qui l'ont précédé, telles que les coups, l'impression de froid, l'insolation, l'abus du vin. p. 41

Cette dernière cause peut occasionner un crachement subit de sang, par une réplétion subite de la tête, et la rupture de quelque vaisseau. Quand même l'abus ne se voit point excessif, le vin peut devenir une cause de crachement

- par la seule dilatation des vaisseaux de la tête. La suppression des hémorragies habituelles du nez, peut encore en refoulant le sang vers le palais, donner lieu au crachement de sang, et faire croire qu'il vient de la poitrine. Cependant, lorsque le siège du mal est dans la tête, le crachement de sang est ordinairement précédé d'une titillation au palais et de fréquents efforts pour
- p. 42 cracher; on sent à tout moment l'envie de tousser, et l'on tousse souvent. Quelquefois, le sang découle du palais dans la trachée - artère; et alors il est rejeté avec toux; ce qui en impose encore comme une hémoptysie provenant des viscères renfermés dans la poitrine. Il en est de même lorsque le sang de la tête enfile le canal de l'œsophage. La nausée qu'il y produit, le fait rejeter tout de suite, et on le regarde mal à propos comme un vomissement de sang provenant de l'estomac. Mais on peut distinguer des autres réjections de sang celui qui vient de la tête par la consistance et par la couleur. Ce dernier n'est pas trop épais; il a une couleur noire; il est uni, pur et dé-
- p. 43 pouillé de toute autre matière hétérogène; il paraît sur la langue en globules, et on s'en débarrasse par les moindres efforts qu'on fait pour cracher. Ajoutez à cela que le palais dans ce cas est ulcéré, scabreux et le plus souvent teint de sang. Le traitement qui convient à cette espèce de crachement de sang est bien simple. Il suffit de quelques médicaments astringents, pourvu qu'ils soient appliqués froids au palais; car les chauds en raréfiant et en dilatant les vaisseaux favorisent plutôt l'écoulement du sang, et cet effet s'est encore
- p. 44 de signe pour distinguer des autres le crachement de sang qui vient de la tête. Il faut de plus désemplir les vaisseaux de la tête par les saignées, par les errhines, ou en excitant quelque autre couloir de la nature le plutôt possible; car si vous laissez persister longtemps le crachement, il se change en habitue, et les vaisseaux s'accoutument à recevoir le sang, en sorte que la trachée - artère s'ulcère, et que les simples efforts de cracher sont enfin remplacés par la toux, qui peut à la fin occasionner la phtisie.
- p. 45 Quant à l'autre espèce de crachement de sang qui a sa source dans la poitrine ou dans les viscères situés au dehors d'elle, et à la quelle nous donnons le nom spécial d'hémoptysie ou d'*anagogé*, elle peut devenir mortelle, si l'écoulement vient de la rupture de quelque vaisseau essentiel, tel que la veine cave qui porte le sang du foie au cœur, ou de de l'aorte qui s'étend le long de l'épine. La mort que doit entraîner une telle hémorragie est aussi subite que celle d'un homme qu'on égorge, ou qu'on suffoque. Si l'écoulement vient des poumons ou de quelque autre vaisseau adhérent à la plèvre, ou de la trachée - artère, il ne cause point une mort aussi prompte que dans le premier cas, mais il donne lieu à l'empyème et à la phtisie. Le danger est encore

moindre, si l'écoulement n'a sa source que dans la trachée. Le vomissement de sang qui vient de l'œsophage ou du ventricule est le moins dangereux de tous, quand même l'hémorragie serait très considérable; et sa cure n'est ni longue ni trop compliquée. Le crachement de sang provenant du foie ou de la rate, n'est pas un accident fréquent; parce qu'il est plus facile au sang qui sort de ces viscères de se porter au ventricule et aux intestins, que d'enfiler les canaux qui aboutissent à la bouche. Il ne faut pas cependant regarder comme impossible que le sang se porte aussi quelquefois vers les parties supérieures par les conduits des poumons et de l'aorte; nous en avons même la preuve dans les hémorragies du nez, qui se manifestent dans les narines droite ou gauche suivant que le sang vient du foie ou de la rate. p. 46

Après avoir indiqué tous les endroits, dans lesquels, le crachement de sang, peut prendre sa source, et marqué le plus ou moins de danger, qui l'accompagne, je vais exposer les trois manières dont le sang peut sortir de ses vaisseaux. On crache du sang par la rupture, ou par l'érosion, ou par la dilatation de quelque vaisseau. La *rupture* peut arriver subitement par de coups, par la contention occasionnée par un fardeau trop pesant qu'on veut soulever, par des sauts d'un endroit trop élevé, par des cris, par une grande colère, ou par d'autres causes semblables, qui en opérant une solution de continuité dans quelque artère, donnent lieu à un écoulement abondant de sang. Si l'on a lieu de présumer que l'hémorragie est due à l'*érosion* de quelque vaisseau, il faut demander au malade s'il avait toussé quelquefois par le passé, s'il avait éprouvé quelque difficulté de respirer, des nausées, ou des vomissements: car tous ces accidents peuvent, en persistant longtemps, donner lieu à la fluxion continue d'une matière âcre, qui corrode les vaisseaux, les émacie et les dépouille peu à peu des tuniques qui les enveloppent, en sorte que le sang sort alors sans aucun obstacle. p. 47

La *dilatation* des vaisseaux se fait sans solution de continuité; aussi l'hémorragie qui en provient n'est elle ni soudaine, ni trop copieuse, et le sang n'est point épais. Les vaisseaux dans ce cas, en se rarefiant déposent seulement la partie subtile de cette humeur; ce n'est que lorsque le sang s'accumule dans quelque cavité, avant l'éruption, qu'il acquiert de la consistance; encore dans ce cas ne devient-il pas trop épais, et n'a point cette couleur noire que présentent ordinairement les grumeaux de sang. Il ne diffère du sang produit par une dilatation ordinaire que par la quantité, qui doit naturellement être plus grande, attendu la congestion qui s'est formée avant l'éruption. Cette espèce d'hémorragie arrive quelquefois subitement, surtout chez les femmes qui éprouvent une suppression des règles; et alors elle suit les périodes de p. 48

p. 49

ces dernières, en paraissant à la même époque, et en durant qu'autant de jours que l'écoulement menstruel avait coutume de durer. Si on n'y remédie point, elle continue de reparaître pour longtemps, en observant toujours les mêmes p. 50 périodes. Au reste, la quantité du sang qui distend les vaisseaux, en augmentant de plus en plus, finit quelquefois par les rompre. Quant à la différence des vaisseaux, le sang qui coule des veines est noir, épais, se fige facilement, s'arrête plutôt, et n'est point si dangereux. Au contraire, l'hémorragie des artères est plus dangereuse, et présente un sang rouge ténu, moins porté à se figer, et d'autant plus difficile à arrêter que le mouvement pulsatif des artères favorise plutôt l'hémorragie en empêchant que les parties séparées ne se réunissent.

Pour ce qui est du traitement, les hémorragies produites par l'érosion de quelque vaisseau sont dangereuses, en usent beaucoup de temps et se guérissent difficilement, attendu que les parties lésées ayant éprouvé une déperdi- p. 51 tion de substance, se refusent à la réunion, et deviennent des ulcères plutôt que de simples blessures. Par la raison contraire, dans la rupture des vaisseaux, les lèvres de la plaie restant en contact, se cicatrisent plus facilement, et présentent par conséquent moins de danger. La moins dangereuse de toutes est l'hémorragie qui vient de la dilatation des vaisseaux. La nature peut arrêter spontanément; et quant aux secours de l'art, les astringents et les réfrigérants suffisent pour la guérir.

p. 52 Il faut de plus faire attention à la nature des parties où l'hémorragie prend sa source. Cette recherche est d'autant plus sujette à l'erreur, qu'il existe une foule de signes communs à des hémorragies d'une nature différente et qui exigent un traitement différent. Il est rare que celles qui ont leur siège dans l'œsophage, viennent de la dilatation des vaisseaux. Le passage continuel des aliments et des boissons, resserre ces derniers en agissant comme des réfrigérants et des styptiques. Il est encore plus rare que ces hémorragies reconnaissent pour cause une érosion de ces mêmes vaisseaux. Les humeurs acres qui pourraient y affluer, ne peuvent y séjourner assez longtemps [pour causer une érosion] parcequ'elles sont sans cesse évacuées par les crachats ou p. 53 par les voies inférieures. La cause la plus ordinaire de ces hémorragies de l'œsophage, est la rupture des vaisseaux; cependant, elles ne sont point aussi considérables que celles qui ont leur siège dans la cavité de la poitrine, par la raison que les veines et les artères de l'œsophage sont minces. Le sang qui en découle n'est point d'un noir très foncé; il est plutôt d'un rouge pâle; il n'est parfaitement uni, ni mêlé avec la salive et il est rejeté ordinairement par le vomissement précédé de nausées. La toux très peu considérable, est

quelquefois accompagnée de crachement de sang; quelquefois elle se fait sans aucun crachement. Elle est due à la sympathie qui existe entre l'œsophage et la trachée-artère, qui adhérente à ce dernier dans toute sa longueur, doit nécessairement se ressentir des maux qui l'affligent. Les substances avalées causent à la partie lésée un resserement mordicant, surtout, si elles sont trop chaudes, trop froides, ou d'une nature âpre et styptique. Chez quelques uns, il se joint à ces accidents une douleur de l'œsophage, la quelle se propage quelquefois jusqu' à la région du dos, qui est située entre les épaules. Il y en a qui vomissent des matières pituiteuses et qui les rejettent en d'autant plus grande quantité qu'ils ont été plus longtemps malades et qu'ils éprouvent un plus grand dégoût des aliments. La fièvre n'est guère continue et n'observe [presque] aucune marche régulière. Lorsque le sang vient de l'estomac même, il est ordinairement noir et épaissi, quand même il serait sorti d'une artère; mais cette couleur et cette consistance sont encore plus prononcées, s'il sort des veines. Ils ont des nausées, et vomissements des matières pituiteuses et bilieuses, ainsi que du sang mêlé avec les aliments, en cas qu'ils viennent de prendre de la nourriture, qui se trouve alors réunie au sang accumulé dans la cavité de l'estomac. Il éprouvent de rapports fréquents d'une odeur fétide; et qui sont suivis par l'angoisse et le vertige, si les matières ramassées dans l'estomac sont trop copieuses. Il ne se sentent soulagés qu'après les avoir rejetées. Ils éprouvent une faiblesse et une atonie considérables, et pour la plupart une chaleur ardente; et ils sont tourmentés par une douleur continue de l'estomac. Les signes qui caractérisent les hémorragies de la trachée-artère sont, une toux continuelle tantôt sèche, tantôt accompagnée de petits crachats d'un sang très rouge; un sentiment de douleur dans la partie supérieure ou inférieure de la trachée-artère; et une voix rauque et mal articulée.

Les hémorragies des poumons se distinguent par ces signes: Le sang sort en plus grande quantité à la fois, et surtout si l'hémorragie est l'effet d'une érosion; il est accompagné d'une toux considérable; il est d'un rouge plus foncé écumeux et formé en petits globules, de manière qu'on peut facilement le distinguer du sang qui vient des hémorragies d'une autre espèce. Au surplus la corruption même des matières qui sortent de la poitrine est différente. Comme elles ne sont ordinairement que des fragments des parties de la poitrine, lésées, si elles ressemblent à de chairs c'est une marque, que la lésion a son siège dans les poumons mêmes. Ajoutez à ces signes un sentiment de pesanteur sans douleur à la poitrine et un visage plus rouge qu'il n'est ordinairement dans les autres hémorragies. Si l'hémorragie vient de la partie antérieure de la poitrine, la douleur se manifeste au sternum; le malade est

p. 59 tourmenté d'une toux violente avec des crachats rares et pénibles. Le sang est d'une consistance moyenne, sans être fort rouge, ou écumeux. Il n'a cette dernière qualité, que dans le cas où les poumons seraient [sympathiquement] affectés par son passage, car il n'a pas d'autre voie pour se rendre à la trachée-artère, que la voie de ces viscères.

Si le sang vient du côté, on le crache également en toussant; mais il est noir, lisse dans sa surface, d'une odeur aussi fétide que celle des parties gangrenées. La douleur du côté est aiguë, en sorte que plusieurs meurent avec la fièvre aussi promptement que ceux qui sont attaqués de pleurésie.

p. (58a) C'est principalement dans une constitution humide et chaude, telle que la saison du printemps, qu'on est sujet au crachement de sang. On l'y est moins en été, et encore moins dans l'automne; et de toutes les saisons l'hiver est celle qui favorise le moins cette maladie. Ceux qui en sont attaqués meurent en été le plus souvent par l'hémorragie; car les inflammations qui arrivent dans cette saison ne sont guère considérables. On court moins le danger au printemps. Dans l'hiver, la mort peut ordinairement arriver à la suite d'une

p. (59a) inflammation, ou des fièvres ardentes. En automne le crachement de sang pour si peu considérable qu'il soit, et quand même il viendrait à s'arrêter par la réunion des parties séparées, qui le donnaient, rend les malades tristes, les décourage et les fait désespérer de leur vie. En effet qui est l'homme assez courageux pour voir son sang couler comme si on l'avait égorgé, sans craindre la mort? quiconque sait par expérience, que l'hémorragie peut tuer dans

p. 60 un espace de temps très court même les animaux les plus grands et les plus robustes, tels par exemple que les taureaux. Ce découragement ne doit point étonner, mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que de tous les crachements de sang, celui qui a sa source dans les poumons, quoique le plus dangereux de tous, est précisément celui, dans lequel les malades ne désespèrent jamais de guérir, quand même ils seraient à l'extrémité. Il me semble qu'on ne peut expliquer ce phénomène que par l'indolence naturelle des poumons. La douleur pour si petite qu'elle soit est ordinairement plus effrayante que dangereuse; au lieu que le défaut de douleur dans les maladies même graves, doit naturellement rassurer, malgré le danger qu'on y court.

CHAPITRE III.

p. 61

De la Syncope.

Que ce soit un médecin, ou un homme de peuple celui qui le premier avait donné à cette affection le nom de Syncope, il est certain, qu'il ne pou

vaît pas en trouver de plus expressif pour un mal, qui anéantit si brusquement les forces vitales en enrayant l'action du cœur. On ne doit pas trouver étrange que cette affection j'appelle une *maladie du cœur*, car c'est principalement ce viscère si essentiel à la vie qu'elle attaque; et l'on peut dire, qu'elle brise les liens de la vie, et qu'elle menace de dissolution la machine entière du corps. D'ailleurs, il y a d'autres maladies affectées également à d'autres parties du corps, et qui dépendent de ces mêmes parties. Les bubons pestilentiels et éminemment malins viennent uniquement de l'état du foie; le tétanos est une affection des nerfs; et l'épilepsie a son siège dans le cerveau. On peut dire par la même raison que la syncope est une maladie du cœur et des forces vitales. Je suis bien loin de l'avis de ceux qui la regardent comme une affection de l'estomac par la seule raison que les aliments, le vin, et quelquefois l'eau froide, suffisent pour restaurer les forces et faire cesser la syncope. Ils pourraient par la même raison appeler la phrénésie une maladie des cheveux, de la tête ou de la peau, puisqu'on peut soulager les phrénétiques en leur rasant la tête, et en y appliquant des embrocations.

Si la syncope se guérit par l'impression des aliments ou de la boisson, il faut attribuer cet effet au voisinage de l'estomac, qui peut communiquer au cœur des impressions bonnes ou mauvaises, suivant l'état où il se trouve. Il en est de même des poumons; le cœur placé près de ces derniers viscères, attire aussi l'air que ceux-ci respirent, mais il ne respire point comme les poumons. Car les facultés de l'animal résident non pas dans les organes, par lesquels elles agissent, mais dans le principe même qui donne la vie et la force; or, l'estomac n'est ni principe, ni siège de la vie. Si dans le cas, dont nous parlons, il paraît être lésé, ce n'est que par l'atonie; de même que les aliments vénéneux portent principalement leur action délétère non sur l'estomac, mais par son canal sur le cœur. Il est aisé de s'en convaincre par les accidents mêmes qui se manifestent chez les personnes empoisonnées et qui tous indiquent une affection du cœur. Certainement la petitesse et la faiblesse du pouls, le battement et la violente palpitation du cœur, le vertige, la défaillance, la stupeur et résolution des membres, la sueur abondante qu'on ne peut arrêter par aucun moyen, le froid de tout le corps, le défaut de sentiment et la privation de la voix, qu'on observe dans de pareils cas, n'annoncent point une affection de l'estomac. Les symptômes propres à cette dernière affection, sont les nausées, le vomissement, le dégoût des aliments, le hoquet, les rapports, les aigreurs et la douleur de l'orifice supérieur de l'estomac; bien plus, dans cette affection, le sentiment est plus vif, au point qu'on voit et qu'on entend mieux qu'avant l'invasion du mal, qu'on jouit de la présence de son

esprit d'une manière imperturbable, et qu'on a des idées nettes non seulement sur le présent, mais encore sur l'avenir au point de prédire sans se tromper les événements futurs; or, ces avantages ne pourraient point avoir lieu, si c'était une affection du cœur, qui est le siège de l'âme, ou de ce qu'on appelle la nature, et où par conséquent doit résider la lésion de ses facultés. La nature de cette maladie consiste d'une résolution des forces, produite par la froideur et par l'humidité, ce qui est prouvé, par le froid que les malades sentent ordinairement, tant intérieurement qu'extérieurement, par le défaut de soif, et par l'air froid qu'ils expirent, dans les cas même, où la fièvre qui a précédé la syncope, et qui y a donné lieu, serait des plus ardentes. Car, tant que la nature est en possession de ses forces, et qu'elle se trouve dans une température convenable, elle domine et gouverne tout le corps; les humeurs comme les parties solides et les esprits de ce dernier sont dirigés par elle vers l'unique but de la conservation de l'homme; mais si une fois les liens de cette nature sont brisés et que ces forces sont affaiblies, il en résulte cet état connu sous le nom de la syncope, et qui vient ordinairement à la suite d'une fièvre ardente, dont nous allons donner la description.

CHAPITRE IV.

De la fièvre ardente.

La fièvre ardente est accompagnée d'une chaleur aiguë, âcre, qui occupe tout le corps, mais qui se fait principalement sentir dans sa partie interne. L'haleine est chaude, comme si elle sortait d'un feu; le malade fait de grandes inspirations d'air, il cherche le froid; il a la langue, les lèvres et la peau arides et sèches; les extrémités froides; les urines teintées d'une couleur de bile foncée, il est tourmenté d'insomnie; il a le pouls fréquent, petit et faible; les yeux très mobiles, brillants, un peu rouges et le teint fleuri. Si la maladie s'aggrave, elle donne lieu à des symptômes plus graves et plus alarmants; c'est alors que le pouls devient extrêmement petit et fréquent, la chaleur beaucoup plus âcre et plus sèche; que le malade tombe en délire et qu'il ne connaît plus rien; qu'il éprouve une grande soif, qu'il porte la main sur tout ce qui est froid, comme sur la muraille, les habits, le plancher, et les choses humides, qu'il a les mains froides, à l'exception des paumes qui restent très chaudes, les ongles livides, la respiration fréquente; et qu'il sue autour du front et des clavicules. Mais si la sécheresse et la chaleur parviennent au dernier degré, elles donnent alors lieu à des affections bien opposées, savoir à

l'humidité et à la froideur; car telle est la nature des choses qu'elles se touchent toujours par les extrêmes. Dans ce cas tous les liens de la nature sont brisés; et cet état est précisément ce qu'on appelle la syncope. Tout le corps alors est couvert d'une sueur que rien ne peut arrêter; l'haleine est froide; une vapeur humide s'élève de toute la superficie du corps; le malade n'éprouve aucun sentiment de soif, par la raison que les organes de la déglutition, savoir la bouche et l'œsophage, affectés, comme tout le reste, d'une humidité excessive, ne sentent plus le besoin de la boisson; ses urines sont ténues et acqueuses; son ventre, le plus souvent est sec, mais il arrive aussi quelquefois qu'il pousse de petites selles bilieuses. Enfin l'humidité est à un tel point, que les os même se dissolvent et que de toutes les parties du corps internes, comme d'une rivière les humeurs se portent au dehors¹. Avec tout cela, l'âme conserve son assiette et toutes les sensations qu'elle reçoit des sens ne sont rien moins que confuses; bien plus elle acquiert une finesse d'esprit extraordinaire qui tient de la divination. Aussi les malades prévoient-ils d'avance la fin de leur vie, et prédisent l'avenir aux assistants, qui les croient quelquefois en délire, et qui sont ensuite étonnés de voir l'accomplissement de leur prédictions. Il y en a qui font la conversation avec des personnes déjà mortes, ou parce qu'en effet ils ont seuls l'esprit assez pur et assez délié pour les voir présentes, ou peut-être parce que leur âme leur fait connaître d'avance ceux, auxquels ils vont bientôt se réunir. L'âme jusqu'alors plongée dans le limon pour ainsi dire des humeurs, était dans les ténèbres; mais la maladie ayant une fois consumé ces humeurs, et dissipé le brouillard qui couvrait les yeux, l'âme alors dépouillé de tous les obstacles, voit tout ce qui se passe dans les régions aériennes, et prédit sans se tromper ce qui doit arriver. Ceux qui sont parvenus à un tel point d'atténuation des humeurs et de finesse d'esprit, ne peuvent guère échapper à la mort par la raison que leur force vitale s'est évaporée et convertie en air.

CHAPITRE V

Du Cholera - morbus.

p. 75

Le Cholera - morbus, maladie très aiguë, n'est qu'un mouvement rétrograde des humeurs de tout le corps vers l'œsophage, l'estomac et les intestins. Celles qui se ramassent dans l'œsophage, s'échappent par le vomissement, tandis que les humeurs qui se rendent à l'estomac et aux intestins se dissipent

¹) Comparez tout ceci avec ce qui est dit p. 66.

- par la voie des selles. Les matières vomies sont ordinairement acqueuses : et
- p. 76 les déjections alvines consistent dans des excréments liquides d'une odeur fétide, parce que la maladie reconnaît pour cause les indigestions fréquentes ; et après que ces excréments sont évacués dans des matières pituiteuses, et ensuite bilieuses. Le malade ne sent d'abord presque aucune douleur ; mais ensuite il éprouve des tensions dans l'estomac, et des tranchées dans les intestins. Ces douleurs augmentent à mesure que la maladie s'aggravait, et traînent à leur suite la défaillance, la résolution des membres, les anxiétés
- p. 77 et le dégoût des aliments. S'il s'avise de prendre quelque nourriture, des nausées, suivies d'un vomissement brusque, l'obligent de la rendre mêlée avec de la bile bien jaune ; il la rend aussi par des selles de la même couleur. Il éprouve des convulsions, des contractions spasmodiques des muscles de la jambe et des bras ; ses doigts se courbent, ses ongles sont livides ; à ces symptômes se joignent le vertige, le hocquet, le froid du corps et notamment des extrémités, et le sentiment d'un frisson général. Si le mal parvient à ce dernier période
- p. 78 qui le rend mortel, le malade est couvert de sueur ; il rend par haut et par bas une bile noire ; l'urine se supprime parce que les humeurs obligées de se rendre aux intestins, laissent la vessie vide ; son pouls est petit et fréquent, comme on l'observe dans la syncope ; il fait souvent des efforts inutiles pour vomir, et il éprouve des envies d'aller à la selle, accompagnées de ténésme, sans aucun effet. Enfin il meurt d'une mort douloureuse et misérable tourmenté par des convulsions, et étouffé par des efforts inutiles de vomir. Cette
- p. 79 maladie arrive ordinairement pendant l'été ; elle est moins fréquente en automne, et encore moins au printemps ; il est rare qu'on l'observe pendant l'hiver. Elle attaque les jeunes gens et ceux qui sont dans toute la vigueur de l'âge ; les vieillards n'y sont guère sujets ; les enfants le sont plus que ces derniers, mais il ne courent aucun risque de vie.

CHAPITRE VI

De la passion iliaque.

- Les intestins sont sujets à des inflammations douloureuses et mortelles,
- p. 80 comme le prouve le grand nombre de ceux qui périssent par des tranchées violentes : mais des vents froids et lents renfermés longtemps dans les intestins grêles, de manière à ne pouvoir sortir par bas ni par haut, peuvent aussi les tourmenter en se roulant sans cesse dans leurs replis. C'est de ce roulement que vient le nom d'*eileos* (*volvulus*), qu'on a donné à la passion iliaque.

Si les intestins, outre les tranchées qu'ils éprouvent, sont en quelque manière p. 81
 foulés et pour ainsi dire pétris et que le bas ventre soit fort météorisé, on
 appelle alors la maladie du nom de *Chordapsus*. Ce mot est composé de *hé-*
psesis et de *chordé* dont le premier signifie l'action de pétrir ou de fouler, et
 l'autre est synonyme d'intestin (enteron); car ce que nous appelons aujourd'
 hui *mésentère*, les anciens l'appelaient du nom d'*épichordis*. Les causes les p. 82
 plus ordinaires de cette maladie sont les indigestions fréquentes et la corrup-
 tion des aliments divers et copieux, auxquels on n'est pas accoutumé, mais
 surtout des aliments gras et huileux, tels que la liqueur noire de la sèche.
 Mais il n'est pas rare qu'une blessure, l'impression du froid, l'eau froide prise
 en grande quantité à la fois, la descente d'un intestin plein d'excréments dans
 les bourses, où il resterait intercepté sans qu'on puisse le réduire à sa place,
 peuvent aussi causer une inflammation des gros intestins. La passion iliaque
 attaque communément les enfants, qui sont sujets aux indigestions; mais ils p. 83
 échappent plus facilement au danger et par l'habitude qu'ils ont contracté de
 ces indigestions, et par l'humidité qui abreuve et qui lubrifie leurs intestins.
 Les vieillards n'y sont guère sujets; mais une fois atteints, il est rare qu'ils
 en échappent. L'été est la saison la plus favorable à la génération de cette
 maladie; viennent ensuite le printemps et l'automne; et l'hiver est celle qui
 la favorise le moins. Beaucoup de malades périssent très promptement par
 l'atrocité des douleurs.

Quelquefois il s'établit une suppuration, où l'intestin, noirci et corrompu, p. 84
 se détache et emporte ainsi le malade. Une passion iliaque bénigne est accom-
 pagnée d'une douleur, qui occupe successivement différentes parties du ventre;
 l'estomac est abreuvé d'une humidité excessive. Le malade est sans force ni
 vigueur; il a des rapports qui ne le soulagent point, et des borborygmes cau- p. 85
 sés par les vents, qui parcourent l'intérieur du ventre, sans pouvoir se pro-
 curer un passage par l'anus. Dans des cas plus graves les vents comme les
 humeurs se portent vers les régions supérieures; il vomit alors des matières
 pituiteuses ou bilieuses; il devient très pâle, et tout son corps se refroidit;
 il éprouve de grandes douleurs; il respire avec difficulté et il est tourmenté
 par la soif. Si la maladie doit-être mortelle, le danger s'annonce par une
 sueur froide, par la difficulté d'uriner, par une constipation opiniâtre et qui p. 86
 fait que l'anus est tellement rétréci, que la plus mince lame de métal ne sau-
 rait y pénétrer. Cette dernière circonstance donne lieu à des vomissements
 d'excréments; le malade perd la voix. Le pouls qui jusqu'ici était rare et pe-
 tit devient à l'approche de la mort très fréquent, très-petit et intermittent.
 Cette maladie affectée aux intestins grêles peut également arriver au colon;

18 9 et elle s'annonce par les mêmes symptômes et par la même marche. On peut
 p. 87 cependant quelquefois se tirer d'affaire, si le côlon venait à suppurer; ce
 qu'on doit attribuer à l'épaisseur plus considérable de cet intestin. Quand
 le siège de la maladie est dans les intestins grêles, la douleur est plus
 aiguë et plus vive; elle est plus obtuse et plus gravative, lorsque c'est le
 28 9 côlon qui en est affecté. Elle change brusquement de place, et se fait sen-
 tir tantôt aux vraies côtes, en imposant pour une pleurésie d'autant plus qu'
 elle est, comme cette dernière, accompagnée de fièvre; tantôt sous les fausses
 p. 88 côtes à droite et à gauche en sorte qu'on la prendrait pour une douleur du
 foie ou de la rate. Une autre fois elle attaque les flancs; car le côlon par la
 longueur et par ses circonvolutions occupe une grande partie du ventre. Chez
 quelques-uns la douleur se propage jusqu'à l'os sacrum, les cuisses, et le mus-
 cle crémaster. Un autre signe qui distingue cette maladie, lorsqu'elle a son
 28 9 siège dans le côlon, c'est que le malade éprouve des envies de vomir plus fré-
 p. 89 quentes, quelquesfois sans aucun effet et d'autres fois suivies de vomissement
 de matières ténues, bilieuses et huileuses. Au reste le danger est ici d'autant
 moins considérable, que le côlon est plus épais et plus charnu que les inte-
 stins grêles, et qu'il peut impunément supporter de plus grands maux.

CHAPITRE VII

Les affections aiguës du foie.

Les affections du foie, peuvent causer une mort plus douloureuse, quoi-
 p. 90 que pas plus prompte que celles du cœur. C'est que la substance du foie n'est
 dans la plus grande partie qu'un sang coagulé. Si la cause du mal a son siège
 dans cet endroit de la face concave de ce viscère, qu'on appelle les portes du
 foie, il peut tuer aussi promptement, que les affections du cœur: par la raison
 que cet endroit n'est qu'un tissu de membranes, de nerfs minces qu'on ne
 peut léser impunément, et de grosses veines; et de plus parce que, d'après
 l'opinion de quelques sages, c'est là où loge la partie consumptible de l'âme.
 D'ailleurs les hémorragies du foie sont les plus considérables de toutes les
 hémorragies par la raison que c'est de ce viscère que toutes les veines par-
 p. 91 tent. Ainsi il est rare que dans l'endroit, que je viens d'indiquer, il se forme
 des inflammations considérables; parce que la délicatesse même de cet endroit
 fait que le malade en meurt avant qu'elles s'y forment. Les inflammations
 moins grandes y sont plus fréquentes, et moins mortelles; mais aussi d'autant
 plus longues à guérir, que la sanguification, qui est la fonction de ce viscère,

continue toujours à se faire sans aucune interruption, pour fournir comme d'une source commune, le sang qui se rend au cœur, comme celui qui se distribue aux parties qui sont au dessous du diaphragme. L'inflammation peut entraîner une mort très prompte, toutes les fois qu'elle a son siège dans les p. 92 portes du foie, et qu'elle est l'effet de quelque cause grave, comme par des coups ou des blessures, par des indigestions fréquentes de mauvais aliments pris en grande quantité, par l'abus du vin, ou par l'impression d'un froid vif. Elle est ordinairement accompagnée d'une chaleur intérieure âcre, et qui ne donne aucun signe extérieur; le pouls est lent. La douleur se présente sous toutes les formes: tantôt elle se fait sentir du côté droit, comme s'il était percé d'un dard aigu; tantôt elle ressemble à des tranchées; et une autre p. 93 fois elle est extrêmement gravative. Dans les intervalles, le malade est fort faible et abattu, et il perd la voix. Il sent un tiraillement du diaphragme et de la plèvre vers le bas; ce qui vient du poids du foie, qui est suspendu à la voûte du diaphragme, tapissé par la plèvre. De là vient encore la douleur qu'on sent en pareil cas à la clavicule du même côté. Il éprouve des envies de tousser sans aucun effet, ou s'il tousse ce n'est qu'une toux sèche. Il respire aussi avec difficulté, par la raison que le diaphragme ne concourt point à favoriser le mouvement des poumons, par sa contraction et sa dilatation. Il fait de petites inspirations, et de grandes expirations. Le teint est jaune tirant sur le noir, ou d'une couleur plombée. Il éprouve un p. 94 grand dégoût des aliments; et s'il s'avise de prendre quelque nourriture, aussitôt les hypocondres se remplissent de vents, et il rend des rapports bilieux, acides, fétides, comme il éprouve aussi des envies de vomir inutiles. Le plus souvent il y a un dévoiement de matières bilieuses, visqueuses et épaisses. Ces accidents s'aggravent de plus en plus. Cependant le délire n'est guère considérable; mais l'esprit, est paresseux, toujours en suspens de ce qui doit faire ou dire, et comme interdit et stupéfait. La même nonchalance s'observe dans p. 95 tous les mouvements du corps. À ces accidents se joignent le refroidissement des extrémités, le tremblement, le frisson, un hoquet convulsif, le teint ictérique, et la couleur de bile pure répandue sur toute la surface du corps. L'ictère, qui se manifeste avant le septième jour de la maladie est un mauvais signe, et en général il enlève bien des malades. Chez les sujets qui n'ont point échappé au danger, par le recours d'une hémorragie, d'un dévoiement bilieux et abondant, ou d'une excrétion copieuse d'urine bilieuse, il se fait ordinairement au bout de trois semaines une suppuration dans le foie. Si le mal se p. 96 prolonge bien au delà de ce terme, sans qu'il s'y forme aucun abcès, il finit par une hydropisie mortelle. Dans ce cas, les malades sont tourmentés par la

soif; ils boivent beaucoup, quoique par de longs intervalles; leur corps est sec et émacié; ils désirent les substances acides; ils perdent le goût au point de ne *distinguer* plus les saveurs. La saison qui donne principalement naissance à cette maladie, est l'automne, comme la plus abondante en fruits de toute espèce, dont l'abus peut causer des indigestions. L'âge de la vigueur est celui qui y est le plus sujet.

CHAPITRE VIII

De la maladie de la veine cave.

De l'endroit qu'on nomme *les portes du foie*, il sort une grosse veine, qui parcourt toute la substance de ce viscère jusqu'à ses extrémités par la multiplicité des rameaux dans lesquels elle se subdivise, et qui deviennent enfin imperceptibles par leur extrême petitesse. Ce sont ces mêmes rameaux qui s'anastomosent avec d'autres veines, également petites et nombreuses, mais qui grossissent et diminuent de nombre à mesure qu'elles s'avancent vers le milieu du foie, où elles se réduisent en une seule veine, connue sous le nom de *veine cave*. Celle-ci se partage en deux troncs, qui sortent du foie, l'un en se faisant jour à travers le premier lobe sur la surface convexe de ce viscère, pour aller s'attacher au cœur après avoir traversé le diaphragme et l'autre en passant à travers le cinquième lobe, inférieurement du côté de la surface concave, pour gagner l'épine du dos, le long de laquelle il continue jusqu'aux hanches. Tous les deux portent le nom de *veine cave*, parce que l'un et l'autre ne sont en effet que la continuation de la même veine, qui prend son origine du foie même; de manière qu'on peut faire passer un fil de métal par sa portion supérieure attachée au cœur, à sa portion inférieure voisine de l'épine du dos, et réciproquement par cette dernière à la première.

Toute cette veine, à mon avis, est sujette à des affections aiguës et très graves. Il y a cependant des médecins qui pensent que ce n'est que sa portion voisine de l'épine, qui puisse être lésée; par la raison sans doute, que la portion supérieure, cachée et suspendue dans l'intérieur de la poitrine, depuis sa sortie du diaphragme jusqu'à l'endroit de son insertion au cœur, ne donne pas de signes de ses affections aussi évidents.

La veine cave peut être attaquée de la maladie, connue sous le nom de *cedmata*, et qui devient très promptement mortelle, par la rupture de la veine, et par l'hémorragie qui la suit. Si la rupture arrive dans la partie supérieure renfermée dans la poitrine, le sang s'échappe par les poumons et par la trachée-artère: et si c'est la partie voisine de l'épine qui vient à se rompre, le

sang se repand et remplit le bas-ventre de manière que les intestins y nagent ; et dans ce cas le malade meurt avant que le sang se manifeste par les selles.

La veine cave est encore sujette à l'inflammation, qui se termine également par une mort prompte, si elle est considérable. Le malade dans ce cas p. 102 éprouve dans le bas-ventre comme dans la poitrine une chaleur âcre, mordicante, et qui ne se manifeste au toucher que comme une petite fièvre, quoiqu'elle soit brûlante dans l'intérieur. Le pouls est petit, très fréquent, de manière que les pulsations se succèdent avec précipitation. Les extrémités se refroidissent ; la soif est on ne peut plus forte ; la bouche sèche ; le teint est rouge et fleuri ; le reste du corps présente une couleur rougeâtre ; les hypocondres sont durs, et retirés vers la partie supérieure du corps. La douleur p. 103 se fait sentir plus ordinairement du côté droit, accompagnée d'une pulsation de la veine, qui se propage jusqu'aux flancs ; cependant chez quelques-uns cette douleur se fait sentir par sympathie même à l'aorte, qui descend le long de l'épine et qui est placée à la gauche de la veine cave ; ce qui indique la pulsation de l'hypocondre gauche.

La peau est sèche, ridée et scabreuse, surtout dans les parties osseuses et proéminentes du corps, telles que les coudes, les genoux, et les articulations des doigts. Le sommeil est agité ; le ventre est ou resserré, ou il ne rend qu'une très petite quantité de matières âcres et bilieuses. Les urines sont rouges, mordicantes. Les malades ne sont point dans le délire ; mais ils ont cependant l'esprit lent et hébété. Ces symptômes et l'émaciation du corps, qui les accompagne, ont fait que quelques-uns ont regardé cette maladie comme une espèce p. 104 de fièvre ardente ; car non seulement ils ressemblent à ceux de cette dernière, mais ils arrivent de même pendant l'automne, qui est la saison des affections p. 105 *fébriles* et ils attaquent les jeunes gens et ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, mais qui par un mauvais régime et une vie pénible ont l'habitude du corps maigre. Ils meurent le plus souvent au quatorzième jour de la maladie ; si la maladie est plus longue, ils peuvent aller jusqu'au vingt-huitième. Dans les cas, où l'inflammation a été très peu considérable dès les commencements, ou si malgré son intensité, elle se résout peu à peu sans aucun danger pour la vie, dans ces cas dis-je la maladie devient longue ; les symptômes les plus alarmants, tels que la douleur et la tension des hypocondres, le mauvais état p. 106 du pouls, et la lenteur de l'esprit, disparaissent ; mais les malades sont tourmentés par le mal de cœur par l'inquiétude et par l'anxiété, par une chaleur ardente, par la soif et par la sécheresse de la langue et de la bouche. Ils font de grandes inspirations d'air pour se rafraîchir. Ils boivent tout d'un trait de grandes quantités d'eau froide, qui les soulage pour un moment, et qui est

bientôt suivie de la même soif, qu'on ne peut étancher qu'en buvant abondamment de nouveau. Un praticien habile pourrait en pareil cas, comme dans toutes les autres fièvres ardentes, [en suivant cet instinct de la nature] permettre sans craindre aucun mauvais effet la boisson copieuse d'eau froide; et d'autant plus que dans cette fièvre ardente, dépendante de l'affection de la veine cave, l'eau froide peut être employée avec moins de danger. Il ne faut pas même songer à faire vomir le malade, dans la vue de le débarrasser de cette boisson abondante, toutes les fois qu'elle passe sans obstacle par le canal intestinal et par la vessie, ou qu'elle se dissipe par la transpiration.

p. 108

CHAPITRE IX

Des affections aiguës des reins.

La nature glanduleuse des reins, fait que même les maladies aiguës, auxquelles ils peuvent être sujets, ne sont ni malignes, ni dangereuses par elles-mêmes. Mais la fonction de ces viscères, je veux dire la sécrétion et l'excrétion de l'urine, étant d'une grande importance pour l'économie animale pourrait bien produire les accidents les plus graves, si elle venait à se supprimer. Les causes ordinaires de cette suppression sont le calcul, l'inflammation, des grumeaux de sang, ou quelque autre obstacle de cette nature. Les symptômes qui l'accompagnent, sont une chaleur âcre, l'anxiété, la douleur gravative des lombes, la tension des parties et principalement des celles qui avoisinent les hypocondres. L'urine quoiqu'elle ne se supprime pas tout à fait, ne coule que goutte à goutte, malgré la grande envie qu'on a d'en lâcher davantage, et le sentiment de plénitude, qu'on éprouve dans la vessie. Si l'urine est âcre et mordicante, elle donne lieu au refroidissement, au tremblement, aux convulsions et à la plénitude, et à la tension des hypocondres, semblable au météorisme du ventre, qu'on éprouve à la suite d'une indigestion occasionnée par un usage immodéré d'aliments. Le pouls dans le commencement est rare et lent; mais à mesure que le mal s'aggrave, il devient petit, fréquent, trouble et irrégulier. Le sommeil est léger de manière que le malade s'éveille souvent en sursaut, comme si on le piquait, pour tomber ensuite dans l'assoupissement, comme s'il était extrêmement fatigué. Le délire n'est pas fort considérable; le teint est livide. Toutes les fois que l'envie d'uriner lui vient, il lâche quelques gouttes avec des convulsions et des douleurs très vives, qui se calment pour un moment, jusqu'à ce que la même envie revienne. La suppression totale de l'urine peut tuer en très peu de temps, mais cet accident n'arrive guère;

et la plupart des malades en échappent moyennant le passage du calcul par les uretères dans la vessie, la suppuration, ou la résolution de l'inflammation. Car il est aisé d'échapper au danger présent, quand même l'urine ne sortirait que goutte à goutte, pourvu qu'elle coule toujours par de petits intervalles. Mais cet état peut à la longue donner lieu à l'émaciation de toute l'habitude du corps; de manière qu'on se traîne encore pendant quelque temps sur pied, jusqu'à ce que perdant entièrement ses forces, on tombe dans la consommation. La même saison, le même climat et le même âge qui sont le plus sujets aux affections de la veine cave, le sont encore à celles qui affligent les reins. Il arrive quelquefois que ces derniers viscères éprouvent de grandes et subites hémorragies, qui continuent pendant plusieurs jours de suite; mais ces hémorragies ne sont point mortelles; on ne meurt communément que de l'inflammation, qui peut succéder à l'hémorragie; et le plus souvent que de la suppression totale de l'urine, qu'entraînent les grandes inflammations.

CHAPITRE X

Des affections aiguës de la vessie.

Toute affection aiguë de la vessie est grave, quand même elle ne serait que sympathique, mais elle devient beaucoup plus dangereuse toutes les fois qu'elle est idiopathique. C'est que ce viscère est de nature à affecter tous les nerfs et même les facultés intellectuelles. Car la vessie n'est qu'un nerf blanc; elle est d'ailleurs froide par sa position, étant placée à l'extrémité du bas-ventre, c'est-à-dire à l'endroit le plus exposé à l'expression du froid extérieur, par son grand éloignement du thorax, qui est le foyer de la chaleur animale. Ce n'est pas tout; destinée à l'excrétion de l'urine, qui est une des fonctions les plus importantes, la seule suppression de cette fonction, occasionnée par le calcul, par des grumeaux de sang, ou par quelque autre cause résidant dans la vessie même, ou agissant sympathiquement sur elle, peut devenir mortelle. Chez les femmes, les inflammations de l'utérus peuvent donner lieu à cette suppression, en comprimant la vessie, comme chez les hommes les affections de l'intestin rectum peuvent produire le même effet. Une rétention d'urine à laquelle on se trouve forcé par la honte, comme cela arrive souvent dans un cercle, peut encore distendre tellement la vessie, qu'elle perde absolument la faculté de se contracter pour expulser l'urine.

La suppression de l'urine produit un sentiment de plénitude et de tension dans toutes les parties supérieures, telles que les reins et les uretères, une

douleur gravative dans les flancs, des convulsions, des tremblements, des frissons et le délire. Si la suppression est accompagnée de l'inflammation ou de quelque ulcère de la vessie, il se manifeste alors une foule de symptômes très graves, qui sont communément suivis de la plus prompte mort. Je parlerai p. 118 dans mon traité des maladies chroniques, des ulcères, de ce qui regarde les ulcères, les abcès et les suppurations de cette espèce, ainsi que les affections qui ne sont pas de la classe des aiguës. Je me borne quant à présent à parler des affections très aiguës, qui se terminent par la mort le quatorzième jour, un peu plus tôt ou plus tard, telles que l'inflammation, les grumeaux de sang ou le calcul arrêté dans le col de la vessie. Toutes les fois qu'une de ces causes a lieu, l'urine se supprime; le bas-ventre s'enfle; une douleur vive se fait sentir par tout le ventre; la vessie se distend. Une sueur froide se manifeste p. 119 le dixième* jour; le malade vomit des matières d'abord pituiteuses, ensuite bilieuses, tout son corps est froid mais principalement les pieds. Si la maladie s'aggrave davantage, la fièvre accompagnée de hoquet vient se joindre à ces accidents; le pouls est irrégulier, fréquent et petit, le teint rouge; la soif, l'inquiétude, l'anxiété, le délire et les convulsions se mettent de la partie.

Lorsque la suppression de l'urine est l'effet de l'usage de quelque poison, ou de quelque insecte venimeux, comme sont les cantharides, les** buprestes, les chenilles de pin, connus sous le nom de pityocampes, alors la vessie et tout le ventre s'enflamment; la douleur est beaucoup plus violente, et en p. 120 général tous les symptômes s'aggravent de plus en plus, et ne tardent point à amener la mort. Il arrive aussi quelquefois une hémorragie de la vessie d'un sang rouge et ténu; mais ce n'est point à cause de cette hémorragie qu'on meurt, quoiqu'elle soit bien difficile à arrêter; ce sont plutôt les grumeaux de sang, l'inflammation, le refroidissement, la mortification, la gangrène, et tous les accidents qu'elle entraîne, qui sont la cause de la mort. Les saisons qui favori- p. 121 sent les affections de la vessie, sont l'automne et l'hiver. L'âge de la vigueur y est sujet; mais plus encore celui de la vieillesse. Les enfants y sont les moins exposés de tous. Dans les autres âges et saisons ces affections ne sont ni fréquentes ni mortelles.

CHAPITRE XI

De la Suffocation hystérique.

Chez le sexe la matrice est située entre les deux flancs. On dirait que

* Onzième v. les variantes.

** Lucian C. VIII, p. 141.

ce viscère jouit d'une vie particulière; puisqu'il se porte de lui même vers l'un ou l'autre flanc, comme vers la partie supérieure ou inférieure du corps, tantôt en ligne droite, en s'approchant du cartilage xiphoïde, tantôt vers le foie ou la rate et quelquefois vers l'endroit qui est au dehors de sa position naturelle; en un mot il erre et se meut en tout sens. Ajoutez à cela qu'il aime et qu'il pourchasse les odeurs agréables et qu'il s'éloigne avec aversion de celles qui ne le sont point. Enfin on pourrait comparer la matrice dans la femme comme un animal qui serait logé dans un autre animal. Ainsi lorsqu'il arrive que ce viscère se porte brusquement vers les régions supérieures du corps, qu'il y séjourne longtemps, et qu'il y comprime, fait violence aux autres viscères, cet état peut étouffer la malade à la manière d'une attaque épileptique et sans aucun mouvement convulsif: c'est que le foie, le diaphragme, les poumons et le cœur se trouvent tous comprimés à la fois d'une manière brusque; et de cette compression résultent le défaut de respiration, et la privation de la voix. Et comme les artères carotides se ressentent sympathiquement de la compression du cœur, de là vient que la malade a la tête pesante, est privée de sentiment et tombe dans un profond assoupissement. Le sexe est encore sujet à une autre maladie qui ressemble beaucoup à celle dont nous parlons à présent, par la suffocation et la privation de la voix; mais qui n'est pas cependant causée par la matrice, puisqu'elle peut également attaquer les hommes à la manière de cette affection connue sous le nom de *catochus*. Une autre circonstance qui distingue ces deux maladies, c'est que dans la véritable suffocation hystérique, les odeurs fortes appliquées aux narines et les odeurs agréables employées en suppositoires, apportent du secours, tandis qu'elles sont absolument sans effet dans l'autre. Ajoutez à cela que la suffocation hystérique est accompagnée du mouvement des membres, aux lieux qu'ils restent immobiles dans l'autre; que dans la première, on observe des tremblements. Dès que la matrice commence à se porter vers les parties supérieures, la malade perd ses forces et se sent incapable de s'occuper d'affaires; elle a le vertige, et elle n'est plus ferme sur ses jambes; ses mains et ses pieds sont comme paralysés; et elle a la tête pesante et douloureuse; une semblable douleur se fait sentir aux veines situées aux deux côtés du nez. Ne pouvant plus se soutenir, elle tombe; le mal de cœur se met de la partie; elle sent un vide aux flancs, où est le siège de la matrice; le pouls est intermittent, irrégulier, et quelquefois il cesse tout à fait, la suffocation est violente; elle perd la voix et les sens, à peine peut on s'apercevoir qu'elle respire. La mort survient avec une promptitude incroyable: car, bien loin que son teint annonce une fin si prochaine, il est plus vif et plus rouge qu'à l'ordinaire et

p. 122

p. 123

p. 124

p. 125

p. 126

p. 127

- p. 128 il conserve cette couleur longtemps après qu'elle est morte. Les yeux dépassent un peu les orbites, et sont brillants; ils ne sont, ni trop fixes, ni trop mobiles. Si, avant que tous ces accidents s'accablent et qu'ils s'aggravent, la matrice redescend à sa place, la malade peut éviter la suffocation, et cet état s'annonce par les borborygmes, par l'humidité des parties génitales, par le rétablissement sensible de la respiration, en un mot par un retour à la santé aussi prompt, que l'aurait été la mort dans le cas opposé. Ce phénomène tient à la facilité qu'a la matrice de se porter promptement en haut, comme en bas,
- p. 129 étant par sa nature un viscère flottant, soutenu par des ligaments mous et souples, logé dans un endroit humide, et jouissant en outre d'une espèce de sentiment particulier, qui la porte avec ardeur vers ce qui peut lui être agréable; comme il l'éloigne de ce qui peut lui être désagréable; comme il s'éloigne de ce qui peut l'offenser. D'après cela il n'est point étonnant, si elle se porte en tout sens, comme ferait un faible rameau agité par les vents. C'est sans doute aussi la raison pourquoi cette affection est aussi commune chez les jeunes femmes qu'elle est rare chez les vieilles: chez les premières l'inconstance de leur vie et de leur esprit naturelle à leur âge, fait que la matrice est aussi dans une espèce de mouvement continuel, au lieu que chez les autres la matrice se conforme à la vie et à l'esprit posés qui sont propres à leur âge. La suffocation hystérique n'attaque que les femmes: mais la matrice peut encore être sujette à des affections communes avec les hommes, telles que l'inflammation et l'hémorragie; sans parler des symptômes, qui accompagnent également chez les deux sexes ces espèces de maladies, comme sont par exemple la
- p. 130 fièvre, la cessation du pouls, le refroidissement, et la privation de la voix. Dans le cas d'hémorragie, la mort est aussi plus prompte; c'est précisément comme si l'on égorgeait le malade.

CHAPITRE XII

Du Satyriasis.

- Les Satyres sont des demi-dieux attachés à Bacchus. Les tableaux et les statues les représentent, avec la verge en érection; ce qui est un symbole
- p. 132 de la *Génération*. On a donc donné le nom de *satyriasis* à la maladie qui occupe actuellement, précisément parce que le malade est dans une érection continuelle, comme un Satyre. Il est sans cesse tourmenté par un désir du coit si effréné, que la jouissance souvent répétée ne peut l'assouvir, ni faire cesser l'érection. Cet état est accompagné de la convulsion des tous les nerfs de

la tension des parties tendineuses, des aines et du périnée, de l'inflammation et de la douleur des parties génitales. Le visage est rouge et couvert d'une vapeur humide. Les malades ont joui de s'envelopper de leurs vêtements, ils sont tristes et gardent un morne silence, comme s'ils étaient honteux d'un pareil malheur. Mais si le mal augmente au point de chasser toute pudeur, alors ils ne peuvent plus s'empêcher de parler et d'agir de la manière la plus folle et la plus indécente; et ils commettraient en présence de tout le monde ce que la pudeur ne permet qu'en secret. Ils sont tourmentés par la soif; ils vomissent beaucoup de pituite et leur bouche est couverte d'écume, celle qu'on voit dans la gueule des bœufs, lorsqu'ils entrent en vut; ils exhalent même une odeur semblable à celle de ces animaux. L'urine, après avoir été supprimée pendant longtemps, coule très blanche, épaisse et semblable à la liqueur séminale. Le ventre est ordinairement résséré. Ils éprouvent des titillations spontanées aux côtés et aux muscles, des spasmes. Ils ont du dégoût pour les aliments; et cependant, s'ils veulent en faire usage, ils les dévorent avec précipitation. Ils éprouvent les cours de ventre; et si le mal doit devenir mortel, le ventre se remplit de vents, se météorise. À ces maux se joignent la tension de tous les muscles et de tous les tendons, la difficulté de se mouvoir, la contraction des membres. Le pouls est petit, faible, et irrégulier.

Quelquefois tous ces accidents disparaissent par un cours de ventre de matières pituiteuses et bilieuses en grande quantité. Le vomissement aussi peut produire le même effet, quoiqu'il ne soit point sans danger. Le remède le plus salutaire est un profond et long sommeil, car il refroidit, relâche et engourdit les nerfs, en un mot, il produit tout ce qu'il faut pour faire cesser le satyriasis.

La maladie arrive pendant le printemps et à l'été, et elle attaque ordinairement les jeunes gens, et principalement ceux qui sont naturellement portés aux plaisirs de l'amour. C'est une maladie bien triste et bien indécente, et de plus très aiguë; car le plus souvent elle emporte le malade le septième jour.

On prétend que le sexe est aussi sujet au satyriasis et à tous les symptômes qui l'accompagnent. Quant à moi, je crois bien qu'il existe des femmes bien lascives, surtout parmi celles qui sont d'une complexion très humide, et que la lubricité chez elle sert à les débarasser de cette humidité surabondante; mais je ne saurais croire qu'elles soient précisément sujettes au satyriasis, non seulement parcequ'elles sont naturellement froides, mais encore parcequ'elles sont privées d'une verge, qui puisse se mettre en érection, à la manière des satyres, auxquels la maladie doit son nom. Il en est de cela comme de l'affection hystérique qui n'attaque point les hommes, précisément parce que les hommes n'ont point une matrice.

DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES CHRONIQUES

p. 139

LIVRE I

CHAPITRE I

Introduction.

Les *maladies chroniques* sont fort douloureuses, elles font languir et
p. 140 consomment l'homme pendant longtemps; et il n'y a rien de si incertain que
leur guérison. Car on ne peut réussir à les faire disparaître entièrement, ou
la moindre cause suffit pour les ramener après qu'on les a guéries. Cela vient
de l'impatience des malades et ensuite du long régime qu'ils sont forcés
d'observer, et dans lequel il est fort difficile de ne point commettre des er-
p. 141 reurs. Ajoutez à cela que si la maladie est douloureuse, et de nature qu'il
faille employer pour son traitement des moyens douloureux, tels que l'abs-
tinence de la boisson et des aliments, des médicaments désagréables, des opé-
rations douloureuses, comme sont le fer et le feu, les malades refusent à s'y sou-
mettre, comme s'ils préféreraient la mort à un traitement si rude. Aussi est-ce
dans ces maladies qu'on peut connaître le mérite d'un bon médecin: une pa-
tience à toute épreuve, le talent de savoir varier ses remèdes à propos, la
complaisance pour ses malades dans les choses qui peuvent leur être agréa-
bles sans aucun inconvénient, la ruse même quand il s'agit de les tromper à
leur profit, voilà les qualités qu'il doit apporter dans son ministère. Le malade
p. 142 de son côté doit avoir assez de courage pour se joindre au médecin et com-
battre avec lui le mal qui l'afflige: ce qui est ordinairement très rare, par la
raison que ces espèces de maladies en consumant sans cesse le corps, égarent
en même l'esprit, et lui font perdre l'empire qu'il devait avoir sur lui; comme
nous le voyons arriver dans la manie et dans la mélancolie. Je parlerai dans
la suite de ces deux maladies; je vais à présent m'occuper du mal de tête
chronique, connu sous le nom de *Céphalée*.

CHAPITRE II

p. 143

De la Céphalée.

On appelle céphalalgie une douleur passagère de la tête, produite par
des causes passagères, quand même elle durerait pendant plusieurs jours. Mais
si la douleur devient habituelle, si elle se fait sentir souvent à des retours pé-

riodiques plus ou moins longs, si elle augmente de plus en plus et qu'elle se p. 144
montre rebelle aux remèdes, nous lui donnons alors le nom de Céphalée. Cette
maladie se présente sous plusieurs formes. Les uns sentent une petite douleur
sans aucune intermission; les autres ne l'éprouvent qu'en certains temps et à
des retours périodiques, à la manière des fièvres quotidiennes ou tierces. Quel-
ques-uns n'en sont tourmentés que depuis le coucher du soleil jusqu'au midi,
ou depuis le midi jusqu'au soir, et quelquefois jusqu'à la nuit; mais les maux
de tête qui observent ce dernier type ne sont point de longue durée. Il y en
a chez lesquels la douleur occupe toute la tête, mais de manière qu'elle s'y p. 145
promène successivement, en se faisant sentir souvent dans la même journée,
tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, et une autre fois au front ou à la
partie antérieure de la tête. On a aussi observé des douleurs au côté droit ou p. 146
gauche exclusivement, qui se fixent à une des tempes ou des oreilles, à un
des yeux ou des sourcils, et qui ne franchissent point la ligne du nez qui sé-
pare la tête en deux parties égales. On donne à cette dernière espèce le nom
de *migraine*. Elle est toujours une affection sérieuse, malgré les intermissions
qu'elle pourrait avoir, et quand même la douleur paraîtrait très peu considé-
rable. Il y a de cas où elle attaque d'une manière brusque et où elle produit
des accidents aussi hideux que graves. Ce sont la contorsion et les mouve-
ments spasmodiques du visage; les yeux fixes et immobiles comme la corne,
ou se roulant dans leurs orbites avec une espèce de vertige; une douleur dans
l'intérieur de ces organes qui se propage jusqu'aux méninges; une sueur que p. 147
rien ne peut arrêter; une douleur subite à la partie postérieure du cou, comme
si l'on venait d'être frappé avec un bâton; la nausée suivie de vomissements bi-
lieux; et enfin l'impossibilité de se tenir sur ses pieds. Si tous ces accidents
vont en augmentant toujours, ils peuvent entraîner la mort. La maladie devient
d'autant plus longue qu'elle est moins grave et moins dangereuse. Dans ce cas
le malade éprouve une paresse et une aversion pour tout mouvement, une pe-
santeur de tête, des anxiétés, le sentiment d'une existence pénible; il fuit la
lumière, et ne trouve quelque soulagement que dans les ténèbres; il ne se p. 148
plaît à rien, et sa mauvaise humeur ne peut se dissiper ni par ce qu'il voit, ni
par ce qu'il entend d'agréable ou de flatteur. Le sens de l'odorat est égale-
ment dans un état contre nature; les odeurs agréables ne font aucune impres-
sion sur lui, et cependant il fuit également les mauvaises odeurs. En un mot,
las d'exister, il désire la mort comme un terme de ses maux. La cause de
cette maladie est la froidenr et la sécheresse du tempérament. Si elle persiste
longtemps et qu'elle aille toujours en croissant, elle se change en une affe- p. 149
ction *vertigineuse*.

CHAPITRE III

Du vertige.

On appelle vertige, cet état où les yeux s'obscurcissent et la tête tourne avec un tintement d'oreilles, semblable à celui qu'on éprouve, quand on entend le bruit du cours d'une rivière, des voiles d'un vaisseau, enflées par le vent, d'une flûte, ou de la roue d'une voiture. C'est une affection très fâcheuse, soit

p. 150 qu'elle accompagne la céphalée, comme un symptôme, soit qu'elle lui succède, ou qu'elle se déclare d'elle même comme maladie chronique. Dans le premier cas, après que tous les autres symptômes de la céphalée ont disparu, le seul vertige y persiste, et forme une nouvelle maladie. Dans le second cas, la céphalée invétérée avec tous ses symptômes se change enfin en vertige; maladie qui dépend de la froideur et de l'humidité du tempérament, et qui peut devenir à son tour la cause et l'origine d'autres maladies, telles que la manie, la

p. 151 mélancolie, et l'épilepsie avec tous les symptômes propres à chacune. Les symptômes qui caractérisent le vertige sont la pesanteur de la tête, l'obscurcissement de la vue, des bluettes qui voltigent devant les yeux, et la perte du sentiment, de manière que le malade ne se connaît plus, ni ne connaît aucun des assistants. Si le mal augmente, il perd absolument ses forces, et tombe par terre. À ces symptômes se joignent la nausée et les vomissements de matières pituiteuses, ou d'une bile jaune et noire. Les premières annoncent une épilepsie future; la bile noire est l'avant-coureur de la mélancolie, comme la jaune l'est de la manie: car c'est ainsi que les maladies changent de forme et se succèdent les unes aux autres.

p. 152

CHAPITRE IV

De l'Épilepsie.

L'épilepsie est une maladie bien monstrueuse, et par les formes diverses qu'elle prend, et par la violence de ses paroxysmes qui sont ordinairement très aigus et très dangereux; un seul accès suffit quelquefois pour tuer le ma-

p. 153 lade. Mais s'il s'y habitue de manière à la supporter, il traîne une vie douloureuse pleine de honte et couverte d'opprobre. Elle s'attache ordinairement aux enfants et aux adolescents d'une manière si opiniâtre qu'elle est difficile à guérir. C'est par bonheur qu'on s'en débarrasse quelquefois en avançant en âge; encore dans ce cas ne quitte-t-elle sa proie qu'après l'avoir maltraitée,

en la privant de l'usage des mains, ou de quelque sens, ou en défigurant le visage, comme si elle portait envie à la beauté de la jeunesse. Mais une fois enracinée, l'épilepsie devient rebelle à la nature, comme à l'art et elle ne quitte plus le malade jusqu'à la fin de sa vie. Ajoutez que c'est une maladie bien douloureuse accompagnée de convulsion, et contorsion des membres et du visage, et qui attaque parfois les facultés de l'âme et entraîne à la suite la manie. Ses accès présentent un triste spectacle, et se terminent par des symptômes hideux, tels que le cours de ventre et l'écoulement d'urine involontaires: sans parler de la honte et d'une espèce d'opprobre qui s'attache aux malheureuses victimes de cette maladie; car ils passent dans l'opinion publique pour des hommes punis pour avoir péché contre la Lune. C'est une des raisons pour lesquelles on lui a donné le nom de *maladie sacrée*. Il se peut aussi qu'on l'ait ainsi nommée à cause de sa grandeur; car le mot *sacré* est synonyme de *grand*: ou parce qu'on avait cru qu'elle ne pouvait être guérie que par une puissance Divine; ou parce qu'on avait regardé les épileptiques, comme possédés par quelque Démon, ou enfin pour toutes ces causes ensemble. p. 154

J'ai déjà rapporté tous les symptômes qui accompagnent les accès de cette maladie, considérée comme une affection aiguë. Mais quand elle subsiste longtemps, ses effets influent sur les intervalles même des paroxysmes. Les malades pendant ces intervalles sont nonchalants, découragés, tristes; ils fuient toute société d'hommes, jusqu'à celle de jeunes gens de leur âge; ils sont tourmentés d'insomnies, ou d'un sommeil agité sans cesse par des rêves épouvantables; ils ont du dégoût pour les aliments; et des digestions laborieuses; ils perdent la couleur naturelle du visage et prennent une couleur plombée; ils apprennent difficilement à cause de la lenteur de leur esprit et de leurs sens; il ont l'ouïe dure; ils éprouvent des tintements d'oreilles et un bruit sourd dans l'intérieur de la tête. Ils hésitent en parlant, et s'embarrassent dans leurs discours, de manière qu'on a de la peine à les entendre: ce qui vient ou de la maladie même, ou parce que leur langue s'est blessée pendant les accès; accident d'autant possible, qu'on sait que la langue dans ces moments, participant à l'état convulsif de tout le corps, se tourne en divers sens dans la bouche. Ajoutez à tous ces symptômes que l'épilepsie attaque quelquefois les facultés de l'âme au point que les malades deviennent tout à fait stupides. Quant aux causes, ce sont encore la froideur et l'humidité du tempérament qui produisent l'épilepsie. p. 156

Quant aux causes, ce sont encore la froideur et l'humidité du tempérament qui produisent l'épilepsie. p. 158

CHAPITRE V

De la Mélancolie.

Dans les maladies aiguës, la bile noire évacuée par les selles annonce la mort; et elle n'est pas, tout à fait sans danger, si elle est rejetée par le vomissement.

- p. 159 Dans les maladies chroniques, les déjections atrabielieuses se terminent chez les hommes par la dysenterie, et par la douleur du foie; et elles suppléent chez les femmes au défaut de la purgation menstruelle. Mais si la bile noire se porte aux parties supérieures, comme à l'estomac ou au diaphragme, il en résulte une maladie, connue sous le nom de Mélancolie. Elle est ordinairement accompagnée de flatuosités, de rapports fétides, qui exhalent une odeur de poissons, ainsi que de vents qui sortent avec bruit par l'anús; et elle
- p. 160 les anciens donnaient à cette espèce de malades le nom de *mélancoliques* et de *venteux*. Il y en a cependant, qui sans avoir de flatuosités, ni une surabondance de bile noire, sont sujets à se mettre facilement et sans sujet en colère et qui ont un air triste et abatu. Nous donnons également à ceux-ci
- p. 161 le nom de *mélancoliques* ou *atrabilaires*, par la raison que le mot *bile* (χολή) est quelquefois synonyme de *colère* (ὄργή), comme le mot *noire* (μέλαινα) signifie parfois ce qui est *grand* et *féroce*. Je puis en preuve de cette acception alléguer *Homère*, qui dit:

Inter hos autem surrenit Heros Atrides.

Late imperans Agamemnon, tristis:

Furore autem valde præcordia atra circum

Oppleta erant; ejusque oculi igni fulgenti similes erant,

- p. 162 ce qui est précisément le portrait des mélancoliques, quand ils sont tourmentés par le mal. On peut définir la *Mélancolie* une affection sans fièvre, accompagnée d'un grand abattement d'esprit, occasionné par l'imagination fixée sans cesse sur le même objet. Cette affection me paraît être un commencement, et faire partie de la *Manie*; dans cette dernière, l'esprit est porté tantôt à la mauvaise humeur, tantôt à la gaieté; tandis que les mélancoliques sont continuellement en mauvaise humeur, ou continuellement gais. Ajoutez que les maniaques donnent des preuves de leur folie par l'indécence de leurs actions [et de leurs paroles] sur la plupart des objets journaliers du commerce de la vie: au lieu que les mélancoliques ne font paraître le dérangement de leur

esprit que sur un seul objet, qui n'est point le même chez tous; car les uns s'imaginent qu'on cherche à les empoisonner, les autres ennuyés du commerce des hommes vont habiter les lieux déserts, ceux-ci s'adonnent à la superstition, et ceux-là haïssent la vie. Mais dès qu'ils commencent à avoir quelques intervalles de manière à passer tour à tour de la tristesse à la gaieté, de mélancoliques qu'ils étaient ils deviennent maniaques. p. 164

Je vais maintenant exposer la cause et les sièges différents de ces affections. Quand la bile noire séjourne dans les hypocondres et autour du diaphragme, et que le malade rejette de la bile par haut ou par bas, c'est alors un cas de mélancolie. Mais la tête est affectée par sympathie, de manière que la mauvaise humeur se change en gaieté, et que le malade de triste qu'il était sans aucun sujet s'égaie et rit par intervalles, la mélancolie se change en manie; ce qui annonce une augmentation plutôt qu'un symptôme de la maladie. Toutes les deux dépendent de la sécheresse du tempérament, et elles attaquent le plus souvent les hommes. Les femmes y sont moins sujettes; mais leur folie est plus violente que celle des hommes. C'est à l'âge de la vigueur ou à celui qui le précède que la mélancolie et la manie se déclarent ordinairement. La saison de l'été et celle de l'automne les engendrent; et le printemps les juge. La tranquillité, la tristesse, l'abattement, la nonchalance qu'on éprouve sans aucune cause ou raison, sont des signes qui annoncent évidemment un commencement de mélancolie. Cette affection est de plus accompagnée de la colère, de la mauvaise humeur, de l'insomnie, ou d'un sommeil agité dont on s'éveille en sursaut. Quand le mal augmente, les malades deviennent extrêmement peureux: ils ont des rêves effrayants, très clairs et très distincts et justifiés souvent par l'événement; c'est que leur imagination frappée par l'aversion invincible pour certains objets, se représente ces-mêmes objets pendant le sommeil. Ils changent facilement d'avis et de conduite: ils lésinent sur toutes choses, et sont d'une humeur si tenace qu'on n'en saurait rien tirer; un moment après ils deviennent libéraux, et même prodigues, et ils se plaisent à faire de grandes largesses par un caprice de la maladie plutôt, que par une disposition généreuse de l'âme. Lorsque le mal s'aggrave de plus en plus, ils haïssent les hommes, et ils fuient leur commerce; ils se plaignent et se lamentent sans sujet; ils maudissent la vie, et ils désirent la mort. Plusieurs finissent par devenir stupides et imbéciles, et ils vivent comme des brutes, ne se reconnaissant plus aux mêmes, ni étant en état de reconnaître les autres. Tous ces desordres influent aussi sur l'habitude extérieure du corps. Ils ont ordinairement la couleur jaune tirant sur le noir, toutes les fois que la bile sans s'évacuer par bas, se mêle avec le sang et se répand avec lui p. 165 p. 166 p. 167 p. 168

- partout le corps. Ils sont voraces, et malgré cela sont maigres, par le défaut de sommeil, qui concourt avec les aliments et la boisson à sustenter le corps et à le rendre robuste ; et par les effets de l'insomnie, qui sont, de dissiper par la transpiration tout ce qui doit servir à la nutrition du corps. Aussi à cause de cette tendance de la nature vers la surface extérieure du corps, ont-ils le ventre resserré ; ou s'ils représentent quelquefois à la garde-robe, ils ne rendent que des matières sèches, arrondies, mêlées avec une humeur atrabilieuse. Leurs urines sont en petite quantité, âcres et teintes de bile. Ils éprouvent des flatuosités aux hypocondres ; et ils ont des rapports fétides, et qui ressemblent aux rapports aigres qu'on rend à la suite d'une indigestion causée par des boudins ou des andouilles. Ils rendent aussi quelque fois une liqueur acre mêlée avec de la bile. Le pouls en général est petit, lent, faible, fréquent. On raconte qu'un homme tourmenté par une mélancolie incurable, après avoir inutilement employé les secours de l'art, fut guéri par l'amour d'une jeune fille. Mais je m'imagine qu'il en était déjà amoureux, et qu'en suite ne pouvant point en jouir, il en eut du chagrin ; ce qui fut regardé par le vulgaire comme une mélancolie. Mais dès que les obstacles furent levés et qu'il put s'unir à l'objet de son amour, le chagrin fit place à la gaieté, et l'inquiétude de l'esprit fut remplacée par la tranquillité ; et l'amour eut l'honneur d'avoir opéré cette guérison.

CHAPITRE VI

De la Manie.

- La *Manie* n'est qu'une seule affection, quoiqu'elle se présente sous mille formes différentes. Elle consiste dans une aliénation totale et chronique de l'esprit, sans fièvre. Car la fièvre qui pourrait quelquefois se déclarer dans cette maladie est plutôt accidentelle, que propre à la manie. Je l'ai appelée *aliénation chronique de l'esprit*, pour la distinguer de ces aliénations produites par certains aliments ou boissons, telles que le vin pris avec excès, et parmi les plantes la mandragore ou la jusquiame, et qui ne sont que passagères, au lieu que la manie est une affection permanente. Il ne faut pas non plus la confondre avec cette autre espèce de démence connue sous le nom de *radotage* ; affection propre aux vieillards, et qui n'est qu'un engourdissement des sens et de l'esprit. Celle-ci vient de la froideur propre à l'âge avancé, au lieu que la manie reconnaît pour causes la chaleur et la sécheresse, et qu'elle est vive et turbulente dans ses actions. Ajoutez que la démence des vieillards

une fois commencée, continue sans interruption, et ne finit qu'avec la vie; au lieu que la manie peut avoir quelques intervalles lucides, et même cesser tout à fait si elle est bien traitée. Les rechutes qu'on observe dans cette dernière affection, doivent être attribuées au mauvais traitement, au changement de la saison et à d'autres causes accidentelles. C'est ainsi que des maniaques qui paraissent guéris, retombent dans leur premier état, à l'arrivée du printemps, ou pour avoir commis quelque erreur dans le régime, ou pour s'être mis en colère. Les passions sont d'autant plus propres à remener la manie, que les plus sujets à cette affection sont précisément ceux qui sont naturellement portés à la colère, qui s'irritent facilement, ainsi que les personnes actives, qui apprennent aisément, qui sont joviales, et badines. Celles d'un naturel opposé, comme sont les hommes nonchalants, tristes, qui apprennent avec difficulté, qui persistent dans le travail, et qui oublient facilement ce qu'ils ont appris, sont plus sujets à la mélancolie qu'à la manie. Il en est de même de l'âge: celui de la puberté, de la jeunesse et de la vigueur où le sang et la chaleur vitale abondent, est plus sujet à la manie; on est plus porté à la mélancolie, quand la chaleur n'est allumée que par la bile noire, et que l'habitude du corps est sèche. Quant au régime, les excès dans le manger et dans le boire, l'ivresse et l'abus ou le désir violent des plaisirs de l'amour, peuvent donner lieu à la manie. On a vu des femmes devenir maniaques par la suppression de la purgation menstruelle; et il est constaté par l'observation que la manie chez les femmes est plus violente, quoique plus rare que chez les hommes. Ces derniers peuvent également perdre la raison par la suppression de quelque évacuation habituelle de sang, de bile ou de sueur. Dans la manie joyeuse, on vit, on joue, on danse jour et nuit; on pousse quelquefois la folie jusqu'à se rendre à la place publique portant une couronne sur la tête, comme des athlètes qui viennent de remporter une victoire. Cette espèce de manie ne nuit à personne; mais il n'en est pas de même des maniaques transportés de colère; on en a vu qui déchiraient leurs propres vêtements, qui avaient tué leurs serviteurs, ou qui avaient attenté à leur propre vie. Au reste [comme je l'ai déjà observé] la manie, se présente sous mille formes différentes. Ceux qui ont naturellement de l'esprit et qui sont susceptibles d'instruction, se montrent pendant leur manie doués de sciences qu'ils n'ont apprises de personne; on a vu des ménagères devenir astronomes, philosophes, poètes, comme par inspiration: tant il est vrai qu'un esprit susceptible d'instruction, peut dans les maladies même être de quelque utilité. Les maniaques dont l'esprit n'a point été cultivé, se plaisent à porter des fardeaux, à faire du mortier, à exercer le métier de charpentier ou de tailleur de pierres.

- p. 178 Les maniaques ont encore l'esprit frappé de quelques idées singulières qui n'existent que dans leur imagination. On en a vu qui prenaient des précautions pour ne pas laisser tomber des vaisseaux qu'ils ne tenaient point dans leurs mains; d'autres qui refusaient de boire de craindre d'être fondus, parce qu'ils se croyaient des briques [ou des mottes de terre].
- On raconte de plus l'histoire singulière d'un charpentier qui mesurait,
- p. 179 coupait, rabotait, clouait et joignait ensemble toutes les pièces nécessaires à la construction d'une maison; qui parlait et qui convenait du prix juste de son ouvrage avec les personnes pour lesquelles il travaillait; en un mot, qui s'acquittait de tout ce qui concernait l'exercice de son métier avec toute l'intelligence d'un homme raisonnable, tant qu'il restait dans son atelier; mais, toutes les fois qu'il voulait sortir pour aller à la place publique, au bain, ou pour quelque autre affaire nécessaire, cet homme, dit-on, soupirait d'abord
- p. 180 en quittant ses outils; ensuite au sortir de la maison il perdait de plus en plus la raison à mesure qu'il s'en éloignait, de manière, qu'il devenait tout à fait maniaque lorsqu'il n'était plus à la portée de voir son atelier et ses ouvriers; et qu'il ne retrouvait la raison, qu'en rentrant chez lui; ce phénomène dépendait de l'état de son esprit qui était fort attaché à l'idée de l'atelier. La cause de la manie a son siège dans la tête et dans les hypocondres. Ces deux parties agissent quelquefois de concert, et d'autres fois il n'y a qu'une des deux qui soit la première affectée, et qui entraîne l'autre par sympathie.
- p. 181 C'est principalement dans les viscères que la cause de la manie et la mélancolie se fixe, comme celle de la frénésie a le plus souvent son siège dans la tête et dans les sens. Les frénétiques s'égarent ordinairement dans leurs sensations; ils s'imaginent par exemple voir des objets qui ne sont point présents à leurs yeux et qu'aucun des assistants ne voit; au lieu que les maniaques voient les objets tels qu'on doit les voir, et ne se trompent que dans le jugement qu'ils en portent. Aussi, à moins que la maladie ne soit extrêmement grave, ont-ils les sens très fins et très nets. Ils sont d'ailleurs méfiants, colères ou tristes sans sujet, quand la maladie est de l'espèce triste: ou bien ils sont d'une humeur joviale, si elle est gaie; ces derniers cependant sont plus particulièrement sujets à des insomnies sans cause manifeste. Les uns et les autres ont la vue trouble (les yeux hagards), éprouvent des maux ou du moins des pesanteurs de tête; quoi qu'ils aient l'ouïe bonne, ils conçoivent très lentement. Il y en a qui éprouvent des tintements d'oreilles, comme s'ils entendaient le son de flûtes ou de trompettes. Si la maladie augmente, ils éprouvent des flatuosités, un mal de cœur; ils mangent avec voracité, ce qui vient de
- p. 183 l'insomnie, qui augmente prodigieusement l'appétit. Ils ont trop d'embonpoint

pour des malades; ce qu'on observe surtout chez les mélancoliques. Ils sont un peu pâles. Ce n'est que lorsque quelque viscère est enflammé que l'appétit s'émeousse, et que la nutrition ne se fait plus avec la même facilité. p. 184

Leurs yeux sont creux, et fixes à tel point que rien ne peut les cligner. Ils voient des images bleues ou noires, voltiger devant leurs yeux si la maladie va se changer en mélancolie; elles sont rouges ou de couleur écarlate, si elle penche vers la manie. Bien des maniaques s'imaginent encore voir des éclairs, et sont saisis de frayeur, comme s'ils allaient être frappés de la foudre. Il y en a qui ont les yeux un peu rouges et teints de sang. p. 185

Quand le mal est parvenu à son dernier période, les maniaques éprouvent des pollutions nocturnes, un désir éffréné des plaisirs de l'amour; au point que ni la crainte, ni la pudeur ne les empêcheraient point d'en jouir publiquement. Les conseils et les réprimandes loin de les corriger, les aigrissent, et les rendent tout à fait furieux, chacun à sa manière. Les uns se mettent à courir sans que personne puisse les arrêter; et comme ils ne savent où ils vont ils retournent sur leurs pas; les autres vont trouver des connaissances ou des amis bien éloignés d'eux. Ceux-ci poussent des cris, en se plaignant de prétendus vols ou violences; ceux-là fuient les hommes, se plaisent dans la solitude et ne s'entretiennent qu'avec eux-mêmes. (Dans les moments où le mal leur....). Lorsque leur accès est sur son déclin, ils deviennent stupides, taciturnes et tristes; ce qui vient de l'accablement, où les jette la connaissance de leur infortune. p. 186

D'une espèce de Manie particulière.

Il existe une espèce de maniaques, qui se déchirent les membres par piété en s'imaginant qu'une telle action, est un sacrifice que leurs Dieux exigent d'eux. Cette manie n'est que l'effet d'un faux préjugé, car ceux qui en sont atteints n'ont que cette seule folie, et se comportent pour tout le reste en hommes de bon sens. Ils sont excités à commettre ces horreurs par le son de la flûte et par tout ce qui peut inspirer de la gaieté, ou par le vin, ou par les exhortations des assistants. On peut l'appeler une manie fanatique. Au reste les maniaques de cette espèce sont pendant les intervalles des accès, gais et contents, dans la persuasion qu'ils se sont initiés aux mystères de la Divinité, et acquittés des obligations qu'ils lui avaient; mais ils sont pâles, maigres, et ils s'affaiblissent à la longue par la douleur des blessures. p. 188

CHAPITRE VII

De la paralysie.

L'apoplexie, la paraplégie, la parésie, et la paralysie ne sont qu'autant d'espèces différentes d'un même genre de maladie. Cette maladie consiste dans la privation du mouvement ou du sens du toucher, ou de tous les deux ;

p. 189 elle prive quelquefois de la raison ; et d'autres fois avec la raison de toutes les sensations de l'âme. L'apoplexie est une résolution de tout le corps, avec privation de tout mouvement, et de l'exercice de tous les sens internes et externes. Aussi, a-t-on déjà observé, qu'il était impossible de guérir une apoplexie forte, et difficile d'en guérir une faible.

La paraplégie consiste de même dans la privation du sentiment et du mouvement, avec cette différence qu'elle n'attaque qu'une partie déterminée du corps, comme les extrémités supérieures ou inférieures. La paralysie ne

p. 190 consiste en général que dans la privation du mouvement et de l'action seulement. Si jamais il arrive une privation du sentiment seul, la maladie dans ce cas qui est fort rare, s'appelle *Anesthésie (insensibilité)* plutôt que *Paralysie*. Lorsque *Hippocrate*, en parlant de la résolution des extrémités inférieures donne à celles-ci le nom d'apoplectiques, il entend cet état d'insensibilité et pour ainsi dire de mort, où elles sont réduites et qui les prive du mouvement,

p. 191 et de la nutrition. Cet état de la vessie qui accompagne et qui cause la suppression ou l'incontinence d'urine, s'appelle proprement *Parésie*. On donne le nom de *Spasme cynique*, aux contorsions convulsives des paupières, des joues, des muscles maxillaires et du menton. Sous le nom de *défaillance* nous entendons, la faiblesse des genoux accompagnée d'un engourdissement et d'un évanouissement des sens passager et suivie de chute.

La Paralysie attaque tantôt une partie du corps séparément, comme un sourcil, un doigt, une des extrémités supérieures ou inférieures, tantôt plusieurs à la fois ; et tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche. Il arrive aussi que toute la moitié droite ou gauche du corps se paralyse, de manière que non seulement les membres correspondants en sont précisément affectés, comme un des yeux ou une des extrémités supérieures ou inférieures d'un côté, mais encore la moitié de ceux qui sont contigus ou qui n'en font qu'un comme, la moitié droite ou gauche du nez, de la langue, une des amygdales, la moitié de la cloison du palais, ou de l'œsophage. Je pense même que ce

p. 193 phénomène arrive quelquefois dans l'estomac et dans toute la longueur du canal intestinal. Il est vrai que ces viscères étant cachés, on ne peut point

démontrer par l'inspection ce que j'avance ; mais leurs fonctions dérangées en pareil cas et pour ainsi dire à moitié faites, prouvent assez, ce me semble, que la maladie n'affecte que leur moitié précisément. Au reste, ce phénomène fait voir qu'il existe une différence bien sensible entre le côté droit et le côté gauche du corps ; différence qui est relative à la force respective de ces deux côtés, et qui fait de plus, que quoique soumis à l'influence des mêmes causes, telles que le froid, ou l'indigestion, ne s'affectent pas cependant de la même manière. C'est que la nature n'observe l'équilibre que tant que le corps est en santé ; dès qu'il est attaqué de quelque maladie il n'est point étonnant que cette maladie affecte l'un ou l'autre côté du corps de préférence. Si la cause de la maladie a son siège au dessous de la tête, comme par exemple dans la membrane qui enveloppe la moëlle épinière, et qu'elle en occupe le côté droit, les effets se produisent du côté droit sur les parties correspondantes ou contiguës. Si au contraire elle occupe le côté gauche, ce sont les parties gauches, qui éprouvent ces effets. Mais si la cause réside dans la tête même, l'affection du côté droit produit une paralysie des parties gauches, comme au contraire l'affection du côté gauche en produit une des parties droites du corps, On ne peut expliquer la cause de ce phénomène que par le décussation des nerfs : car, quoique distincts dans leur origine commune, ils ne s'avancent point en ligne droite, mais ils se croisent en forme d'un X, de manière que ceux du côté droit vont se distribuer au côté gauche, comme ceux de ce dernier côté, se distribuent au côté droit. En un mot, soit que la paralysie attaque tout un côté du corps à gauche ou à droite, soit qu'elle n'affecte qu'une seule partie déterminée de son côté, son siège est quelquefois dans les nerfs de la tête et cette espèce de paralysie se distingue par la privation du sentiment, et rarement par celle du mouvement, à moins que quelque partie de celles qui sont habituellement en mouvement ne soit affectée par sympathie ; dans ce seul cas cette partie peut être tant soit peu embarrassée dans l'exercice de ses fonctions, et cela par la raison que les nerfs de la tête jouissent aussi jusqu'à un certain point de la faculté de mouvoir les parties du corps quoique moins que les autres. D'autres fois la paralysie attaque, les nerfs qui traversent les muscles, et qui sont par excellence le principe du mouvement, (car ceux de la tête ne reçoivent la plus grande partie de cette faculté que de ces derniers, celle dont ils jouissent par eux-mêmes n'étant que très circonscrite). Aussi dans ce cas la maladie se distingue-t-elle par la privation du mouvement des parties paralysées ; il est rare qu'elle occasionne celle du sentiment ; et dans ce cas même, l'insensibilité des parties affectées n'est point totale.

- Si quelque ligament nerveux de ceux qui partent des os et qui aboutissent à des os, vient à se relâcher ou à se rompre intérieurement, les membres se traînent ne pouvant plus se soutenir, mais ils ne perdent point le sentiment.
- Les membres se paralysent de deux manières; ou ils s'étendent sans pouvoir se plier, et dans ce cas les extrémités paraissent plus longues que de nature; ou ils se courbent de manière à ne pouvoir les allonger par aucune force sans courir risque de les casser comme du bois sec, et dans ce cas les extrémités deviennent plus courtes que de nature. Ces deux phénomènes arrivent également à la pupille des yeux. Elle éprouve quelquefois une dilatation extraordinaire, connue sous le nom de *Platycorie*. D'autres fois elle se contracte et diminue considérablement; je donne à cette affection le nom de Phtisie de la *pupille*, ou bien de *Mydriase*. Il en est de même de la vessie, et de ses fonctions; quelquefois elle se dilate et perd son ressort, de manière qu'il en résulte une incontinence d'urine; d'autres fois elle se contracte au point de ne point laisser sortir l'urine. On compte six causes de la paralysie (ou parésie) qui sont les blessures, les coups, le froid, l'indigestion, l'abus des plaisirs de l'amour et l'ivrognerie. De plus elle peut être occasionnée par les passions violentes de l'âme, telles que la peur, la frayeur, le chagrin. On a vu chez les enfants la paralysie venir à la suite d'une terreur, comme chez les hommes en général à la suite d'une grande joie inopinée, ou des ris excessifs, et leur causer la mort.
- Mais toutes ces causes ne sont que des causes procatartiques; la cause efficiente de cette maladie consiste dans le refroidissement de la chaleur innée, lequel peut avoir toutes les fois que le tempérament devient excessivement humide ou sec. La paralysie occasionnée par la sécheresse est plus difficile à guérir que celle qui provient de la trop grande humidité. Une plaie ou la séparation l'un nerf, peut encore donner lieu à une paralysie incurable. La paralysie attaque le plus souvent les vieillards, et se guérit difficilement chez eux, au lieu que les paralysies des enfants sont très faciles à guérir. La saison qui favorise le plus cette maladie est l'hiver, ensuite le printemps et l'automne; l'été est celle qui produit le moins de paralysies. Ceux qui ont l'habitude du corps naturellement grosse, un tempérament humide, et qui mènent une vie oisive et approachante de celle des brutes, sont les plus sujets à cette maladie. Il est facile de distinguer une paralysie qui existe déjà, par la privation du mouvement, et par l'état du tact. Celui-ci ne distingue plus le chaud ni le froid, et n'est plus affecté par les impressions des objets extérieurs; on a beau, gratter le malade, le pincer, ou lui arracher le poil, il est insensible à tout. Il arrive, mais rarement qu'un sentiment de douleur se con-

serve aux bouts des extrémités; cependant la parfaite indolence est un symptôme qui ne présage point une guérison plus difficile. La paralysie attaque subitement. Quelquefois elle a des avant-coureurs, qui la précèdent et qui l'annoncent de loin; tels sont la pesanteur des membres, l'engourdissement et la difficulté qu'ils éprouvent à se mouvoir; un sentiment tantôt de froid, tantôt d'une chaleur excessive; un sommeil léger, agité par beaucoup de rêves. À la suite de ses accidents la paralysie se déclare brusquement. Dans le *spasme cynique*, il est rare que la convulsion attaque toutes les parties du visage à la fois. La contorsion n'a lieu que d'un côté du visage, en sorte que sa partie droite est tirillée du côté gauche, ou sa partie gauche, du côté droit. Cela devient surtout sensible dans le menton, qui se porte à gauche ou à droite avec une telle violence, comme si la mâchoire était luxée. Car il y a des exemples de luxation de cette partie pour l'avoir trop écartée de la mâchoire supérieure en baillant ou en ouvrant trop la bouche. L'œil du côté affecté devient louche, et il éprouve ainsi que la paupière inférieure, une palpitation. La paupière supérieure palpite aussi quelquefois seule, quelquefois avec l'œil. La convulsion attaque aussi les lèvres, tantôt chacune séparément tantôt les deux à la fois, de manière en s'appliquant l'une contre l'autre produisent une espèce de brédouillement. Il y en a qui les tiennent fortement serrées, et qui ne les ouvrent que brusquement pour cracher avec bruit. La langue est de même sujette à cette convulsion par sa nature musculeuse et par les nerfs qui entrent dans son tissu. On l'a vue dans ce cas se porter vers le palais et s'y appliquer dans toute sa latitude d'une manière assez brusque, pour produire une espèce de claquement. La luette peut également être affectée de convulsion et produire le même son par son application brusque contre le palais; mais on ne l'entend point si la bouche est fermée par cette même contraction spasmodique; ce n'est qu'à son ouverture qu'on voit la luette s'appliquer tour à tour contre le palais, et s'en détacher brusquement en forme d'un tuyau. On peut facilement se tromper dans les spasmes cyniques, en prenant les parties saines pour celles qui sont affectées; le côté affecté, plus tendre, mieux coloré, et ayant l'œil plus grand que la nature, présente un air de santé. Mais le dérangement de ses fonctions suffit pour prouver le contraire; car, outre que les parties affectées entrent en convulsion avec une espèce de claquement, la lèvre ne peut plus exprimer le ris du côté qu'elle est affectée, et reste immobile lorsque le malade s'efforce de parler, la paupière perd son agilité, l'œil est fixe, et le sens du toucher est aboli dans tout ce côté; au lieu que le côté sain présente tous les phénomènes opposés.

p. 208

CHAPITRE VIII

De la Phtisie.

Le crachement de pus qui succède aux ulcères du poumon, aux longues toux, ou au crachement de sang, est connu sous le nom de *suppuration* (πύη), *phtisie*. On lui donne le nom d'empyème (ἐμπύη), quand le pus, formé dans la poitrine ou dans un de ses côtés, se livre un passage par les poumons. Mais si par ce passage du pus le poumon vient à s'ulcérer, alors au lieu d'empy-

p. 209

ème, la maladie prend le nom de *consomption* (φθόη).

La maladie est accompagnée d'une fièvre continue, quoiqu'elle paraisse discontinuer pendant le jour par la sueur et un refroidissement apparent du corps. C'est même un des signes de la consommation, que la fièvre se cache pendant le jour et se concentre pour ainsi dire dans les viscères, et qu'elle n'éclate que pendant la nuit. Le malaise, la langueur et l'ématiation du corps prouvent en effet, que cette discontinuation de la fièvre n'est qu'apparente; car si réellement le malade était sans fièvre pendant le jour, il aurait eu plus

p. 210

d'embonpoint, et plus de forces, et il aurait supporté avec plus de courage son mal. Ajoutez à cela, qu'à mesure que la maladie se prolonge, les accidents deviennent plus graves. Le pouls est petit et presque imperceptible; l'insomnie, la pâleur et tous les autres symptômes de la fièvre s'y joignent.

Quant aux matières expectorées, elles présentent des variétés sans nombre (pour la couleur, pour la forme et pour la consistance). Elles sont livides, noires foncés, d'un blanc pâle, ou tirant sur le jaune, plates ou rondes, dures et difficiles à séparer, ou molles et faciles à diviser, inodores ou fétides; mais

p. 211

toujours plus ou moins purulentes; car ceux qui prétendent s'assurer de la présence du pus par le moyen du feu ou de l'eau, ne connaissent guère, à mon avis, la nature de la phtisie. Dans ces cas, par l'inspection non seulement des crachats, mais encore de l'habitude du corps on est averti de l'état du malade plus sûrement que par le ministère de tous les autres sens; et il ne faut point être Médecin pour connaître sans se tromper un phtisique, à la pâleur, à la faiblesse, à la toux et à l'émaciation du corps. Au reste ce n'est pas tout à fait sans raison, qu'on donne le nom de phtisie à cette consommation du corps qui vient à la suite de longues fièvres, et dans la quelle

p. 212

les malades, quoiqu'ils n'ayant aucun ulcère aux poumons, sont tourmentés par une toux fréquente, sèche, et qui n'est accompagnée d'aucune expectoration. Les signes qui annoncent la phtisie sont, un sentiment de pesanteur dans la poitrine causé par l'*atonie* du poumon, l'anxiété, le malaise, le dé-

goût des aliments, le refroidissement des extrémités vers le soir, et la chaleur p. 213
 vers le matin, une sueur de la tête, qui ne descend pas plus bas que la poi-
 trine, et qui fatigue plus que la fièvre même, la toux accompagnée de cra-
 chats de diverses matières, comme je viens de l'observer. La voix est enrouée,
 le cou se porte un peu obliquement, il est ordinairement long, mince, raide et
 très peu flexible; les doigts sont maigres, et les articulations au contraire plus
 grosses; en un mot les chairs se consomment et disparaissent peu à peu, et
 les os par la même raison deviennent plus saillants et plus apparents. Les p. 214
 ongles se recourbent par l'affaissement de la chair qui les soutient; la
 même cause fait que le ventre, perdant sa tension et sa rondeur se vide et
 s'aplatit; car ce sont les chairs qui donnent à toute la machine cette solidité
 qui la maintient dans une tension convenable. Le nez s'amaigrit et prend une
 forme aiguë; les joues sont saillantes et rouges; les yeux creux, étincelants,
 luisants; le visage est pâle ou livide. Les mâchoires sont si décharnées qu' p. 215
 elles paraissent être collées sur les dents; ce qui fait que le malade a l'air de
 rire. Toute l'habitude du corps est également décharnée et cadavéreuse; on ne
 peut distinguer les muscles des bras; on ne voit aucun vestige de mamelles,
 si ce n'est leurs boutons. Les côtes sont tellement apparentes, qu'on peut non
 seulement les compter, mais encore distinguer les points où elles s'articulent
 avec les vertèbres de l'épine et le sternum; elles sont tortues et recourbées
 dans leur partie moyenne. Les hypocondres sont vides et retirés vers la poi- p. 216
 trine. Le bas-ventre ainsi que ses parties latérales sont collées sur l'épine du
 dos. Les articulations sont saillantes, et décharnées; ce qu'on peut observer
 dans celles de la cuisse, de la jambe et du bras. La même saillie se fait re-
 marquer dans les vertèbres du dos, par l'affaissement des muscles qui tapis-
 sent les deux côtés de l'épine. Les épaules sont si saillantes, qu'elles ressem-
 blent à des ailes. Dans cet état des choses, si le malade vient à éprouver un
 cours de ventre, on doit désespérer de sa guérison. Le retour à la santé est p. 217
 annoncé par des signes bien opposés aux accidents funestes qui accompagnent
 cette maladie. Il est rare que la phtisie attaque les vieillards; mais une fois
 attaqués, ils en échappent rarement. On la rencontre plus fréquemment, à la
 suite d'un crachement de sang, chez les jeunes personnes et celles qui sont
 dans la vigueur de l'âge. Elles ne guérissent que très difficilement. La toux
 chez les enfants peut aussi quelquefois aller jusqu'à produire la phtisie;
 mais ils se tirent facilement d'affaire. On est en général exposé à cette mala- p. 218
 die, toutes les fois qu'on a l'habitude du corps; svelte et menue mais rasée
 par devant comme une planche, les épaules portées en avant comme des ailes,
 le gosier saillant en dehors, la peau blanche, et la poitrine étroite. Les cli-

- p. 219 mats humides et froids sont ceux qui favorisent le plus le développement de la phtisie.

CHAPITRE IX

De l'Empyème.

Lorsqu'il y a un amas de matière purulente épanchée dans quelque cavité du corps au-dessus ou au-dessous du diaphragme, on lui donne le nom d'*empyème* toutes les fois que cette matière est expectorée par haut, et celui d'*abcès* simplement, si elle s'évacue par bas.

- La matière épanchée dans la cavité du thorax est le résultat de quelque ulcère, qui se forme dans le poumon, et qui est ordinairement suivi de la
- p. 220 phtisie, dans la plèvre, du côté du sternum, dans la partie postérieure, où le poumon s'attache à l'épine, ou dans quelque autre partie du thorax. Le pus qui sort de tous ces divers endroits, ne peut être évacué que par la seule voie du poumon. Les abcès au-dessous du diaphragme se formant dans le foie, la rate, les reins ou la vessie, et chez les femmes dans la matrice. J'ai eu aussi occasion d'ouvrir un abcès formé dans le côlon, du côté du foie, et cette opération fut suivie d'une évacuation abondante de pus, sans compter celle qui
- p. 221 s'est faite par les reins et par la vessie pendant plusieurs jours de suite, et qui a sauvé le malade. En général ces amas de pus sont occasionnés par les blessures, les indigestions, le froid, et par d'autres causes de cette nature. Ceux qui se forment dans la cavité de la poitrine succèdent en particulier aux toux longues, la pleurésie, à la péripneumonie, et aux fluxions chroniques; en un mot toute maladie aiguë peut par une métastase produire un empyème. La matière purulente tantôt inerte et sans force repose sur le viscère qui en est le foyer; tantôt elle est si âcre et si mordicante, qu'elle le corrode et qu'elle
- p. 222 y produit une putréfaction mortelle. Car elle présente des variétés sans nombre, comme je le dirai tantôt.

- Ce qu'il y a de surprenant dans cette occasion, c'est la quantité prodigieuse du pus qui sort souvent de la plèvre, qui est une membrane extrêmement mince. On ne peut expliquer ce phénomène que par l'affluence continue d'une grande quantité de sang que l'inflammation y attire, et qui épais-
 p. 223 sit de plus en plus la membrane. Si la matière purulente se porte dans la cavité même du thorax, les os des côtes restent à leur place naturelle les uns près des autres: mais si elle se porte au dehors, ils s'écartent les uns des autres par la raison que la tête de l'abcès se faisant jour à travers ces os, les pousse nécessairement de côté et d'autre; ce qui arrive dans l'une des deux

espèces de phtisie que je viens de décrire. Les signes qui annoncent une collection de pus, sont ou généraux, ou particuliers. Quant le foyer du pus est dans le poumon même le malade éprouve un sentiment de pesanteur plutôt, p. 224 qu'une véritable douleur, par la raison que ce viscère est par sa nature indolent. La fièvre, presque imperceptible, est précédée d'un frisson qui se déclare vers le soir, et se relâche par des sueurs. Le malade est tourmenté par l'insomnie; il lui vient des enflures aux pieds et aux doigts des mains, lesquelles s'élèvent et s'affaissent tour à tour; il a de l'inquiétude, et du dégoût pour les aliments. Il est maigre, et si la maladie traîne en longueur, l'habitude du corps consumée peu à peu, ressemble à celle des phtisiques. Cette éma- p. 225 ciation a pour cause l'inertie même de la nature, qui ne s'acquitte plus, comme auparavant, des fonctions de la digestion et de la nutrition qui entretenaient l'embonpoint. Le teint est d'une couleur obscure. La respiration, ordinairement embarrassée dans toutes les collections de pus, l'est encore davantage dans celles qui se forment au ventre supérieur. Les malades sont au commencement tourmentés de la toux tant que l'inflammation persiste; c'est à cette époque que les douleurs sont plus vives, que le frisson, et la chaleur de la fièvre sont plus sensibles, et que l'insomnie et la difficulté de respirer deviennent p. 226 plus opiniâtres. Le pouls est petit, lent et faible; le délire se met de la partie; et on éprouve une tension dans la poitrine. Tous ces accidents s'aggravent, lorsque la partie enflammée vient* à suppurer. L'expectoration est modique, quoique la toux qui la précède devienne de plus en plus violente et elle se fait avec bien des efforts. Les matières expectorées sont d'abord de la pituite teinte de bile, tirant sur un noir de suie, elles deviennent ensuite sanguinolentes, et s'épaississent de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles paraissent comme de morceaux de chair, ce qui arrive à l'époque qui précède la ruption de l'abcès. Cette ruption ne se fait guère sans danger de suffocation, toutes les fois p. 227 qu'elle est suivie d'une évacuation soudaine et copieuse de pus. Cet accident n'est point à craindre, lorsque le pus s'évacue petit à petit. Si l'évacuation du pus va se faire par en bas, une douleur vive occupe les parties supérieures, où l'abcès se trouve; un cours de ventre se manifeste, d'abord de matières aqueuses mêlées de pituite, ensuite sanguinolentes, et à la fin de matières mêlées de chairs, lorsque la ruption est déjà faite. Vient ensuite le pus qui passe ordinairement par les selles ou par les urines. Cette dernière voie est la meilleur p. 228 de toutes. La couleur du pus varie beaucoup, soit qu'il s'évacue par bas ou par haut; il est pâle, blanc, de couleur de cendres, livide ou noir. Il

* Aphor. 11. 47.

en est de même de ses autres qualités; il est fétide, ou sans aucune odeur; fort épais ou d'une moyenne consistance; il présente une surface égale et lisse, ou inégale et raboteuse; on y voit surnager comme des morceaux de chair, de figure ronde ou plate, qui se détachent facilement, ou qui sont d'une nature visqueuse et tenace. En général, le pus blanc, mûr, inodore, lisse, de figure ronde, qui s'expectore ou qui passe par les voies inférieures avec facilité, est d'un bon augure; celui au contraire, qui est fort pâle, teint de bile, et qui présente une surface inégale, est d'un mauvais augure; le plus livide ou noir est celui qui annonce le plus de danger, par la raison qu'il indique une putréfaction corrosive dans les ulcères. Il faut d'ailleurs faire attention aux signes qui fournissent l'habitude du corps et les autres circonstances qui accompagnent la maladie. Le malade n'a rien à craindre, s'il supporte bien l'évacuation du pus, si à la suite de cette évacuation, il est délivré de sa fièvre, s'il digère bien, s'il a un bon teint, s'il mange avec appétit, s'il expectore sans peine, et qu'il acquière des forces. Il est au contraire désespéré toutes les fois que la fièvre se rallume après l'évacuation, et que les autres accidents s'aggravent. Il faut de plus considérer le siège des abcès; ceux du sternum se forment lentement; la raison en est que cette partie du corps étant décharnée et de nature cartilagineuse, n'est guère susceptible d'une inflammation considérable: et si elle s'enflamme, il se passe bien du temps avant que l'abcès vienne à suppuration, les cartilages étant froids par leur nature. Ces espèces d'inflammations quoique sans danger, donnent lieu par leur longue suppuration à de mauvaises colliquations de toute l'habitude du corps. Celles de la rate, du foie, du poumon et du diaphragme viennent plus promptement à suppuration; mais elles sont plus dangereuses et plus funestes.

CHAPITRE X

Des abcès du poumon.

La Péripleurésie est mortelle toutes les fois que la congestion pituiteuse ne se résout point* ou n'échappe à ce grand danger, que par une suppuration ou empyème des poumons. En parlant des empyèmes, j'ai exposé les signes des abcès futurs ou qui sont déjà formés. La ruption d'un abcès déjà formé non plus que l'expectoration de la matière qui y est renfermée, n'exigent pas autant de peines ou d'efforts, qu'il en faut ordinairement pour les

* Conf. Hippocr. I de morb. p. 29.

abcès des autres parties du corps. Le tissu rare des poumons semblable à celui d'une éponge par la multiplicité de ses interstices, favorise cette opération de la nature. En effet il suffit de la seule dilatation de ces interstices pour que l'abcès crève, et que la matière s'évacue par les crachats. D'ailleurs le pus, étant une substance molle et glissante de sa nature, peut sans aucun obstacle passer d'un interstice à l'autre, jusqu'à ce qu'il arrive à la trachée-artère; d'autant plus facilement que la fonction même de la respiration c'est à le pousser vers les parties supérieures. p. 233

Cette suppuration n'est guère mortelle; à moins qu'une expectoration trop copieuse faite à la fois ne vienne suffoquer le malade en s'opposant au passage de l'air. On peut encore mourir à la longue par les suites de la suppuration, et en tombant dans une espèce de phtisie. Le pus est ordinairement blanc, écumeux, mêlé avec la salive; d'autres fois il est de couleur de cendres, ou noirâtre. Quelquefois on crache avec le pus des bronches, de la trachée-artère, et même des morceaux de la substance du poumon; ce qui arrive surtout lorsque l'abcès est profond. Les malades ont la voix rauque et grave, et la respiration courte. Leur poitrine se dilate plus que de coutume, à cause de l'embarras qu'ils éprouvent en respirant; aussi ont-ils besoin de l'humecter par une boisson abondante. Le noir des yeux et très luisant, et le blanc paraît plus blanc et plus gras* qu'à l'ordinaire. Les joues sont rouges, et les veines du visage élevées. Ce qui étonne le plus dans cette maladie, c'est que les malades paraissent avoir plus de forces, que n'en promet l'état de l'habitude de leur corps, et plus de courage que de forces. p. 234

CHAPITRE XI

De l'asthme.

On a désigné par le mot *asthme* l'essoufflement qu'on éprouve à la suite d'une course, de l'exercice, ou de quelque autre mouvement violent. On a de même employer le même mot pour exprimer *l'orthopnée*; maladie qu'on appelait de ce dernier nom, parce que les malades ne peuvent respirer qu'en se mettant sur leur séant, et qu'ils courent risque d'être suffoqués, s'ils restent couchés. p. 236

Le siège de cette affection est dans le poumon même, qui la communique par sympathie à tous les organes de la respiration, tels que le diaphragme

* f. plus onctueux. cf. p. 35 versionis.

et le thorax. Si le cœur vient à en être affecté, le malade ne saurait vivre
 p. 237 longtemps, ce viscère étant le principe de la vie et de la respiration. La cause
 de l'asthme, est l'humidité, et la froideur du poumon, lorsque celui-ci est em-
 barrassé par des humeurs épaisses et glutineuses.

C'est pourquoi les femmes, étant d'un tempérament humide et froid, y
 sont plus sujettes que les hommes; et on en guérit plus facilement dans l'en-
 fance que dans toute autre âge, parce que la nature a de puissants moyens
 d'échauffement pendant qu'elle s'occupe de l'accroissement de l'animal. À
 l'âge viril on est moins sujet à l'asthme, mais une fois attaqué on est plus
 exposé à perdre la vie. On a observé qu'on pouvait retarder ce moment fatal
 p. 238 en tenant la poitrine chaude par l'application de laines ou par l'exercice de
 certains métiers, tels que celui des chaudronniers, des ouvriers en cuivre, des
 forgerons ou de ceux qui chauffent les bains.

Les signes précurseurs de l'asthme sont: un sentiment de pesanteur à la
 poitrine; l'aversion pour le travail habituel, comme pour toute autre occupation;
 la difficulté de respirer à la suite d'une course, ou toutes les fois qu'on vient
 de marcher, par un chemin qui va en montant; l'enrouement; la toux; les
 p. 239 flatuosités des hypocondres, des rapports sans cause manifestes; une chaleur
 imperceptible pendant la nuit; et une fréquente respiration, qui s'observe sur-
 tout par la propension que le nez semble avoir à s'acquitter de cette fonction.
 À mesure que le mal s'aggrave, les joues deviennent rouges; les yeux sortent
 de la tête, comme d'un homme qu'on étrangle; on éprouve une espèce de
 râle, qui devient beaucoup plus sensible pendant le sommeil; la voix est
 sourde à cause de l'affluence des humeurs vers les organes de cette fonction;
 les malades tourmentés par le désir de respirer un air froid et abondant, quit-
 tent la chambre qui ne peut leur en fournir assez, et vont se promener à dé-
 p. 240 couvert; ils respirent debout et en ouvrant la bouche, comme pour attirer tout
 l'air ambiant, si cela était possible; ils ont le teint pâle, excepté les joues
 qui sont rouges; ils suent autour du front et des clavicules; ils sont tourmen-
 tés d'une toux violente et continue, qui n'est cependant suivie que d'une expe-
 ctoation de peu de matières ténues, froides, semblables à de l'écume; ils ont
 le cou enflé par la fréquence de respirer, et les hypocondres sont tirés vers
 le haut; le pouls est petit, fréquent, serré, et les extrémités inférieures sont
 maigres. Tous ces accidents peuvent suffoquer le malade, à la manière d'un
 p. 241 accès d'épilepsie, s'ils parviennent à un très haut degré d'intensité. Si au con-
 traire la maladie doit avoir une terminaison heureuse, la toux devient moins
 violente et moins fréquente; les matières expectorées sont plus abondantes et
 plus épaisses; un cours de ventre de quantité de matières aqueuses se mani-

festes; les urines coulent copieusement, quoi qu'elles ne déposent pas encore; le son de la voix est plus clair et plus distinct; le sommeil est suffisant pour le besoin de la nature; les hypocondres se relâchent, et reprennent leur place naturelle; quelquefois la douleur passe au dos en quittant la partie antérieure; la respiration, moins fréquente, et plus égale, produit un son rude et âpre. C'est par un pareil changement de symptômes qu'on peut échapper à la mort; mais dans les intervalles des accès, les malades portent ordinairement les marques de leur maladie, quand même ils se porteraient assez bien pour quitter le lit. p. 242

CHAPITRE XII

De l'affection pulmonique.

L'affection pulmonique est une espèce d'asthme. Elle a, de même que ce dernier, son siège dans le poumon; et beaucoup de symptômes sont également communs à l'un et à l'autre, de manière que ces deux maladies diffèrent très peu entre elles. La difficulté de respirer, par exemple, la toux, l'insomnie, la fièvre, le dégoût des aliments, et l'amaigrissement de tout le corps, sont des symptômes qui accompagnent l'asthme aussi bien de l'affection pulmonique. Elle est de même une maladie chronique; mais elle ne se prolonge point au delà d'un an; ceux qui sont attaqués pendant l'automne, meurent ordinairement le printemps ou l'été suivants; comme ceux qui sont attaqués pendant l'hiver, meurent l'automne suivante. C'est dans cette dernière saison que les vieillards courent le plus grand risque d'en être attaqués; et ils n'en échappent point, attendu que le moindre accident suffit pour les faire succomber. Presque tous ceux qui sont affectés de cette maladie ont la respiration fort embarrassée; le pouls petit, fréquent et obscur; mais tous ces symptômes leur sont communs avec les asthmatiques. Ce qui caractérise en particulier l'affection pulmonique, c'est une toux sèche, et pénible, qui cependant n'est suivie d'aucune expectoration. Si par de grands efforts quelques matières venaient à se détacher du poumon, elles sont en très petites quantités, blanches, arrondies, comme de la grêle. La poitrine est ici plus dilatée mais sans aucun déplacement ou vice des os qui la composent. Le poumon sans être ulcéré ou purulent, est plein d'humeurs épaisses et comme grumelées. Les accès de cette maladie ont des intervalles plus longs que ceux de l'asthme. Les uns meurent suffoqués par un de ces accès, avant que la maladie puisse donner lieu à quelque autre af- p. 243 p. 244 p. 245

fection du corps ; Chez quelques autres elle se termine par une tympanite ou par un anasarque*.

CHAPITRE XIII

Des affections du foie.

La rate et le foie, placés par la nature aux deux côtés latéraux de l'épigastre se contre-balancent mutuellement, et se ressemblent en quelque manière par leur position. Mais ils diffèrent beaucoup soit dans l'état naturel, soit dans les cas de maladie par leurs fonctions et leurs affections respectives. Le foie destiné par la nature à la fonction de la sanguification et de la nutrition, donne origine à toutes les veines ; et ses affections peuvent devenir d'autant plus funestes, que ses fonctions naturelles sont d'une grande importance. Il est plus sujet que la rate non seulement à des inflammations violentes, mais encore à des abcès plus fréquents et plus pernicieux ; et ses indurations ou squirrhes causent une mort plus prompte et plus douloureuse. J'ai déjà parlé de l'inflammation du foie dans mon traité des maladies aiguës. Il me reste à parler de ses abcès.

Parmi les signes qui annoncent une suppuration du foie, on observe une douleur aiguë qui s'étend jusqu'à la clavicule ou à l'épaule ; par la raison que le diaphragme, sous lequel est suspendu le foie, tirailé par le poids de ce viscère, tire à son tour la plèvre qui tapisse la cavité du thorax ; et comme cette membrane s'étend jusqu'à la clavicule et à l'extrémité de l'épaule, il s'ensuit que ces dernières parties se ressentent de même de ce tiraillement.

À cette douleur il se joint une chaleur âcre avec des frissons, et une toux sèche, mais qui n'est guère continue ; la peau est teinte d'une couleur *herbacée* ; laquelle se change en cette espèce d'affection connue sous le nom d'*Ictère blanc*, toutes les fois qu'elle est fort prononcée. Le sommeil est quelquefois agité par des rêves. Les malades conservent leur raison, et ne tombent que dans des délires momentanés, excités brusquement par la présence de quelque objet passager, et qui se calment tout de suite. On observe une tumeur sous les fausses côtes, qui en impose comme une tumeur du péritoine. Mais il est facile de les distinguer en comprimant avec la main la tumeur**...

* v. p. 47 du texte Grec.

** Le passage omis dans le manuscrit est comme suit :

(On observe aussi) sous les mamelles ou les côtes, une tumeur qui peut amener plusieurs (médecins) à l'opinion erronée, qu'elle provient du péritoine. Mais si le gonflement se trouve

Si l'abcès se décharge dans les parties intérieures, la nature se montre dans ce cas plus puissante que l'art; car le pus enfile le canal intestinal, ou les conduits urinaires; et cette dernière voie est moins dangereuse. Il n'en est pas de même lorsque l'abcès se porte à l'extérieur; si vous négligez de l'ouvrir, le malade ne tardera pas à périr, par la raison que le foie se corrode et se consume par le pus qui ne trouve aucune issue. L'ouverture n'est pas moins dangereuse; elle peut occasionner par l'hémorragie une mort d'autant plus prompte que l'on sait, qu'il est extrêmement difficile d'arrêter les hémorragies du foie. p. 250

Si jamais vous êtes forcé d'employer ce moyen, je vous conseille de chauffer une aiguille de fer, jusqu'à ce qu'elle paraisse blanche, et de la plonger ensuite dans la tumeur jusqu'au foyer du pus. L'avantage de cette opération consiste, en ce que par ce moyen on coupe et on brûle à la fois. Le malade est hors de danger, si le pus qui découle est blanc, cuit, lisse, épais et qu'il ne sente pas mauvais, et si surtout la fièvre et tous les autres accidents diminuent*. Lorsque le pus passe dans le canal intestinal, il se manifeste un cours de ventre de matières d'abord aqueuses, ensuite semblables à la lavure de viandes, et à la fin un cours dysentérique, tel qu'on l'observe dans un état ulcéreux du ventre. Il n'est pas rare de voir aussi dans les selles des grumeaux de sang, et même de la bile bien jaune ou poracée, et enfin de la bile noire, qui est du plus mauvais augure. p. 251

Si l'abcès ne vient point à suppuration, les déjections alvines sont fétides, et comme putréfiées; ce qui annonce la paresse du ventricule et des intestins, qui laissent passer les aliments avant qu'ils soient digérés; et cette paresse est encore augmentée par le mauvais état du foie, qui, dans le cas même où il serait sain, ne saurait digérer les matières qui sortent crues du ventricule. p. 252

La fièvre est âcre, et tous les symptômes vont de mal en pire; l'habitude du corps s'amaigrit; le pouls devient petit; la respiration est difficile, et la perte du malade n'est point éloignée. Dans certains cas on guérit de la dysenterie et des ulcères, mais on tombe dans l'hydropisie. Il y a beaucoup à espérer pour le salut du malade, lorsque tous les accidents diminuent, que la di- p. 253

au-dessous des fausses côtes, le foie par suite de la pression douloureuse se gonfle, car il est plein d'humidité; tandis que si le gonflement (la tumeur) ne se trouve pas sous les os (des côtes), c'est un signe qu'il provient du péritoine. (Dans le premier cas) la circonférence et les limites de la tumeur sont bien définies, car en palpant tout autour les lobes (du foie) et en pressant l'épigastre, la main arrive à une place vacante, tandis que (dans le second cas) la dureté due au péritoine est incertaine et ses limites sont obscures. (v. texte, ed. Kühn, p. 107) (Prof. Kousis).

* v. cf. ind. in ἀθέλξειται.

gestion se fait bien, et que le pus qui sort par les selles est blanc, lisse, égal partout et sans aucune odeur. En tout cas il vaudrait mieux que la crise se fit par les urines, le passage du pus par cette voie étant le moins dangereux de tous.

Si l'inflammation du foie n'est point suivie de suppuration, il est possible que l'abcès s'endurcisse et qu'il devienne squirrheux. Dans ce cas, la douleur n'est ni continue, ni vive; la fièvre est légère; le malade est dégoûté des aliments, surtout des aliments doux, et ne trouve du plaisir qu'aux amers. Il sent de temps en temps de frissons; il a la couleur blanchâtre ou pâle, les lombes et les pieds enflés, le visage ridé, le ventre sec et il se présente rarement à la garde-robe. L'hydropisie vient couronner tous ces maux, et ne peut se dissiper que dans le cas d'une évacuation abondante d'urine épaisse qui dépose un limon ou sédiment copieux. Toutes les fois que les urines sont

p. 254

p. 255

nues, peu copieuses, et qu'elles ne déposent point, il est à craindre que cet état favorise au lieu de dissiper l'hydropisie. Il arrive aussi que la nature, en reprenant ses forces, guérisse l'hydropisie par un fort cours de ventre de matières épaisses ou aqueuses: mais cette ressource n'est point sans danger; car les évacuations soudaines peuvent par l'affaissement soudain des vaisseaux, donner lieu à des faiblesses mortelles, telles qu'on les observe à la suite de grandes hémorragies.

p. 256 La sueur est un autre moyen de solution moins dangereux; mais il faut qu'elle soit très copieuse, ce qu'on a d'autant moins lieu d'espérer, que la peau des hydropiques n'est guère disposée à s'humecter. C'est ainsi que se terminent ordinairement les affections du foie, toutes les fois que l'abcès ne vient point à suppuration. Les adolescents et ceux d'un âge mûr sont sujets à cette maladie; les femmes le sont moins que les hommes. Les causes les plus ordinaires sont l'intempérance, et de longues maladies, surtout quand elles sont

p. 257

la suite d'une colliquation amenée par une dysenterie. Aussi donnait-on autrefois le nom de *colliquation (syntexe)* à cet amaigrissement mortel qui succédait aux ulcères du foie.

CHAPITRE XIV

Des affections de la rate.

Les squirrhes sont les maladies chroniques les plus familières à la rate; il est rare que les abcès de ce viscère viennent à suppuration. La douleur

p. 258

est ordinairement très peu de chose en comparaison du volume qu'il acquiert en se tuméfiant; on l'a vu s'étendre jusqu'à l'hypocondre droit où est placé le foie; ce qui souvent a trompé plusieurs médecins qui avaient pris la tumé-

faction de la rate pour une inflammation du péritoine. La rate dans cet état devient aussi dure et aussi *rénitente* qu'une pierre; et si jamais la tumeur vient à suppurer, ce n'est que la surface du viscère, où la suppuration se fait, qui cède à la pression de la main; le reste conserve sa dureté et sa *rénitence*. Quelquefois il s'étend sur tout le ventre, et se porte de côté et d'autre, suivant la direction qu'on lui donne en le poussant; jusqu'à ce que diminuant de volume, il reprenne sa place naturelle. p. 259

Les symptômes qui accompagnent cette maladie, sont les nausées, l'anxiété, qui se font surtout remarquer à l'approche de la ruption de l'abcès. Ce n'est que lorsque le mal acquiert une certaine intensité, que la fièvre, la douleur et les frissons tourmentent les malades; car le plus souvent ils sont sans frissons, ni douleur, et n'éprouvent qu'une petite fièvre; ce qui fait que l'existence de ces abcès échappe quelquefois à la connaissance du médecin, la rate étant par sa nature d'un tissu rare et de plus insensible même en santé. Ils ont d'ailleurs la mine bouffie et hydropique, et le teint pâle tirant sur le noir. Il sont impatients et de mauvaise humeur. La respiration se fait avec difficulté et comme si elle venait du fond de la poitrine; ce qu'on peut même apercevoir au mouvement de cette partie du corps. Le ventre s'enfle jusqu'à sa partie supérieure par des vapeurs épaisses, troubles et en apparence humides quoique elles ne le soient point. p. 260

On y observe une envie fréquente de tousser; mais la toux est sèche et l'expectoration rare. S'il y a quelque cours de ventre, ce sont des matières aqueuses, dont l'excrétion apporte d'abord quelque soulagement; mais si elle augmente de plus en plus, elle exténue le malade, quoiqu'elle ne lui soit pas moins utile. Si l'abcès vient à crever, le pus qui en sort n'est jamais pur, ni cuit; il est ordinairement blanchâtre, tirant sur un gris de cendres, d'autres fois bourbeux et livide, et même noir, si l'abcès est profond. Dans ce dernier cas la matière purulente emporte avec elle quelques humeurs de la rate, et quelquefois des parties entières de ce viscère, qui est par sa nature d'un tissu très facile à dépoudrer. Si l'abcès persiste longtemps sans s'affaïsser, les malades perdent l'appétit; ils ont l'habitude du corps cachectique, la mine bouffie et hideuse; partout le corps, mais particulièrement aux jambes, il se forme des ulcères ronds, livides, creux, sordides, et très difficiles à guérir. Cet état amène une colliquation totale, qui est suivie de la mort. p. 261

Quand la tumeur est petite, dure et rénitente, elle est ordinairement sans douleur et dans cet état on vit par conséquent plus longtemps. Si la maladie prend le dessus, elle est nécessairement suivie de l'hydropisie, ou de la phtisie et d'une consommation mortelle de tout le corps. p. 263

L'enfance et la jeunesse sont plus exposées à cette maladie : mais elles en guérissent aussi plus facilement. Les vieillards n'y sont guère sujets ; mais il est impossible qu'ils échappent, quand une fois ils en sont atteints. On a vu aussi quelquefois de personnes d'un âge moins avancé périr par une affection de la rate ; le danger pour cet âge comme pour celui de la vieillesse étant ordinairement plus grand, quand même la tumeur du vircère ne serait point considérable.

- p. 264 Les affections de la rate peuvent être la suite d'autres maladies longues et consomptives. Chez les jeunes gens l'oisiveté peut encore en être la cause, toutes les fois qu'elle succède à une vie active et accoutumée à tous les exercices du corps. Ces affections d'ailleurs sont familières aux pays marécageux, où l'on fait usage d'eaux saumâtres et fétides ; et elles paraissent ordinairement pendant l'automne qui est la saison la plus favorable aux ulcères.

p. 265

CHAPITRE XV

De l'ictère.

- Une bile épanchée dans toute l'habitude du corps, constitue ce qu'on appelle *l'Ictère*. Elle ressemble pour la couleur au jaune d'œuf, ou au safran, ou bien elle est d'un pâle tirant sur le noir. Dans les maladies aiguës cet épanchement a été funeste à bien des personnes, non seulement lorsqu'il avait paru avant le septième jour de la maladie, mais encore après cette époque. Il est rare qu'il fasse cesser entièrement la fièvre ; et il ne se dissipe pas facilement. Ce ne sont pas seulement les affections du foie, qui peuvent donner lieu à l'ictère comme certains médecins se le sont imaginé ; celles de la rate, du ventricule, du côlon et des reins, en peuvent également être la cause.
- p. 266 Le foie peut donner lieu à l'ictère, toutes les fois qu'affecté par une inflammation ou par un squirrhe, sans perdre la faculté génératrice de la bile, il continue d'opérer la sécrétion de cette humeur dans la vésicule, mais que les conduits qui la transmettent au canal intestinal sont obstrués par cette même inflammation ou par ce squirrhe. Dans ce cas la bile, trouvant le passage fermé se refoule et se mêle avec toute la masse du sang, qui la disperse à son tour dans toutes les parties du corps, où il arrive. Ce dernier prend alors la couleur de cette humeur ; tandis que les déjections alvines sont blanches,
- p. 267 et ressemblent à de l'argile, par la raison que la bile qui les colorait, ne coule plus dans le canal intestinal. C'est à ce même défaut de bile qu'il faut attribuer la constipation du ventre, qui n'est plus ni humecté par cette humeur,

ni excité par sa qualité mordicante. Dans cette espèce d'ictère, la couleur de la peau est d'un jaune tirant sur le blanc. Dans l'ictère au contraire qui recon-
naît pour cause les affections de la rate, cette couleur est d'un jaune tirant
sur le noir. La raison en est que ce viscère est nourri dans l'état de la na-
ture par la partie du sang la plus noire et la moins pure; or si à cause de
quelque affection il ne peut plus ni recevoir, ni élaborer cette partie, elle se
mêle et se répand avec le sang dans tout le corps, et lui communique sa cou-
leur. Les excréments ont également une teinte plus foncée qu'à l'ordinaire,
par cela même qu'ils se forment des matières superflues, qui n'ont pu être
employées à la nourriture de la rate. p. 269

Le ventricule et le côlon peuvent aussi produire l'ictère, toutes les fois
qu'ils sont affectés au point de s'acquitter mal de la digestion; qui se fait éga-
lement dans le côlon, d'où le foie tire sa nourriture. Ainsi, ce dernier viscère
ne recevant dans ce cas qu'une nourriture imparfaitement digérée, et conti-
nuant toujours à s'acquitter de sa fonction, sans se mêler des fonctions des
autres organes, le sang qui s'y forme se répand par tout le corps, mais mêlé
avec la bile, à laquelle le mauvais état du côlon avait donné lieu. C'est de
cette manière que tous les viscères soit qu'ils donnent de la nourriture au foie,
ou qu'ils reçoivent de ce dernier, peuvent devenir une cause d'ictère. Car ce
n'est pas seulement par des canaux sensibles que la Nature transmet la nour-
riture à toutes les parties du corps, mais plus encore par des vapeurs, qu'elle
fait passer sans obstacle d'une partie à l'autre, même à travers les solides.
Or ces vapeurs, étant teintes de bile, doivent naturellement communiquer cette
couleur à toutes les parties du corps où elles s'arrêtent. L'ictère dépendant
des affections du côlon a cela de particulier que les excréments ne sont point
blancs: ce qu'il faut attribuer à l'état du foie, qui n'étant point lésé dans ce
cas, continue à former la bile et à la répandre dans les intestins. Au reste,
l'ictère peut encore dépendre de l'état de tout le corps. Chaque partie de ce
dernier est douée d'une chaleur naturelle, et sert à la formation et à la sécré-
tion de quelque humeur particulière. La sueur, par exemple, passe par la
peau; les larmes ont leur source dans les yeux; la pituite se forme dans les
articulations et dans l'intérieur des narines; comme la cire des oreilles, dans
les organes du même nom. Ainsi toutes les fois que la chaleur requise pour
cuir l'humeur dans chacun de ces organes, passe les bornes prescrites par la
nature, elle devient ardente, âcre, et elle change toutes les humeurs en bile;
c'est l'effet ordinaire de donner la couleur et la saveur de la bile aux sub-
stances soumises à son action. Le sang peut donc aussi contracter une qualité
bilieuse toutes les fois que les facultés *concoctrices* de la nature ne sont pas p. 271
p. 272
p. 273

assez fortes pour empêcher qu'il ne s'altère et comme il parcourt toutes les parties du corps pour y porter la nourriture, celles-ci paraissent naturellement teintes de bile. Cette couleur donne aux ictériques un aspect aussi hideux que terrible, quoiqu'elle ressemble à celle de l'or; car ce qui peut être beau dans un métal ne sied pas toujours à l'homme. Il est inutile, ce me semble, de rapporter ici l'origine du mot *ictère*, qu'on croit dérivé d'*ictis*. Par ce dernier mot on désigne cette espèce de quadrupèdes connus sous le nom de *pulois*, et dont les yeux sont teints de cette couleur*.

p. 274

p. 275 Il y a deux espèces d'ictère, comme il y a deux espèces de bile. Dans l'une, la peau est teinte d'un jaune pâle, ou tirant sur la couleur du safran; l'autre se distingue par une couleur livide ou noire. La première reconnaît pour cause la bile jaune, qui est ordinairement transparente et moins épaisse que la bile noire, mais qui quelquefois prend aussi une teinte plus foncée et semblable à la couleur du safran, ou du jaune d'œuf. La bile noire, qui approche plus ou moins de la couleur du porreau ou de celle du pastel, produit la seconde espèce d'ictère. Les nuances intermédiaires de ces couleurs sont infi-

p. 276 nies, et dépendent du plus ou moins de chaleur, et du plus ou moins de parties aqueuses qui entrent dans la composition de la bile. D'ailleurs la couleur des viscères peut encore influencer sur celle de la bile; par exemple l'ictère dépendant des affections du foie est jaune; celui qui tient aux affections de la rate présente une teinte livide. L'ictère qui est l'effet de la lésion des viscères, se distingue par les signes propres au viscère affecté. Quand on n'aperçoit aucun signe particulier à quelque viscère, on peut conclure que la mala-

p. 277 die dépend de l'état actuel de tout le corps. Au reste l'ictère se reconnaît en général à la couleur du blanc des yeux et à celle des tempes. Plus on a la peau blanche, plus cette couleur est tranchante, quand même la maladie ne serait que très légère.

Ceux, dont l'ictère dépend de la bile noire, ont ordinairement la couleur jaune tirant sur le noir; ils ont des fréquents frissons, ils sont faibles enclins à la paresse, découragés et tristes; ils exhale une odeur puante, ils ont le goût amer; ils respirent avec difficulté; ils sentent des picotements dans l'estomac; ils poussent avec beaucoup de peine des selles vertes, noirâtres, et sèches;

p. 278 et leurs urines sont hautes en couleur et noirâtres. La faiblesse des organes digestifs, le dégoût des aliments, l'insomnie, une humeur mélancolique et sombre, sont encore des signes qui caractérisent l'ictère noir. Dans celui, au contraire, dépendant d'une bile, dont la couleur approche plus du blanc, les ma-

* Cf. Camus T. I, p. 552, T. II, p. 708.

lades ont le teint pâle tirant sur le blanc. Ils sont aussi d'une humeur plus gaie ; peu portés à prendre de la nourriture, ils mangent cependant avec plus d'appétit, et digèrent plus facilement que les autres. Leurs selles sont sèches et blanches comme de l'argile ; les urines ont une couleur jaune, pâle, ou semblable à celle du safran. Au reste il y a des symptômes qui sont communs à l'une et à l'autre espèce d'ictère. Tels sont la démangeaison de tout le corps ; on sent au bout des narines une chaleur légère, mais très piquante, ce qui est l'effet ordinaire de la bile. Le goût des substances amères n'est ni amer ni doux ; celui des substances douces paraît amer. Cela vient de la bile adhérente à la langue, et qui en s'interposant entre ces substances et l'organe du goût, en impose à celui-ci, en lui faisant attribuer aux aliments le goût amer qui résulte de la bile, dont la langue est abreuvée. Pendant l'intervalle des repas ce goût ne se fait point sentir, parce qu'il est inhérent et qu'il est devenu pour ainsi dire familier à la langue ; mais la bile une fois mise en mouvement par la présence des aliments, affecte la première l'organe du goût de son amertume soit que cette saveur se trouve dans les aliments, ou qu'ils aient une saveur opposée. S'il arrive quelquefois que les aliments amers paraissent doux, cette erreur vient de ce que leur amertume n'est point si sensible à un organe familiarisé avec cette saveur ; mais au fond la sensation qu'excitent les substances amères ne diffère de celle qui vient des substances douces, étant marquées les unes et les autres par la bile, dont la langue se trouve abreuvée. L'ictère qui n'est point accompagné de l'inflammation de quelque viscère, est en général sans danger ; mais il est plus long. S'il dure longtemps, et qu'il entraîne l'inflammation de quelque viscère, il se termine le plus souvent par l'hydropisie ou par la cachexie ; on en meurt même souvent sans avoir été hydropique, par une espèce de consommation que peut amener cette maladie. L'ictère attaque les adolescents et les jeunes gens, mais il n'est pas si dangereux à cet âge. Il n'est pas rare de l'observer chez les enfants ; et ils en deviennent quelquefois la victime.

CHAPITRE XVI

De la Cachexie.

Toutes les maladies peuvent donner à la cachexie, ou se terminer par elle ; mais elle peut aussi se déclarer par elle-même sans être précédée d'aucune autre affection.

Une habitude mauvaise, du corps, ainsi que plusieurs autres symptômes,

tels que la maigreur, la pâleur, la bouffissure, sont communs à presque toutes les maladies; mais s'ils ne durent qu'autant que ces dernières, ils ne constituent pas ce qu'on appelle proprement la *cachexie*. Ce terme d'après son origine (*mauvaise habitude du corps*) désigne l'état opposé à l'*évecie*. On jouit de cette dernière tant que la digestion, la sanguification, la nutrition, en un mot toutes les fonctions du corps se font bien, et que celui-ci respire dans un degré convenable, qu'il est robuste et bien coloré. Dès que ces fonctions de la nature sont perverties au point de corrompre les humeurs et de donner lieu à la cacochymie, on tombe dans la *cachexie*; maladie d'autant plus longue et plus difficile à guérir, qu'elle se forme à la longue, et qu'elle est le résultat, non pas d'une simple affection du corps ou de la lésion de quelque viscère en particulier, mais d'un dérangement total de l'économie animale. Aussi ne manque-t-elle pas d'entraîner des maladies graves, telles que la phtisie, l'hydropisie et la colliquation des humeurs, qui ressemble d'ailleurs aux causes qui donnent lieu à la cachexie elle-même.

On compte parmi les symptômes de cette maladie, une dysenterie longue et continue, quelquefois des rechutes d'autres maladies. Les malades mangent ordinairement bien et même copieusement; mais ils ont de mauvaises digestions, d'où il résulte un chyle cru, et une nutrition imparfaite.

Un état cachectique peut venir de différentes causes: telles sont, la suppression des hémorrhoides, la cessation des vomissements qu'on était dans l'usage d'exciter par intervalles, ou des exercices et de grands travaux habituels et par conséquent des sueurs qui en étaient la suite. À la suppression de toutes ces évacuations succèdent communément la pesanteur de tout le corps, une pâleur qui se manifeste de temps en temps, et des flatuosités du ventre; les yeux sont enfoncés dans leurs orbites; le sommeil est profond, et engourdit au lieu de récréer. Tant que ces accidents n'arrivent que d'une manière irrégulière et par des intervalles, on est en droit de douter de l'existence de la maladie; mais s'ils prennent racine et qu'ils persévèrent pendant longtemps, en dépit des moyens qu'on emploie pour les faire disparaître, ils annoncent pour lors la présence d'un grand mal. Dans ce cas les extrémités inférieures sont enflées, pendant que les malades sont debout; et lorsqu'ils se couchent, l'enflure se manifeste toujours du côté sur lequel ils sont couchés et elle change de place à mesure que le corps change de position. . . . *

* Le sens de ce passage mutilé, omis dans le manuscrit, est comme suit: «Le cours du liquide ou du froid se dirige vers le bas. Car, si la chaleur (innée) n'évapore le liquide, celui-ci ne se répandant (plus au corps, comme en état normal), recoule (et se rassemble) aux parties inférieures. (Kousis)—V. Hude p. 61, Ermerins p. 105, Kühn p. 121.

Ils ont un appétit dévorant, et ils se repaissent d'une quantité considérable d'aliments; mais le corps n'en profite pas à proportion, par la faiblesse de la faculté digestive qui fait que la distribution du chyle se fait avant qu'il soit bien élaboré, et parfaitement changé en une substance vraiment nutritive. p. 289

Ce défaut de coction peut d'autant moins se réparer par l'action des autres parties du corps, que celles-ci sont ainsi que l'estomac dépourvues de leur chaleur naturelle. Aussi en résulte-t-il un sang décoloré et de mauvaise qualité. Dès que tout le corps est ainsi abreuvé d'humeurs crues, le désir des aliments disparaît, par cela même que la cachexie s'est propagée jusqu'à l'estomac. Les malades parvenus à ce point, sont ordinairement très enflés, faibles et incapables de travail quelconque. Ils ont le ventre resseré, et leurs selles sont le plus souvent blanches par défaut de bile, raboteuses et crues. La peau reste sèche par défaut de transpiration; et leur cause une démangeaison continuelle. Leur sommeil n'est jamais profond; ils n'éprouvent que de légers assoupissements. Ils ont la respiration lente, le pouls obscur, faible et fréquent, mais cette fréquence devient très sensible à la suite de quelque travail, quand même il ne serait que très léger, c'est alors aussi que la respiration devient plus difficile et telle que l'on observe chez les asthmatiques. Les veines des tempes paraissent élevées à cause de l'affaissement des chairs environnantes. Cette élévation est beaucoup plus sensible dans celles des poignets. Le sang est d'une couleur jaune tirant sur le noir. Tous ces maux se terminent par la phtisie ou l'amaigrissement, qui ne manque point de donner lieu à l'anasarque ou à l'ascite. p. 290

La cachexie est une maladie mortelle pour les vieillards; les enfants y sont très sujets, mais ils en guérissent plus facilement. Les personnes d'un âge mûr y sont moins exposées, mais une fois attaquées elles en échappent plus difficilement. Quant à la saison qui favorise le plus cette maladie c'est ordinairement pendant l'automne qu'elle se manifeste; elle augmente pendant l'hiver, arrive à son dernier période au printemps, et emporte les malades dans l'été. p. 291

DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES CHRONIQUES

p. 293

LIVRE II

CHAPITRE I

De l'Hydropisie.

L'hydropisie est une maladie aussi hideuse que grave. Le plus souvent elle devient funeste à ceux qu'elle attaque; et le petit nombre de ceux qui en p. 294 échappent doivent leur guérison au sort ou au secours des Dieux plutôt qu'à l'art. Car il n'y a que les Dieux qui puissent guérir toutes les maladies qui surpassent le pouvoir de l'art.

L'hydropisie peut dépendre de l'affection particulière de quelque viscère important; laquelle change toute l'habitude du corps en un état cachectique; ou elle vient à la suite d'une disposition morbifique et pour ainsi dire pestilentielle du corps; disposition qui ne tarde pas à se communiquer aux viscères, et à y produire la cacochymie. Dans les deux cas les solides et les fluides concourent à s'attirer réciproquement; et il ne reste aucune partie du p. 295 corps, dont la nature puisse attendre quelque secours. (De même) l'hydropisie paraît avoir sa source dans une vapeur froide et épaisse qu'on peut comparer aux brouillards qui précèdent les pluies, et qui pénètre et modifie toute l'habitude du corps. Car ce n'est pas précisément à cette congestion d'eau qui se forme dans la cavité du bas-ventre que nous donnons le nom d'hydropisie; cette cavité n'est pas même le véritable siège de la maladie: l'hydropisie n'existe que dans les cas, où la congestion d'eau est accompagnée de tuméfaction, de bouffissure, de pâleur, en un mot d'une disposition colliquative de p. 296 tout le corps. C'est en vertu de cette disposition, que les malades ne cessent point d'être hydropiques, même après que les eaux se sont évacuées spontanément, ou moyennant l'opération usitée en pareil cas. Ainsi la cause principale de l'hydropisie est la cachexie, ou le mauvais état de toute l'habitude du corps.

Il existe plusieurs espèces d'hydropisie, distinguées par divers noms. On donne celui de *Tympanite* à l'épanchement de sérosité qui se forme dans les parties latérales de la région ombilicale; parce que le ventre tuméfié par cet épanchement, résonne comme un tambour, lorsqu'on le frappe.

Si l'épanchement n'a lieu qu'entre le péritoine et les intestins, de manière que ces derniers nagent dans la sérosité épanchée, nous l'appelons du nom d'*Ascite*. p. 297

Si la tumeur occupe tout le corps, sans être circonscrite à la seule région ombilicale, et qu'elle reconnaisse pour cause une pituite blanche, épaisse et froide, nous désignons cette espèce par le nom de *Leucoplegmatic*. La quatrième espèce, connue sous le nom d'*Anasarque* occupe également tout le corps. Les chairs en sont abreuvées d'une humeur sanguinolente, aqueuse et ténue. Chacune de ces quatre espèces est une maladie très grave; mais le danger en devient beaucoup plus grand, lorsqu'il y a complication de plusieurs espèces; comme par exemple, lorsqu'une de deux premières espèces vient à se compliquer avec la troisième ou la quatrième. p. 298

La complication de la *tympanite* avec l'*anasarque*, est d'autant plus dangereuse que la première est la pire des deux espèces qui n'occupent que la partie ombilicale, comme l'*anasarque* est la pire de celles qui occupent toute l'habitude du corps. Une chose à remarquer, c'est que la complication dans cette maladie, quoi qu'elle annonce toujours un état désespéré, est cependant moins grave, toutes les fois qu'elle est formée par le concours de l'*ascite* et de la *leucophlegmatic*; elle l'est davantage, si la maladie est composée de l'*ascite* et de l'*anasarque* ou de la *leucophlegmatic* et de la *tympanite*; la plus désespérée de toutes est celle qui résulte du concours de la *tympanite* et de l'*anasarque*. Les signes de l'hydropisie sont d'autant plus manifestes, qu'on peut s'en assurer par les sens de la vue, du tact et de l'ouïe. Ceux qui distinguent l'*ascite* sont la tuméfaction des parties latérales de la région ombilicale, le gonflement des extrémités inférieures des testicules et de la verge; laquelle n'étant pas également enflée dans toute sa longueur paraît tortueuse; le visage, au contraire, les bras et tout le reste sont dans un état d'amaigrissement. En touchant la partie tuméfiée du ventre, on peut pousser la collection de l'eau de manière à lui faire changer de place; ce qui arrive également toutes les fois que le malade se tourne de l'un ou de l'autre côté, on voit la tumeur se transporter dans la partie la plus déclive, et l'on entend même la fluctuation de l'eau qui coule vers le côté opposé. L'impression du doigt sur le ventre y produit ordinairement une fosse qui ne s'efface pas aussitôt. Voilà les signes de l'*ascite*. Ceux qui caractérisent la *tympanite*, sont une tumeur venteuse qui ne change point de place dans les diverses positions que prend le malade, et un résonnement qu'on peut entendre toutes les fois qu'on frappe le ventre. Lorsque les vents qui causent la tumeur se changent en eau, ce qui arrive quand la *tympanite* se termine par une *ascite*, la fluctuation et les autres p. 299

p. 300

p. 301

p. 302

signes de cette dernière s'y manifestent aussi, mais d'une manière moins prononcée, tant que ce changement n'est point complet.

p. 303 Dans l'*anasarque*. et la *leucophlegmatie*, les parties latérales de la région ombilicale sont dans un état naturel; et la tumeur n'occupe que le visage, les bras, et que toutes les parties, qui dans les autres espèces ne sont point tuméfiées. La *leucophlegmatie* reconnaît pour cause une pituite blanche, froide et épaisse qui se répand par tout le corps, qui enfle le visage, le cou, les bras, les mamelles, et l'épigastre, surtout chez les personnes qui sont encore à la fleur de l'âge.

p. 304 L'*anasarque* peut être regardée comme une colliquation des chairs, de laquelle il résulte une humeur sanieuse et sanguinolente, telle qu'on la voit dans les cours de ventre dysentériques, et dans les ouvertures superficielles des contusions produites par la chute d'un corps pesant sur quelque partie de notre corps. La complication de l'*anasarque* et de la *leucophlegmatie* s'annonce par les signes réunis de ces deux affections. Les symptômes communs à toutes les espèces d'hydropisie en général, sont la pâleur, la difficulté de respirer, la toux par intervalles, une nonchalance, et une paresse très grande, le dégoût des aliments, les flatuosités et la distention du ventre, quand même la nourriture qu'ils prennent serait modique et de nature à ne point produire des vents. La peau est sèche au point que les bains même n'y excitent la transpiration. [Dans la *leucophlegmatie*] elle est blanche et molle comme celle des femmes; dans l'*anasarque* elle est d'une couleur pâle tirant sur le noir; dans l'une et l'autre les veines sont cachées et comme effacées par la tuméfaction du corps; au lieu que dans l'*ascite* et la *tympanite*, on peut les distinguer par leur couleur sur le visage, aux poignets des mains, et sur le ventre.

p. 306 Les hydropiques de plus ont le sommeil petit, pesant et accompagné d'engourdissement et de stupeur. Ils ont cependant du courage, ils sont minutieux, et fort attachés à la vie; ils supportent avec patience leur mal; dispositions qu'il faut attribuer à la nature même de leur maladie plutôt qu'à cet état heureux de l'âme qui inspire l'espérance et le courage. Il est d'autant plus difficile de rendre raison de ce phénomène, que dans les maladies moins dangereuses, les malades sont abattus, tristes, et qu'ils désirent la mort comme un remède à leurs maux, au lieu que dans celle-ci ils aiment la vie et ils espèrent la conserver. Quant aux causes de l'hydropisie, on l'a quelquefois observé se déclarer tout à coup chez des personnes, qui étant fort altérées venaient de boire à la fois une quantité considérable d'eau froide. Dans ce cas, il se fait dans le péritoine une congestion d'humidité et passe de là goutte à goutte aux parties latérales du bas-ventre, après avoir étouffé la chaleur

naturelle, qui devait la dissiper par la transpiration. La guérison de cette hydropisie est facile, pourvu qu'on la traite avant que quelque viscère soit affecté, ou que toute l'habitude du corps participe à ce désordre. Les aliments venteux, les indigestions, les buprestes peuvent encore occasionner l'hydropisie. p. 308

La maladie attaque indistinctement tous les âges et tous les sexes, selon que chacun d'eux se trouve plus disposé à quelqu'une des quatre espèces indiquées. Les enfants sont plus sujets à l'*anasarque* et à la *leucophlegmatie*. Les jeunes gens jusqu'à l'âge mûr ont plus de disposition à l'*ascite*. Les vieillards, quoique plus exposés à tous les maux, par le défaut de chaleur attaché à leur âge, sont cependant plus particulièrement sujets à la *tympanite*, parce qu'ils pèchent rarement par une surabondance d'humeurs. Toutes les espèces d'hydropisie sont mauvaises, attendu que c'est la maladie la plus dangereuse de toutes. Néanmoins le danger est moindre dans la *leucophlegmatie*; parce que la nature trouve plus de ressources pour la solution, pouvant la guérir par la sueur, l'excrétion de l'urine, ou par un cours de ventre. La *tympanite* est plus grave, que la *leucophlegmatie*, et moins que l'*anasarque*. Dans cette dernière, il ne s'agit de la part du médecin de rien moins que changer le malade tout entier, ce qui n'est pas facile aux Dieux même. p. 309

Au reste, il existe aussi des hydropisies locales; telles sont l'*hydrocéphale*, p. 310 *hydropisie de la tête*; celle du *poumon*, du *foie*, ou de la *rate*, et chez les femmes, de la *matrice*. Cette dernière est la moins difficile à guérir; il suffit que l'orifice de la matrice s'ouvre, pour que l'eau ou le vent, qui y sont renfermés, en sortent. Mais si la matrice est affectée d'*anasarque*, le plus souvent elle ne tarde pas à la communiquer à tout le corps. Il existe enfin une autre espèce d'hydropisie, qui consiste dans un amas de vésicules pleines d'eau, qui occupent la même cavité, où se forme l'*ascite*. Elles y nagent dans une quantité considérable d'eau. On a lieu de présumer l'existence de pareilles vésicules, toutes les fois qu'à la suite de l'opération de la paracentèse, l'eau ne s'écoule que par intervalles; cette interruption est l'effet de ces vésicules, qui ferment le passage à l'eau; et cesse dès qu'on les repousse à l'aide de l'instrument. Cette espèce d'hydropisie est d'autant plus fâcheuse, qu'il existe point de moyen de faire sortir les vésicules. On prétend avoir observé, qu'elles sortent quelquefois par le canal intestinal avec les selles; mais je ne puis rien en dire n'ayant jamais observé un pareil cas. D'ailleurs, je ne vois pas de p. 311
p. 312
de quelle manière les vésicules pourraient enfilet le canal intestinal, à moins de supposer qu'elles percent le côlon ou quelque autre partie du canal; mais on sait que les blessures des intestins ne sont point sans danger.

CHAPITRE II

Du Diabète.

Le *Diabète* est une maladie aussi rare qu'étonnante. Il dépend, comme l'hydropisie, d'une cause humide et froide qui fait que toutes les chairs se p. 313 résolvent et se convertissent en urine, pour passer par les voies ordinaires des reins et de la vessie. Cette dernière devient pour ainsi dire un canal ouvert, qui transmet, sans obstacle comme sans interruption les humeurs produites par la maladie.

Quoi que le diabète comme toutes les maladies chroniques, ne se forme qu'à la longue, il entraîne cependant la mort aussitôt qu'il est parvenu à sa dernière période, la colliquation devient plus rapide, au point que les malades peuvent terminer tout à coup une vie devenue pour eux aussi douloureuse p. 314 qu'incommode. Les symptômes ordinaires de la maladie sont, une soif insupportable et qu'on ne peut étancher malgré la quantité prodigieuse qu'on boit, et qui est cependant fort au dessous de la quantité de l'urine. Pour peu qu'on cesse de boire, la bouche et la peau se dessèchent, une chaleur brûlante se fait sentir dans tous les viscères, l'anxiété et l'inquiétude viennent s'y joindre et l'on ne tarde point à mourir embrasé pour ainsi dire par le défaut d'eau. Comme on boit sans cesse, on urine de même sans cesse, sans qu'aucune considération puisse surmonter la peine qu'on éprouve en retenant son urine. En p. 315 effet, la tuméfaction des lombes, des flancs et des testicules suit de près la moindre rétention d'urine qu'on serait forcé de se permettre. Dès qu'on a trouvé le moyen d'uriner, les parties tumefiées se désenflent et s'affaissent par la grande quantité d'urine qui s'évacue à la fois. Il est aisé de reconnaître à ces signes la dernière période du Diabète.

Celui qui n'est pas encore tout à fait consummé, s'annonce par la sèche- p. 316 resse de la bouche, par une salive blanche et écumeuse, telle qu'on l'observe chez les personnes altérées, quoique la soif ne soit pas encore déclarée. On éprouve un sentiment de pesanteur dans les hypocondres, et de chaleur ou de froid depuis le ventre jusqu'à la région où est située la vessie, comme si le mal se promenait le long de cet espace. On commence déjà à uriner un peu plus qu'à l'ordinaire, et à être tourmenté d'une soif, qui n'est pas cependant encore excessive. À mesure que la maladie s'avance, une chaleur médiocre, mais mordicante se fait sentir dans les viscères, le ventre se ride; les veines p. 317 s'élèvent et deviennent plus apparentes; et toute l'habitude du corps se dessèche. Alors le besoin de boire, comme celui d'uriner, deviennent plus fré-

quents. L'urine s'échappe quelquefois brusquement, précédée d'un sentiment de titillation autour de la verge; et je pense que c'est à cause de cet accident qu'on a donné à la maladie le nom de *Diabète*, qui signifie *siphon*; voulant faire entendre par là que l'urine ne peut séjourner dans le corps, mais qu'elle le traverse comme un siphon. Cet état peut durer pendant quelque temps sans entraîner la mort, parce que la boisson fréquente fournit à la quantité d'urine qui sort; mais ce temps n'est pas fort long; et d'ailleurs, le corps tombe dans un horrible amaigrissement, non seulement parce qu'il ne profite guère de cette boisson excessive, mais de plus parce qu'il éprouve une déperdition journalière de sa propre substance emporté par les urines. p. 318

Quant aux causes de cette affection, des maladies aiguës mal jugées peuvent laisser dans le corps une disposition maligne que dégénère en Diabète. Il peut aussi quelquefois être l'effet des poisons, surtout de l'espèce de ceux qui attaquent les reins et la vessie. La morsure de cette espèce de vipère, connue sous le nom de *dipsade* peut encore donner lieu au *diabète*. Ceux qui ont eu le malheur d'en être mordus, sont tourmentés par une soif que rien ne peut apaiser. p. 319

La quantité d'eau qu'ils boivent bien loin de l'étancher, ne sert qu'à leur remplir le ventre et le distendre d'une manière bien douloureuse. Ces accidents les forcent de discontinuer par intervalles la boisson; mais ce n'est que pour y revenir avec plus d'avidité. Il y des cas où cette prodigieuse quantité d'eau ne pouvant se dissiper, ni par les voies urinaires qui se ferment, ni par aucune autre excrétion, distend à tel point le ventre qu'elle le fait crêver soudainement. p. 320

CHAPITRE III

Des affections des reins.

Les reins sont des corps glanduleux d'une couleur, semblable à celle du foie, et plus rouge que celle des mamelles et des testicules, qui sont aussi des glandes, mais plus blanches. Leur figure approche de celle de testicules, si ce n'est qu'ils sont plus plats et que des deux bords qu'ils ont, l'un est convexe et l'autre concave. Le dedans des reins présente diverses petites cavités en forme d'un crible ou d'un couloir destinées à la sécrétion de l'urine. Il part de chacun un canal nerveux en forme de flûte, et va s'insérer à la partie postérieure de la vessie; ces deux canaux, égaux en longueur, portent l'urine des reins à la vessie. p. 321

Les reins aussi bien que les conduits urinaires sont sujets à différentes affections, tant aiguës que chroniques. Les premières tuent promptement, par les hémorragies, les fièvres et les inflammations, comme je l'ai déjà dit en parlant des maladies aiguës. Les affections chroniques ne sont si promptement p. 322 mortelles, mais elles consomment à la longue les malades et ne se terminent qu'avec la vie. De cette dernière espèce sont, les abcès, les ulcères, la formation du calcul et les hémorroïdes. Les ulcères qui viennent à la suite de quelque abcès, sont très longs et très difficiles à guérir. Les calculs ne se forment qu'à la longue, et produisent des obstructions très douloureuses par la diffi-

p. 323 culté qu'ils éprouvent à franchir le passage, et par la suppression de l'urine qui en est la suite. S'ils sont nombreux et petits, ils s'y arrêtent réciproquement par l'engorgement qu'ils y forment. S'il n'y a qu'un seul dans chaque rein, mais qu'il soit assez volumineux, pour empêcher l'écoulement de l'urine, et pour distendre les parties, le malade meurt dans peu de jours. Pour prévenir cet inconvenieux, il semble que la nature avait donné aux ventres des reins une figure oblongue et du même calibre que les uretères, afin que s'il venait à se former quelque calcul dans les parties supérieures, il put prendre sans obstacle le chemin qui mène à la vessie. Aussi les conerétions calculeuses, formées le plus souvent près des uretères sont elles d'une figure oblon-

p. 324 gue, de manière cependant que toutes les fois que le calcul n'est point partout d'une égale grosseur. Le moins épais de ses deux bouts est celui du devant, c'est à dire, celui qui regarde l'uretère, par la raison que ce dernier est d'un moindre calibre que le rein; tandis que le bout le plus épais est du côté du rein; dont la direction est du haut en bas. Les calculs ne se forment ni ne se trouvent que dans les reins, qui ont une chaleur ardente, car il ne peuvent séjourner longtemps dans les uretères; l'urine qui passe par ces conduits,

p. 325 emporte sans cesse le gravier qu'elle trouve sur son passage; et qui est signe du calcul, comme il en est la matière. Si le calcul s'arrête dans la cavité des reins à cause de son volume, le malade a des douleurs aux lombes, lesquelles s'étendent depuis près des muscles appelées *psosas* jusqu'aux côtes, et en imposent souvent pour des douleurs de pleurésie; il éprouve un sentiment de pesanteur aux hanches, une grande difficulté à courber l'épine du dos, des tranchées bien douloureuses et bien profondes, des distentions même,

p. 326 si l'urine vient à s'accumuler en grande quantité. Toutes les fois qu'il se sent l'envie d'uriner, il souffre des maux semblables aux douleurs de l'enfantement, et qui sont augmentés par les vents, qui ne peuvent trouver aucune issue. Il est tourmenté par une fièvre mordicante; la peau est aride; il a la langue sèche et le ventre constipé. Il maigrit, et il est dégoûté des aliments; et s'il

prend quelque nourriture son estomac n'est en état ni de la digérer, ni de la distribuer aux différentes parties du corps.

Si le calcul vient à tomber dans l'uretère, tout le corps est agité comme d'un frisson; et l'on sent le passage du calcul avec une douleur violente. Si des uretères il tombe dans la vessie, ce second passage est annoncé par l'écoulement d'une quantité suffisante d'urines aqueuses, par le relâchement du ventre, par la sortie des vents, par bas et par haut, en un mot par la discontinuation de tous les symptômes antérieurs. On observe quelquefois du sang mêlé parmi les urines; ce qui vient de l'écorchure des conduits urinaires. Mais ce qu'il y a de plus pénible, c'est le passage du calcul par l'urètre; toutes les fois qu'il est trop gros à proportion du calibre de cette dernière, il s'y arrête pendant longtemps. Alors, l'urine, empêchée de sortir, s'accumule dans la vessie et dans les uretères, les distend, et cause des douleurs très vives. Les calculs tortus sont ceux dont la sortie est la plus difficile. J'en ai vu des croches, et pour la plupart incrustés d'autres concrétions pierreuses de la nature du tuf. Le plus souvent ils sont d'une figure oblongue, parce que les conduits urinaires qui leur servent de moule, ont cette même figure. Quant à la couleur, il y en a des blancs, comme l'argile; c'est chez les enfants qu'on les rencontre le plus souvent. D'autres sont jaunes approchant de la couleur du safran. On les trouve pour l'ordinaire chez les vieillards, qui d'ailleurs sont plus sujets aux calculs des reins, comme les enfants le sont à ceux de la vessie. p. 327
p. 328
p. 329

Les concrétions calculeuses dépendent de ces deux causes. Chez les vieillards, c'est d'un côté la froidure du tempérament, et de l'autre la consistance épaisse de leur sang. On sait que le froid congèle plus promptement tout ce qui est épais; et on en voit la preuve dans les eaux thermales, qui congelées par un grand froid prennent la forme du tuf. Chez les enfants, au contraire, les humeurs limoneuses, dont ils abondent, cuites par la chaleur de leur sang, comme par un feu, prennent la consistance du calcul. Tels sont les symptômes et les causes de cette maladie : p. 330

Il existe un pissement de sang périodique, qui ressemble aux hémorroïdes, et qui influe beaucoup sur toute l'habitude du corps. Ceux qui l'éprouvent, sont ordinairement très pâles, nonchalants, ennemis du travail; ils sont dégoûtés des aliments, et les digèrent très mal. A chaque émission de sang, ils éprouvent dans tous leurs membres une atonie et une faiblesse considérables, tandis qu'ils se sentent la tête plus légère. Si le pissement de sang ne revient point à l'époque où il avait coutume de revenir, le malade éprouve des maux de tête, des obscurcissements de vue, des éblouissements et des ver- p. 331

tiges. Cet état des choses peut entraîner une infinité de maux; tels que l'épilepsie, la tuméfaction, la pâleur, l'hydropisie, les affections mélancoliques, et la paralysie. Car tous ces maux viennent communément à la suite de la suppression des hémorragies habituelles.

Quand le sang vient des reins, il coule le plus souvent pur et sans aucun mélange d'urine. Quelquefois il sort en grande quantité à la fois par une rupture des vaisseaux des reins. Il arrive aussi qu'il se grumèle avant de passer à la vessie ou dans ce dernier viscère; et dans ce cas, les grumeaux donnent lieu à une terrible ischurie. Cette ruption des vaisseaux occasionne dans les reins des ulcères chroniques difficiles à guérir, et dont on peut présumer l'existence toutes les fois qu'on voit sortir avec les urines des raclures ou des espèces de membranes rouges, comme des toiles d'araignée, ou bien du pus blanc, tantôt pur, tantôt mêlé avec les urines. Si à ce signe vient se joindre une fièvre du soir accompagnée de frisson, de douleurs aux lombes et de démangeaisons, on doit penser qu'il existe des abcès.

La sortie des grumeaux purulents, et semblables à des morceaux de chair, ou même du pus blanc, annonce la ruption de ces abcès. Les ulcères des reins sont mordicants, tantôt nets, tantôt sordides; ce qu'on peut reconnaître à l'état du pus, ainsi qu'à celui des urines, qui sont sans odeur ou fétides. Les hémorragies et l'automne favorisent les concrétions calculeuses. Si celles-ci sont suivies d'ulcères, la maladie devient incurable, et se termine par une colliquation rapide, qui amène la mort.

p. 334

CHAPITRE IV

Des affections de la vessie.

Toutes les affections de la vessie sont funestes. Celles qui sont de l'espèce des aiguës, deviennent mortelles par l'inflammation, la solution de continuité, les convulsions, et la fièvre. Les ulcères, les abcès, la paralysie de ce viscère, ainsi que le calcul qui peut s'y former, sont également des maladies incurables, quoique plus longues. Le calcul, surtout, quand il a une fois acquis un volume considérable ne peut être dissous par aucun remède résolutif pris intérieurement. Le seul remède qui reste, l'opération de la taille, n'est point sans danger: car il faut qu'on entame en même temps les parties délicates de la vessie: ce qui peut entraîner la mort soudaine du sujet, ou donner lieu à des convulsions et à des fièvres non moins funestes. Si l'on omet l'opération, la rétention de l'urine, les douleurs et la fièvre consomment à la longue le ma-

lade. Dans les cas où le calcul est peu volumineux, la rétention d'urine devient plus fréquente, par la raison qu'il tombe plus facilement vers le col de la vessie, et qu'il enferme le passage. Il est vrai que l'opération dans ce cas est moins dangereuse que celle des gros calculs : mais la vessie ne se trouve pas moins blessée et cette circonstance seule peut donner lieu à une incontinence d'urine, c'est à dire à une incommodité qu'on a le désagrément de supporter p. 336
jour et nuit, quoi qu'on ait échappé à la mort. Il n'y a que les calculs d'un très petit volume, dont l'opération puisse se faire le plus souvent sans inconvénient. Il y a des cas où le calcul est adhérent aux parois de la vessie, de manière qu'il n'est pas fort facile au médecin de reconnaître son existence par les moyens ordinaires. Ces cas ne sont pas moins incommodes, par les douleurs, et par une sorte de pesanteur qu'on sent aux parties, soit qu'on urine facilement, soit qu'on éprouve une difficulté d'uriner. On pourrait reconnaître en général la présence du calcul dans la vessie, à un sédiment de sable que déposent les urines, à la douleur que les malades on sent en urinant et à une vive démangeaison qui fait, qu'il porte toujours la main aux parties génitales, et qu'il tire le pénis, comme pour extraire la pierre. Cette démangeaison se communique à l'anus, qui sort de sa place par les violents efforts même que le malade fait, dans le dessein imaginaire d'expulser la pierre. Cette sympathie du rectum avec la vessie est l'effet naturel de leur 335
voisinage, de manière qu'il est impossible que l'un de ces deux viscères soit affecté, sans que l'autre se ressente de cette affection. Aussi observe-t-on ordinairement une rétention d'urine venir à la suite d'une inflammation du rectum ; et réciproquement une suppression d'excrétions alvines accompagner les affections de la vessie, quoique le ventre ne soit pas actuellement constipé. Tels sont les douloureux accidents qui accompagnent les maladies calculieuses. L'hémorragie qui en résulte, quoi qu'elle n'entraîne pas une mort soudaine, devient à la longue funeste à une infinité de malades. Il n'en est pas de même lorsqu'il se forme des caillots de sang, qui bouchent comme les calculs le passage ; l'ischurie qui est la suite de ces obstacles peut enlever le 336
malade en très peu de temps. Car le sang chauffé et cuit pour ainsi dire par un long séjour dans la vessie, peut se convertir en caillots, quand même il serait par sa nature d'une belle couleur rouge, ténu, et peu disposé à se figer. On observe de plus dans le cas d'une pareille ischurie, une douleur vive, une fièvre âcre, une sécheresse de la langue ; et ces symptômes finissent ordinairement par la mort précédée de délire. p. 337

Les affections de la vessie qui viennent à la suite de quelque blessure, sont communément mortelles ; ou elles le deviennent par la fièvre et par l'inflamma-

- p. 338 tion que la blessure excite. La vessie est très peu épaisse, et participe de la nature des nerfs ; aussi se consolide et se cicatrise-t-elle très difficilement, toutes les fois qu'elle éprouve quelque solution de continuité. Ajoutez à cela, que dans un pareil cas, l'urine bilieuse et âcre qui s'y ramasse, picotte sans cesse la partie blessée. D'ailleurs la nature de la fonction journalière de ce viscère suffit pour
- p. 339 mettre un obstacle à la guérison de ses plaies ; elle se dilate lorsqu'elle est pleine, et elle s'affaisse dès que l'urine est évacuée, c'est-à-dire elle est alternativement, et à la manière des articulations, dans une extension et contraction continuelles ; et cette circonstance doit rendre sa guérison aussi difficile, que celle des articulations. La vessie est encore sujette à des suppurations produites par des abcès qui présentent les mêmes signes, que ceux qui se forment dans d'autres parties du corps. Comme ces derniers, ils sont précédés d'inflammation, de fièvre, de frissons, et sont également dangereux. Si le pus qui en provient a assez de consistance, et qu'il soit blanc et sans aucune odeur fétide,
- p. 340 c'est une marque de la bénignité des abcès. Les abcès, au contraire, annoncent une mort prochaine, toutes les fois qu'ils étendent et qu'ils rongent les parties voisines ; ce qu'on peut reconnaître aux urines féculentes, mêlées de pus, fétides, mordicantes, et dont l'émission se fait avec une vive douleur, qui se fait sentir jusqu'à l'extrémité de la verge. Le malade alors se trouve dans un tel état que tout lui fait mal, jusqu'aux choses les plus opposées ; il a beau passer alternativement de la satiété à l'abstinence, du repos à l'exercice, de
- p. 341 l'usage des bains à leur privation, des aliments doux aux aliments acides, il en est toujours incommodé par la raison que ce qui soulage une partie du corps, peut nuire à l'autre.

CHAPITRE V

De la Gonorrhée.

- La gonorrhée, quoi qu'elle ne soit point dangereuse, est une maladie dont le nom même blesse l'oreille. Il suffit que les parties humides et prolifiques de l'homme soient frappées de résolution et d'atonie pour que le liqueur séminale s'échappe, comme par un canal inanimé. L'écoulement a lieu dans le
- p. 342 sommeil, comme pendant le jour, et se fait à l'insu et contre la volonté du malade. Les femmes comme les hommes, sont sujettes à la gonorrhée ; si ce n'est que chez les premières, elle est précédée de prurit, et qu'elle se fait avec un sentiment de plaisir, et quelquefois même à la suite des entretiens indécents avec les hommes ; au lieu que ces derniers ne sentent absolument

aucun prurit pendant l'émission de la semence. La liqueur émise est ordinairement claire, froide, faible et inféconde; par la raison qu'un corps froid, comme celui des gonorrhœiques, n'est point en état de produire une liqueur prolifique. Cette froidure de la nature fait, que ceux qui éprouvent cette maladie pendant la jeunesse, acquièrent une habitude du corps telle qu'on le voit chez les vieillards; ils sont nonchalants, faibles, découragés, paresseux, stupides, languissants, ridés, impuissants, pâles ou d'une couleur blanche, efféminés, dégoutés des aliments et froids; ils se sentent les membres appesantis et engourdis, et ils ne peuvent se soutenir sur leurs jambes; en un mot, ils sont dans un état de résolution ou d'atonie générale. Aussi observe-t-on que la gonorrhée est souvent un acheminement à la paralysie; et d'autant plus que, cette dernière maladie étant une résolution des nerfs, il n'est pas étonnant qu'elle suive cet état où la nature est frappée de stérilité par un défaut total de chaleur. D'ailleurs ce qui nous donne la virilité, la chaleur, une habitude du corps bien articulée et velue, une voix nette, le courage, la faculté de concevoir et d'agir promptement, c'est la vitalité même de la semence; ce qu'on peut observer chez les hommes qui n'ont aucun vice dans la faculté génératrice. Au contraire, ceux qui manquent de cette vitalité, sont ridés, languissants, efféminés, sans poil, ni barbe, et ils ont une voix aiguë, ce qu'on peut voir chez les eunuques. Mais les avantages [qu'à l'homme, qui jouit de la faculté de se reproduire sur celui qui en est ou dépourvu ou dépouillé] ne se manifestent nulle part avec tant d'éclat que chez les personnes qui savent maîtriser la passion qui prodigue la liqueur séminale; elles sont communément vigoureuses, hardies, et douées d'un courage capable d'affronter les bêtes féroces; ce qu'on peut observer chez ceux des athlètes qui gardent la continence. On a vu en effet des hommes naturellement robustes, devenir par l'incontinence beaucoup plus faibles que ceux qu'ils surpassaient en forces; comme au contraire, des hommes faibles acquérir par la chasteté des forces supérieures à celles des personnes les plus vigoureuses. La liqueur séminale est la cause unique de la force qu'on observe chez tout ce qui respire. C'est elle qui donne la santé, la vigueur, la faculté prolifique, toutes les fois qu'elle est la bien constituée et pour ainsi dire vivante. La gonorrhée vient [quelquefois] à suite de la Satyriasis.

CHAPITRE VI

Des affections de l'Estomac.

C'est dans l'estomac que réside la principale cause du plaisir ou du dégoût, que nous fait éprouver l'usage des aliments. Ce viscère important, placé

près du cœur, contribue par une sympathie de l'âme à relever ou à abattre notre courage. J'ai déjà parlé ailleurs du voisinage de ces deux viscères. Il n'est ici question que des affections de l'estomac.

Le plaisir qu'on a aux aliments, est l'effet naturel d'une bonne digestion ainsi que de l'embonpoint et de la belle couleur du corps qui résultent de cette digestion. Des dispositions opposées à celles que je viens de nommer produisent le dégoût et la tristesse. Cette dernière est aussi quelquefois occasionnée par le défaut de nourriture; et le dégoût se remarque communément chez les gens d'un tempérament mélancolique. La maladie de l'estomac, de laquelle je parle, est ordinairement accompagnée d'une telle aversion pour les aliments, que sans les voir, en y songeant seulement on éprouve des nausées, des anxiétés, et l'on sent un afflux d'humidité excessive dans l'estomac, et une douleur à son orifice supérieur; à ces symptômes se joint la salivation, et quelquefois le vomissement. On supporte mieux la douleur, quand l'estomac est tout à fait vide, malgré le tourment de la faim, que quand on a pris de la nourriture. C'est surtout au moment où l'on est forcé à satisfaire à ce besoin de la nature, le malade souffre le plus; la mastication devient douloureuse, la déglutition l'est encore davantage. Ce n'est pas seulement des aliments accoutumés et d'un usage journalier qu'on est dégoûté; il en est de même de toute espèce d'aliments même de ceux qui par leur rareté sont faits pour exciter l'appétit. En un mot, on agit d'une manière toute opposée à la conduite naturelle qu'on observe en temps de santé. On se fâche de tout; on fuit tout et on hait les aliments. On éprouve de plus entre les épaules une douleur, qui augmente surtout au moment où l'on prend ses repas, et pendant la déglutition des aliments. Les anxiétés, l'inquiétude, l'obscurcissement de la vue, le tintement des oreilles, la pesanteur de la tête, l'engourdissement des membres, la faiblesse particulière qu'on sent aux extrémités supérieures et inférieures, la palpitation des hypocondres, sont encore des symptômes qui accompagnent cette maladie. Les malades s'imaginent que l'épine du dos se meut et qu'elle descend vers les extrémités inférieures; il leur semble, non seulement, quand ils sont debout, mais encore pendant qu'ils sont couchés, qu'ils sont poussés en divers sens, comme des roseaux ou des arbres par les vents. Ils rendent des glaires froides et de peu de consistance; ou même mêlées d'une bile amère, s'ils sont d'un tempérament bilieux. Ils sont tourmentés de vertiges; ils n'ont point de soif, au moment même qui suit les repas, et qui semblerait devoir exciter la soif. Ils éprouvent des insomnies, ils sont nonchalants, accablés de sommeil, et cependant leur sommeil n'est qu'une espèce d'assoupissement. Ils maigrissent, et deviennent fort pâles; ils sont faibles, abattus, lan-

guissants, découragés, timides; ils se tiennent tranquilles et gardent le silence, p. 352
ou ils s'emportent facilement. Ils sont mélancoliques; car les affections de
l'estomac donnent quelquefois lieu à la mélancolie; ces symptômes appartiennent
plutôt à l'âme, et l'estomac n'agit dans ce cas que comme une cause
occasionnelle; mais le vulgaire, qui ne connaît point les lois de la sympathie,
qui existe entre certaines parties, et qui peut produire des accidents très graves,
en accuse l'estomac. Ce qui prouve surtout mon assertion, c'est le voisinage
du cœur, source et origine de tout; ce viscère placé au milieu des poumons
avoisine l'estomac; et tous les deux s'attachent à l'épine du dos. C'est à
ce voisinage qu'il faut attribuer la cardialgie, l'abattement des forces et les p. 353
symptômes mélancoliques.

Il y a une infinité de causes qui peuvent donner lieu aux affections de
l'estomac; mais celle qui mérite le plus d'attention est une grande quantité de
pus formé dans la cavité du ventricule, d'où il se décharge ensuite par l'œso-
phage. Ces affections attaquent communément, les gens qui par des circon-
stances malheureuses sont forcés à renoncer à leur régime ordinaire, pour en adop-
ter un plus rude et plus ténu. Les personnes occupées de travaux littéraires
y sont également sujettes. Excitées sans cesse par le désir de la science, attri-
but de la divinité, elles endurent toute sorte de privations pour ne s'occuper p. 354
que de savantes méditations. Elles mangent et elles dorment peu, et elles mé-
prisent le luxe de la table. La faim est pour elles l'assaisonnement le plus
agréable; et l'eau fait leur unique boisson; elles veillent pendant que les au-
tres dorment; elles couchent sur terre avec autant de plaisir qu'éprouverait
un autre à coucher mollement; leurs couvertures et leurs habits ne sont que
de méchants haillons; leur tête n'est couverte que par l'air qui environne
toute la terre; en un mot, toute la richesse des gens de lettres consiste dans
la possession, et dans la jouissance de la sagesse divine; jouissance que leur p. 355
procure l'amour de l'instruction. S'ils mangent, ce n'est que des mets fort com-
muns et autant qu'il faut pour sustenter la vie; ils ne savent pas ce que c'est
de s'égayer par l'usage du vin, encore moins de s'enivrer; la dissipation,
les promenades, l'exercice, le soin de leur embonpoint, sont pour eux des
choses inconnues. De quoi n'est-il pas capable l'amour de s'instruire? Patrie,
parents, frères, on lui sacrifie tout jusqu'à sa propre vie. Aussi ces hommes,
si studieux, maigrissent-ils considérablement, ont le teint décoloré, et éprou-
vent toutes les infirmités de la vieillesse dans l'âge de la jeunesse. À force
de méditer, ils contractent la langueur, la tristesse et cette mauvaise humeur, p. 356
que rien ne saurait adoucir. Le mauvais état de l'estomac fait qu'ils s'en dé-
goûtent bientôt des aliments vils auxquels sont habitués, et qu'ils ne peuvent

supporter les aliments un peu variés, auxquels ils ne sont pas accoutumés. En un mot tous les mets leur répugnent; et s'ils s'avisent de manger quelque chose de rare et de recherché, ils s'en trouvent mal, au point qu'ils sont forcés de revenir à leur ancien régime. Voilà ce qu'on appelle une *affection de l'estomac*; car pour ce qui regarde les inflammations, les fluxions, la cardialgie, la douleur, toutes ces maladies ne méritent point ce nom. L'affection de

p. 357 l'estomac se manifeste pendant l'été, qui est la saison où l'on sent le moins d'appétit, et où la faculté digestive est très faible. Les vieillards y sont plus sujets que les autres, car sans cela même les approches de la mort doivent diminuer beaucoup leur appétit.

CHAPITRE VII

De la passion Cœliaque.

L'estomac, organe de la digestion cesse de s'acquitter de sa fonction, et l'on est tourmenté par une diarrhée, qui n'est autre chose, qu'un écoulement aqueux des parties des aliments qui n'ont point été digérés. Cette affection ne dure qu'un ou deux jours au plus, quand elle est due à une cause passagère.

p. 358 Si elle se prolonge, si le corps est frappé d'une faiblesse générale par le défaut de nourriture, défaut qui vient de la froidure du ventre et de la diminution de la chaleur nécessaire au travail de la digestion, elle se change en affection chronique, connue sous le nom de *passion cœliaque*. La chaleur dans ce cas, assez puissante pour dissoudre les aliments, ne suffit point pour achever de les digérer, et les changer en un chyle louable. Les aliments à demi-digérés s'altèrent dans toutes leurs qualités; leur couleur est blanche, par le défaut de la bile; ils sont fétides et bourbeux, n'ont point de consistance et ne présentent qu'un commencement de digestion. Les ventosités, dont le ventre est plein, s'échappent par de fréquentes éructations d'une mauvaise odeur,

p. 359 ou si elles gagnent la partie inférieure, elles causent des borborygmes aux intestins, et finissent par se livrer un passage par le bas sans bruit et de manière qu'on s'imagine sentir l'écoulement d'une substance liquide.

On sent par intervalles des douleurs au ventre tantôt gravatives, tantôt poignantes. Le sujet paraît sec, atrophié, pâle, faible, incapable de vaquer à ses occupations ordinaires, et pour peu qu'il marche, il se sent brisé de lassitude. Ce même défaut de nourriture fait que les tempes paraissent comme creusées, *enfoncées* et que les veines y sont saillantes. Elles le sont également dans tout le reste du corps. C'est que la maladie ne consiste pas seulement

dans le défaut de coction, mais qu'elle empêche également la distribution du produit de cette coction dans tout le corps.

Quand elle a fait des progrès, elle fait même rétrograder vers l'estomac les sucs nourriciers des toutes les parties du corps; d'où résulte l'émaciation de son habitude. Les autres symptômes sont, la sécheresse de la bouche, et de la peau, le défaut de sueur. Le ventre est tantôt brûlant comme un brasier, tantôt froid comme la glace. Quand on est aux extrémités, on éprouve quelquefois à la suite des excréments un écoulement de sang si pur, et si vermeil qu'il paraît être le produit de l'ouverture de quelque vaisseau rongé par l'acrimonie des matières. La maladie est longue, difficile à guérir, et très sujette aux récidives soit après avoir cessée sans cause manifeste, soit à la suite de la moindre erreur commise pendant sa guérison. Elle observe d'ailleurs des retours périodiques. Elle attaque ordinairement les vieillards, et plus souvent les femmes que les hommes. Pour ce qui est des enfants, sont bien sujets à des fréquents cours de ventre par leur voracité journalière; mais ce cours n'est point l'effet de quelque vice du ventricule. L'été est la saison qui engendre principalement cette maladie; vient ensuite l'automne, et l'hiver quand il est froid au point d'étendre pour ainsi dire la chaleur animale. Ainsi que la dysenterie et la lienterie, elle peut naître d'une maladie chronique. Elle doit quelquefois son origine à des boissons froides prises en grande quantité à la fois. p. 360

CHAPITRE VIII

p. 361

De la colique.

La colique peut devenir promptement mortelle par les tranchées et le volvulus qui l'accompagnent. Les causes sont presque sans nombre; on la reconnaît aux signes suivants: On sent avant les repas une pesanteur dans les parties même où la maladie même a son siège, une paresse et une nonchalance invincibles et le dégoût des aliments. On est maigre, on éprouve des insomnies, et l'on a le visage bouffi. Le teint est d'un pâle approchant du noir ou du blanc, suivant que le côlon est affecté du côté de la rate ou du foie; ce qui s'explique par le voisinage et la sympathie qui existe entre le côlon et ces deux viscères. Pour peu qu'on prenne de nourriture, quand même elle ne serait point de nature à causer des flatuosités, on se sent tourmenté par des vents qui cherchent en vain à se livrer passage par haut ou par bas. Si l'on est forcé d'en rendre par haut, ce sont des éructations acides, d'une odeur rebutante. La douleur se communique aux reins et à la vessie et cause

p. 362 une rétention d'urine. Ces symptômes varient dans les divers sujets ; mais un symptôme extraordinaire et d'autant plus remarquable qu'il a souvent donné lieu à des erreurs de la part du médecin, c'est la douleur vive qui occupe quelquefois les testicules et les crémasters*. On a quelquefois coupé** ces derniers en les prenant pour la cause d'une douleur qui n'était que l'effet de la sympathie. Mais ce symptôme n'est pas non plus constant. La maladie peut donner lieu à des abcès et à des ulcères d'un mauvais caractère, à des hydropisies et à des phtisies incurables. Car elle doit son origine à des humeurs froides, muqueuses, épaisses et glutineuses ; aussi a-t-elle lieu principalement dans les sujets refroidis par l'âge, dans les climats froids et pendant la saison de l'hiver, quand il est surtout rigoureux.

CHAPITRE IX

De la Dysenterie.

Les intestins qui occupent la partie supérieure du ventre jusqu'au coecum
 p. 363 sont grêles, et contiennent de la bile. C'est pourquoi on leur a donné le nom de *cholades*, de *cholé* qui signifie bile. Le reste du canal intestinal jusqu'au commencement du rectum est plus gros et plus charnu. Tous peuvent être ulcérés ; et cette ulcération donne lieu à la dysenterie, qui par cela même présente différents aspects suivant la nature des ulcères, Les uns ne font qu'écorcher la superficie des intestins ; et ne sont point dangereux ; ils le sont encore bien moins s'ils occupent les intestins placés à la partie inférieure du ventre. Les autres pénètrent un peu plus avant dans la substance des intestins ;*** mais ils sont également d'un caractère benin. D'autres plus profonds, et plus douloureux, gagnent et corrodent les parties voisines, les sphacèlent, et deviennent mortels. Dans ces sortes d'ulcères la corrosion se communique
 p. 364 aussi aux vaisseaux sanguins, et donne lieu à des hémorragies. Il existe une espèce d'ulcères qui s'élèvent bien au dessus niveau de la peau des intestins, qui ont une surface calleuse****, rude et inégale, semblable aux nœuds du bois. Ils sont d'autant plus difficiles à guérir que la facilité qu'ils ont à s'ouvrir, empêche qu'ils ne viennent à cicatrice. Parmi les causes innombrables de la dysenterie celles qui méritent le plus d'attention sont. les indigestions, l'expo-

* Cf. Sebastien T. II. p. 363.

** ἐξέταμον Petit l'a pris pour la première personne, et l'applique à Arétée.

*** Le texte dit *et ils sont d'un mauvais caractère.*

**** Τολάνια f. τηλέφεια.

sition fréquente au froid, l'usage d'aliments âcres, tels que les oignons, les ails, l'aillade, les viandes salées, les boissons auxquelles on n'est point habitué, tels que le Cycéon, la piquette, et les autres liqueurs qu'on est en usage dans certains pays, de substituer au vin.

Les blessures, le froid, la boisson froide sont aussi capables de produire des ulcères aux intestins. Les excréments et les autres symptômes qui accompagnent ces ulcères varient suivant la nature de ces derniers. S'ils ne sont que superficiels et qu'ils occupent la partie supérieure du canal intestinal, les excréments sont ténus, bilieux, et n'ont d'autre odeur que celle qui leur est naturelle. Quand c'est l'intestin jejunum qui est ulcéré, ils sont d'une couleur plus p. 365
foncée* tirant sur celle du safran, et exhalent une odeur fétide. Quelquefois ils sortent mêlés avec une portion d'aliments dissous d'une manière inégale**.

L'odeur fétide annonce des ulcères putrides, au lieu que l'odeur naturelle aux excréments est signe que la putridité n'y existe point. Quand aux ulcères des intestins inférieures, s'ils n'occupent que leur superficie, les déjections sont aqueuses, ténues, et d'une odeur naturelle; mais s'ils sont profonds, elles sont rougeâtres, de couleur de vin, ou semblables à la lavure de viande. Ces matières aqueuses sortent quelquefois mêlées avec des excréments proprement dits, tantôt dissous, liquides, dépourvus de bile et d'une odeur naturelle, tantôt secs et lisses***. Les ulcères plus volumineux, mais qui n'ont p. 366
point une surface dure et inégale, s'ils occupent la partie supérieure des intestins, donnent lieu à des déjections bilieuses et cela paraît non seulement naturel d'après leur origine, mais il est encore prouvé par cette âcreté mordicante qu'on sent à l'anus. Il n'y a que la bile qui soit âcre de sa nature, et elle le devient encore davantage, pour peu qu'elle ait séjourné dans des endroits ulcérés. Ces déjections sont d'ailleurs grasses et onctueuses comme de l'huile, parce que la bile l'est aussi.

Si les ulcères occupent la partie inférieure, et qu'ils soient plus profonds, le malade rend des grumeaux de sang, épais, mêlés avec des matières pituiteuses, moins grasses, semblables à des chairs ou à des raclures d'intestins, et quelquefois à des parties entières d'intestins. Toutes ces matières no- p. 367
yées dans une quantité d'eau considérable sont blanches, épaisses, muqueuses et ne ressemblent pas mal à la graisse hachée. On les observe surtout dans les ulcérations du rectum. Quelquefois elles sont simplement muqueuses, d'une figure arrondie et peu volumineuse; et elles picotent tellement les parties,

* Κατακόρεα.

** f. ἀλλ' ὅτε κάκοδμόν ἐστι, τὰ ἔλκεα σηπεδόν ἴσχει, ἀλλ' ὅτε οὐκ ἴσχει ὡς ἀπὸ etc.

*** ὀλισθηρά.

qu'elles donnent avec une certaine sensation de plaisir des envies continuelles d'aller à la garde-robe, qui ne sont suivies que des excrétiens fort modiques. Ce cas est connu sous le nom de Ténésie. Dans les ulcérations du côlon on observe aussi des chairs très rouges et d'un plus grand volume, avec du sang épais et semblable à de la lie du vin, qui sortent avec les excrétiens. Ces déjections sont plus fétides que celles des autres cas, et annoncent des ulcères plus profonds. Quand les ulcères se propagent et corrodent les parties voisines, sans qu'on puisse en empêcher les effets par aucun moyen, s'ils occupent les parties supérieures, les excrétiens sont non seulement saturées de bile, mais elles ont encore une couleur de safran, ressemblent à de la lie du vin, sont écumeuses, noires, bleues foncées ou poracées, plus épaisses, et p. 368 exhalent une odeur de pourriture. La portion d'aliments qui sort est aussi moins digérée, et paraît n'avoir subie que l'action des dents. Si cette même espèce d'ulcères a son siège dans les intestins inférieurs, les déjections consistent dans des grumeaux de sang noir, dans des matières épaisses et semblables à des chairs, tantôt rouges, tantôt noires, et quelquefois de diverses couleurs; elles exhalent une odeur insupportable, et s'échappent quelquefois malgré le malade. Il y a des cas où se détachent et sortent avec les excrétiens des lambeaux tellement ressemblant de figure à des portions d'intestin entier que ceux qui ne connaissent point la structure de ces derniers, les prennent pour une portion d'intestin. Mais la chose s'explique par cette structure même. Elle consiste ainsi que celle du ventricule, en deux tuniques dont les fibres se croisent. Quand ces tuniques sont détachées l'une de l'autre, l'interne sort en conservant toujours la figure d'un cylindre creux et long, et laisse la p. 369 tunique externe seule, qui se cicatrise assez bien, pour que le sujet recouvre sa santé et qu'il continue de vivre sans aucun inconvénient. Mais cette espèce de décollement n'a lieu que dans les intestins inférieurs; par la raison que leurs tuniques sont plus charnues. Dans les hémorragies de quelque vaisseau, le sang, tantôt rouge, tantôt noir, sort pur et sans aucun mélange d'aliments ni d'excréments. Resté à l'air libre il se couvre d'une pellicule, semblable aux toiles d'araignée, et se fige dès qu'il est refroidi. On reconnaît son excrétiens à un espèce de sifflement impétueux, excité par les vents qui l'accompagnent, et qui n'est pas même proportionné à la quantité de l'écoulement. Le côlon est aussi quelquefois sujet à des abcès, qui n'ont rien de particulier par rapport aux autres abcès internes. Ils s'annoncent absolument par les mêmes signes; ils donnent un pus de la même nature, et se guérissent par les mêmes moyens. Si les excrétiens sont dures et qu'elles ressemblent à des chairs durcies et inégales, c'est signe que l'abcès n'est point d'un caractère bénin.

Ces affections du côlon donnent quelquefois lieu à des écoulements d'eau, p. 370 semblables aux cours de ventre dysentériques. On ne saurait croire le nombre d'hydropiques qu'ont guéris ces écoulements. Je viens d'exposer presque toutes les espèces d'abcès auxquels les intestins sont sujet, ainsi que les différentes qualités d'excrétions qui les accompagnent. Je vais parler de divers symptômes qu'on observe chez les malades, suivant que les abcès sont d'une nature bénigne ou maligne.

En général, quand les intestins soit supérieurs, soit inférieurs ne sont qu'écorchés superficiellement, les malades n'éprouvent ni fièvre, ni douleur; ils ne s'alitent pas même, et un régime ordinaire, adopté à la nature de chacun, suffit pour les guérir. Mais quand les intestins sont ulcérés, si l'ulcère occupe les parties supérieures, les malades sont tourmentés par des tranchées qui vu p. 371 la nature de la bile qui les cause, sont âcres et mordicantes. Ils éprouvent une petite fièvre, ils conservent cependant l'appétit. Les ulcères se terminent le plus souvent par la suppuration. Quelquefois ils donnent lieu à des déjections d'aliments à demi digérés. Ces ulcères sont plus dangereux que ceux de la région inférieure du ventre parce que les intestins qui occupent cette dernière partie sont beaucoup plus charnus.

Si les ulcères de la région supérieure sont profonds et qu'ils corrodent les parties voisines, ils sont ordinairement accompagnés d'une fièvre aiguë, concentrée dans les viscères mêmes, et peu sensible à l'extérieur, de dégoût des aliments, d'insomnies, d'éruclations fétides, de nausées suivies de vomissements bilieux et de vertiges. Si la bile est très saturé, et qu'elle se porte avec impétuosité, les tranchées deviennent plus constantes, et s'associent diverses p. 372 autres douleurs. A ces accidents se joignent la prostration des forces au point que le malade ne peut se tenir sur ses jambes, une chaleur ardente, la sécheresse de la langue, la soif, l'anxiété, les nausées, les vomissements de bile noire, la petitesse et faiblesse du pouls, et tous les autres funestes symptômes, qui accompagnent les ulcères malins, ainsi que je l'ai déjà observé. Les malades souffrent des maux de cœur si violents, qu'ils s'évanouissent; on en a vu qui passèrent de l'évanouissement à la mort immédiatement. Les mêmes symptômes accompagnent les érosions des intestins inférieurs toutes les fois que l'ulcération gagne de proche en proche et qu'elle se propage de manière à ne pouvoir pas en arrêter le progrès; si ce n'est que les douleurs et les tranchées, dans ce dernier cas se font sentir plutôt au dessous de l'ombilic, c'est-à-dire à l'endroit précisément qui correspond au siège du mal. J'ai déjà ex- p. 373 posé les différentes qualités des excrétions, qui accompagnent les diverses espèces d'ulcères. Ceux-ci sont quelquefois très peu volumineux au commence-

ment, ei se succèdent par intervalles, et comme les vagues de la mer, pour me servir de cette comparaison; en sorte que les uns ne se montrent qu'après que les autres ont été affaissés. Si la nature est assez puissante, et qu'elle soit assez secondée par le Médecin pour en arrêter le progrès, le malade échappe au danger de la mort, mais les intestins s'endurcissent, deviennent calleux*, et exigent un traitement bien long. Quant aux hémorragies des intestins, elles sont suivies d'une mort subite, toutes les fois qu'elles sont occasionnées par la rupture de quelque grosse veine ou d'une artère. L'endroit même où elles ont lieu, inaccessible à tous les recours de l'art ôte toute possibilité de les arrêter. Et supposé même qu'il fut possible, la mort n'est pas moins inévitable. Car il y a des cas où l'eschare qui se forme autour de la rupture, venant à se détacher dilate encore davantage cette dernière, donne lieu à la formation de grumeaux de sang, qui restent dans la cavité du ventre. Il est donc impossible de remédier à une hémorragie déjà faite. La seule chose qu'on puisse et qu'on doit faire, c'est de la prévenir au moment où elle se prépare encore. Les signes qui annoncent une hémorragie future sont les anxiétés, les inquiétudes, un sentiment de poids à l'endroit où elle doit avoir lieu, la rougeur du visage, qui précède ordinairement les hémorragies. En général on pourrait encore remédier à une rupture de veine toute récente; mais la guérison devient plus longue et plus difficile en proportion de temps qui s'est écoulé depuis les premiers moments de la rupture.

Telle est la nature des ulcères des intestins. La saison qui concourt le plus à leur génération, est l'été, et ensuite l'automne. On les observe moins au printemps et presque jamais en hiver. Ils causent des diarrhées aux enfants et à ceux qui sont sortis de l'enfance; et des dysenteries à la jeunesse et à ceux qui sont dans la force de l'âge. Les vieillards sont plus difficiles à guérir, par cela même qu'à cet âge les ulcères ne se cicatrisent que très lentement**. Mais ils ne sont guère sujets, ni à cette espèce d'ulcères qui se propagent en rongant les parties voisines, ni aux hémorragies qui suivent ces érosions.

CHAPITRE X

De la Lienterie.

Si les cicatrices qui succèdent aux ulcères dysentériques, larges et profonds des intestins supérieurs, sont très rapprochées, grosses et dures, les ali-

* Hesych. τὸιαι αἱ ὀχθῶδες ἐπαναστάσεις.

** Je lis ἀσύμφορος.

ments passent de ces derniers dans un état de liquéfaction, et sans qu'ils soient séparés de leurs parties nutritives, pour se rendre aux intestins inférieurs. Les cicatrices ferment précisément les pores qui devraient livrer passage à ces parties pour être distribuées à la masse du corps. Cette maladie que j'appelle *Lienterie* à cause de cette égalité de la surface des intestins qui p. 376 résulte de l'oblitération des pores, a pour symptômes, l'atrophie, l'atonie, et la pâleur. Il y a des cas, où sans avoir été ulcérés, les intestins contractent la mauvaise habitude de laisser échapper les aliments avant qu'ils soient séparés de leur parties nutritives. Leur chaleur amortie n'a plus aucune action sur les aliments, en sorte que ceux-ci ne peuvent plus être ni digérés, ni distribués, ni retenus. [cause] Toutes les fois que la cause d'un pareil cours de ventre est récente et qu'elle ne s'est pas encore fixée, un émétique donné au sortir du repas suffit souvent pour l'arrêter. Au contraire, si elle est invétérée, tout remède devient inutile. Les maladies chroniques peuvent donner lieu à la lienterie. Elle peut venir par exemple à la suite d'une cachexie dont en serait atteint, bien qu'on ne soit obligé de garder le lit. Les hydropisies sont aussi p. 377 quelquefois remplacées heureusement par une lienterie, si c'est un bonheur que de passer d'un grand mal à un autre.

CHAPITRE XI

Des affections hystériques.

L'utérus, chez les femmes quoiqu'il soit un organe très important, pour la purgation menstruelle, ainsi que pour la génération, devient pour ainsi dire la pépinière d'une infinité de maladies et de maux. Ce ne sont pas seulement les ulcères, les inflammations, les pertes qui y prennent naissance. Il peut encore causer promptement la mort par un mouvement subit de tout son volume vers les parties supérieures du corps. J'ai déjà exposé ailleurs les maladies aiguës et funestes de cet organe. Quant à ses affections chroniques, ce sont deux espèces de pertes, des indurations, des ulcères tantôt benins, tantôt d'un mauvais caractère, sa chute et en partie. Les pertes utérines sont ou rouges p. 378 ou blanches, ainsi qu'on peut l'observer par l'inspection. Les premières varient aussi selon la couleur plus ou moins foncée du sang qui s'écoule. Il y en a qui sont d'une couleur livide ou noire, ou d'un rouge pâle approchant de la couleur de la bile. Il en est de même de la consistance du sang; quelquefois il est épais et grumeleux; d'autres fois il n'a pas plus de consistance que l'eau; et il y a de cas où la matière qui sort est ichoreuse et fétide.

Les pertes blanches, ressemblent à du pus; mais leur couleur la plus naturelle est celle du petit-lait clair. Quelquefois elles sont aussi mêlées avec des caillots de sang*. Au reste on en multiplierait les espèces à l'infini d'après les différents degrés d'intensité de couleur ou de consistance.

p. 379 Les pertes n'observent pas toujours la même période. Quelquefois elles suivent celle des règles... Le sang qui coule à la fois est peu considérable mais il continue de couler pendant plusieurs jours; et les intervalles qu'il observe, très courts ordinairement ressemblent à une cessation complète. Une autre espèce des pertes est celle qu'on observe à des époques fixes qui reviennent deux ou trois fois pendant l'espace d'un mois, et dans lesquelles l'écoulement n'est pas non plus trop copieux. La troisième espèce de perte donne lieu à un écoulement journalier, qui quoique fort modique, ne laisse pas d'être considérable, si on le calcule d'après la quantité qui s'écoule pendant le mois entier. Cet écoulement continuel tient au relâchement de la matrice, relâchement qui l'empêche de se fermer. Et si dans cet état la quantité du sang vient aussi à être augmentée, c'est alors une hémorragie mortelle de l'utérus. Aux signes pris de la couleur des pertes il faut ajouter ceux du teint des malades qui est ordinairement pâle, la perte du sommeil, celle de l'appétit, les anxiétés, la prostration des forces, surtout si les pertes sont rouges, les douleurs, la fétidité des matières qui a lieu dans les pertes rouges, aussi bien que dans les pertes blanches, quoiqu'elle soit plus ou moins sensible suivant les circonstances qui les accompagnent. Les pertes blanches sont plus fétides que les rouges, toutes les fois qu'il y a un plus haut degré de putridité. Mais la fétidité de ces dernières devient plus forte, si elles sont accompagnées d'érosion des parties. En général les pertes noires sont les pires de toutes, viennent ensuite celles d'une couleur livide. Les pâles, blanches, ou purulentes, sont moins dangereuses, quoique plus longues.

p. 380

Les pires de ces dernières sont les pâles. Les moins dangereuses sont celles qui sont mêlées avec le sang, ou les règles proprement dites. Les pertes rouges sont plus dangereuses pour les vieilles femmes; les jeunes ont plus à craindre des blanches. Il existe une espèce de pertes blanches, à la quelle nous avons donné le nom de *gonorrhée des femmes*. C'est aux époques des règles que se fait un écoulement de matière blanche, âcre, épaisse, semblable

p. 381 à la liqueur séminale, avec une espèce de prurit voluptueux. Cette affection tient à la froidure de la matrice, qui fait qu'elle ne peut retenir les humeurs, et qu'elle altère la couleur de sang, qui n'est ordinairement rouge que par la

* Cf. Hipp. t. II, p. 430.

chaleur. L'estomac et les intestins paraissent être sujets à une affection analogue. Le premier, dans les cas de vomissements pituiteux, et les seconds dans ceux d'une diarrhée.

La matrice est encore sujette à diverses espèces d'ulcères. Les uns consistent dans une simple excoriation de la surface interne, et sont par conséquent plats et unis. Ils causent de la démangeaison, mais ils sont sans douleur; le pus qui en sort en petite quantité, est épais et sans aucune odeur. Cette espèce d'ulcères est benigne. Les autres, sont plus profonds, un peu douloureux, donnent un peu plus de pus, et exhalent une mauvaise odeur; cependant ils ne sont pas non plus d'un mauvais caractère, quoiqu'ils ne soient pas aussi benins que les premiers. Mais s'ils pénètrent plus avant dans la substance de la matrice, et que leurs lèvres soient dures et inégales, ils rendent alors une matière ichoreuse, fétide, ils sont plus douloureux, et corrodent la matrice au point que dans certains cas on a même observé des morceaux de chair se détacher et sortir par la vulve. Ces sortes d'ulcères ne se cicatrisent point, sont très longs et finissent par la mort. On leur donne le nom de *phagédènes*, C'est alors surtout qu'ils sont regardés comme funestes, si la douleur devient très vive, que la malade éprouve des anxiétés, qu'ils rendent une matière pourrie, dont elle même ne peut point supporter l'odeur, s'exaspèrent par les attouchements et par l'application des remèdes, et deviennent rebelles à toute espèce de traitement. Dans ce cas les veines s'élèvent avec une distention de toutes les parties voisines; ce qu'un médecin habile peut sentir au toucher, car il n'y a pas d'autre moyen de s'en assurer. La fièvre, les anxiétés et une espèce d'endurcissement général, tel qu'on l'observe dans les ulcères malins, viennent se joindre aux autres symptômes, et se terminent par la mort. On donne à ces ulcères le nom de *cancer*. Il y a une autre espèce de cancer, dans lequel à la place d'un ulcère on n'aperçoit qu'une tumeur extrêmement dure qui distend toute la matrice, qui cause des douleurs et tous les autres symptômes ordinaires. Cette espèce est tout aussi longue et mortelle que la première,; quoique les cancers ouverts soient en général beaucoup plus mauvais pour ce qui regarde les douleurs, la fétidité, et le danger de la vie. Dans certains cas la matrice se détache de son siège, et vient tomber entre les cuisses de la malade. On aurait de la peine à croire la possibilité d'un accident si malheureux, si l'observation, n'eut rendu la chose indubitable, et que la cause d'ailleurs n'était plus que suffisante pour produire un pareil effet. On sait que la matrice est soutenue par certaines membranes ou ligaments, nerveux, dont les uns plus grêles, s'étendent de chaque côté des lombes et vont aboutir au fond de la matrice.

p. 382

p. 383

- p. 384 Les autres plus langes* et plus nerveux aboutissent d'une part au col de la matrice, et de l'autre aux hanches**. S'il arrive que tous ces ligaments se relâchent, la matrice doit nécessairement tomber hors de la vulve; et cette chute, qui peut être occasionnée par de grandes secousses, par des fausses couches, ou par des accouchements laborieux, devient le plus souvent mortelle. Celles qui échappent au danger de la mort, vivent assez longtemps avec cette incommodité, et elles éprouvent le désagrément de voir ce qui n'est pas fait pour être vu, et de lui donner tous les soins qu'exige sa situation. Quelquefois ce n'est que la membrane qui tapisse l'intérieur de la matrice, qui s'en détache et qui se renverse; cette membrane, composée de deux tuniques, séparées de sa membrane extérieure, peut se détacher de cette dernière par une fluxion, par des fausses couches, ainsi que par une extraction brusque
- p. 385 et violente du placenta qui lui est adhérent. Quand ce dernier cas n'est point mortel, on peut replacer la membrane détachée de manière qu'elle se rattache parfaitement à la matrice, ou qu'elle ne dépose son orifice que très peu sans franchir le vagin. Quelquefois c'est l'ouverture intérieure de l'orifice seule qui descend dans le col de ce viscère. Il rémonte par des fumigations fétides appliquées aux parties génitales, ou par des parfums respirés par le nez. On peut encore par le ministère d'une sage-femme, la faire repousser doucement après l'avoir frottée de quelques liniments utérins.

CHAPITRE XII

p. 386

De la Goutte et de la Sciatique.

- La goutte consiste dans des douleurs communes à toutes les articulations; mais elle prend des noms différents d'après la différence des parties qu'elle attaque. Nous donnons le nom de *podagre* à celle des pieds; de *sciatique* à celle de l'os ischion, et de *chiragre* à celle des mains. Les douleurs de toutes ces parties ne sont que passagères, lorsque la cause qui les produit tient aussi à des circonstances passagères. Mais des causes habituelles et permanentes, qui ont agi pendant longtemps sans donner aucun indice de leur action, produisent aussi une goutte permanente, qui se déclare à la moindre occasion par les
- p. 387 douleurs. Elle devient une affection générale de tous les nerfs et principalement des ligaments des articulations, et de toutes ses substances nerveuses

* L'auteur dit *langes* comme les voiles d'un vaisseau.

** Λαγόνιας aux os des iles.

qui partent des os, ou qui y aboutissent. Mais une observation singulière c'est que tant les nerfs que les ligaments, quoique naturellement insensibles à la douleur, soit qu'on les comprime ou qu'on les coupe mêmes, deviennent si sensibles aux douleurs de la goutte, que toute autre sensation douloureuse excitée par le resserrement des fers, par l'action d'un instrument tranchant ou du feu, n'est rien en comparaison de ce que les gouteux souffrent. Aussi se soumettent-ils sans difficulté à essayer tous ces moyens violents, comme un remède de leurs souffrances. Car si on coupe les parties douloureuses, la douleur de la section est ordinairement éteinte par celle de la goutte ou si elle ne l'est pas, elle leur procure au moins le plaisir, de leur faire oublier tout ce qu'ils souffraient avant l'opération.

Le même phénomène a lieu dans les os et notamment dans les dents. Il n'y a que les Dieux qui puissent en savoir la véritable cause. Les hommes doivent se contenter de ce qui paraît le plus probable; et voici à peu près ce que je pense sur ce phénomène. Tout ce qui est extrêmement dense et compacte doit naturellement être inaccessible aux impressions quelconques du toucher et par conséquent à la douleur. Car celle-ci n'agit qu'en raison des aspérités que présente la surface d'un corps. Or plus le tissu d'un corps est dense, moins il a de ces aspérités et moins il est sujet à la douleur; et réciproquement plus il est rare, plus il est inégal, et par conséquent plus sensible. Cependant quoiqu'il soit vrai de dire que les corps denses sont, par la nature même de leur tissu, moins sujets à la douleur, produite par cause externe qui tombe sous les sens, telle qu'un instrument tranchant ou une pierre, il n'est pas moins vrai qu'ils peuvent sentir la douleur excitée par une cause interne, telle qu'un désordre dans la température naturelle de la chaleur, dont ils sont pénétrés tout aussi bien que les autres parties du corps. p. 388

Le siège de la goutte n'est pas toujours le même. Elle attaque tantôt l'os ischion; et dans ce cas elle produit la claudication*... p. 389

Le commencement de la sciatique se fait sentir à la partie postérieure du fémur, au jarret, ou même à la jambe; quelquefois la douleur se manifeste dans la cavité même de l'os des iles; d'autres fois c'est aux fesses ou aux lombes qu'on éprouve la première sensation de la douleur, et cela de manière

* Le sens du passage omis dans le manuscrit est comme suit :

« À quelques autres (jointures des) membres elle (l'arthrite) quelquefois ne persévère longtemps, et (en pareil cas) n'atteint pas même les petites jointures, des pieds et de mains. Aussi si elle attaque de grandes articulations, qui peuvent offrir un large (et favorable) terrain à (l'évolution de la maladie), celle-ci ne dépasse ces organes. Si, au contraire, elle commence par de petites (jointures), alors l'invasion est simple et inopinée. (*Kousis*).

- à soupçonner tout autre affection que la sciatique. Il en est à peu près de même de l'invasion de la podagre. Elle s'annonce ordinairement par la douleur du grand doigt du pied, elle passe ensuite à la partie antérieure de la plante; puis elle occupe la cavité ou le milieu de cette plante et se propage jusqu'à ce qu'elle vient attaquer la cheville du pied la dernière. Loin d'avouer la véritable cause de mal, les malades ne croient pas même ceux qui les en instruisent; les uns l'attribuent à des souliers neufs, les autres à la fatigue d'une longue promenade, quelques uns à des coups ou à des foulures. Aussi la maladie devient-elle incurable, faute de l'avoir combattue par les secours de la médecine en commencement, et lorsqu'elle était encore sans force. Chez quelques-uns la goutte fixe son siège aux pieds et elle y reste pendant toute leur vie; mais chez d'autres elle se propage dans toutes les parties du corps.
- p. 391 Le plus souvent elle passe des pieds aux mains. Les limites qui séparent ces deux parties du corps relativement à leur état pathologique sont très étroites; car les extrémités supérieures et les extrémités inférieures sont de la même nature, je veux dire très peu chargées de chair, et de plus aussi exposées à l'impression du froid extérieur, qu'elles sont éloignées de la chaleur intérieure. La même correspondance s'observe entre le genou et l'olécrane; et la goutte attaque celui-ci en quittant le premier. À l'affection des cavités des os des iles succède celle des muscles du dos et du thorax; et la progression du mal se fait d'une manière incroyable. La douleur occupe tantôt à la fois tantôt successivement l'os sacrum, les vertèbres de l'épine et du cou, et elle se propage jusqu'aux tendons et aux muscles voisins avec un sentiment de tension. Quelquefois elle gagne les muscles des tempes et des mâchoires après avoir quitté les reins et la vessie. Et ce qui (paraît) pourrait paraître encore plus singulier, ce qu'elle attaque aussi les narines, les lèvres et les oreilles, par la raison sans doute que toutes les parties du corps sont pourvues de nerfs et de muscles. J'ai connu un homme, qui éprouvait la douleur légère mais fixe dans toutes les sutures du crâne, et qui sans savoir lui-même la partie affectée, me la faisait assez entendre en portant la main successivement sur la suture droite, l'oblique, la transversale antérieure et la transversale postérieure. Car il paraît que la goutte <atteint> toutes les jonctions des os quelconques, de même qu'elle attaque les articulations des pieds et des mains. Les topus qui se forment dans les articulations sont encore un effet de la goutte. Ils commencent par des élévations ou des tumeurs sur la peau aussi, et quelquefois plus grandes que les boutons ordinaires pour le volume; ensuite l'humeur renfermée dans ces tumeurs s'épaissit et se durcit de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle prenne la forme et la couleur d'une concrétion terreuse,

ferme et blanche comme la grêle. Cela doit surprendre d'autant moins, que la goutte en elle-même est une affection froide; et quoiqu'elle paraisse être tantôt d'une nature chaude, tantôt d'une nature froide, par la sensation même des malades, qui se trouvent bien les uns des applications froides, les autres des applications chaudes, j'aime mieux à croire que l'affection toujours la même, reconnaît pour cause la diminution de la chaleur naturelle, et qu'elle ne diffère que par la manière dont elle se développe. Si la partie affectée se tuméfie et s'échauffe dès le commencement, elle aime et elle exige des topiques rafraîchissants; et c'est dans ce cas qu'on lui donne le nom de goutte chaude. Mais si la douleur reste fixée intérieurement dans les nerfs, et que la partie est sans chaleur comme sans aucune tuméfaction, on l'appelle pour lors une goutte froide, et l'on remplit l'indication par l'application des substances chaudes, qui doivent être le plus souvent très âcres. Par leur moyens, on rappelle la chaleur interne aux parties affaissées qui s'élèvent et se tuméfient au point qu'il leur <faillit> pour lors des topiques froids. La preuve de ce que j'avance est que les mêmes remèdes ne conviennent pas à tous et dans tous les temps indistinctement. En un mot, la maladie au commencement indique l'emploi des échauffants, et à la fin celui des rafraîchissants. La goutte n'afflige guère d'une manière continue; elle a quelquefois de longs intervalles, et ses accès ne sont pas toujours forts. On connaît l'histoire du goutteux qui dans un de ces intervalles remporta le prix de la course dans les jeux olympi<a>ques. Les femmes sont beaucoup moins sujettes que les hommes à la goutte; mais elles en souffrent davantage, parce que toute affection qui n'est point conforme à la nature du sujet devient par cela même plus violente. Elle se manifeste en général à l'âge au-dessus de trente-cinq ans; mais on peut l'avoir aussi plutôt ou plus tard, suivant le tempérament dont est doué et le genre de vie qu'on mène. Ses douleurs ordinairement affreuses sont accompagnées d'accidents encore plus graves; tels sont les défailances à l'attouchement des parties affectées; l'impossibilité de mouvoir ces parties; le dégoût des aliments, la soif et l'insomnie. Pendant les intervalles des accès les malades, n'observent aucune règle de tempérance, ils usent sans réserve de tout ce qui peut flatter leur goût; ils sont joyeux, splendides et se portent volontiers à la dépense et à la générosité; en un mot ils abusent de la vie, soit par une espèce de satisfaction comme s'ils venaient d'échapper à la mort, soit par le sentiment de ne pouvoir pas lui échapper longtemps.

La goutte fait place quelquefois à l'hydropisie; d'autres fois elle entraîne l'asthme; ces deux terminaisons sont également funestes.

CHAPITRE XIII

De l'éléphantiasis.

Il existe entre l'Éléphant et la maladie à laquelle cet animal a donné son nom, plusieurs rapports pris de la forme, de la couleur, du volume de son corps, et de la durée de sa vie; sans parler des traits qui caractérisent tous les deux d'une manière si spéciale, que l'animal diffère des autres animaux autant que l'éléphantiasis diffère de toutes les autres maladies. Pour commencer par le volume, l'éléphant est d'une grandeur et d'une grosseur si démesurées par rapport autres, qu'il peut tenir la place de plusieurs animaux p. 397 grands et gros mis les uns sur les autres ou à côté les uns des autres. Sa forme ne diffère pas moins de celle des autres animaux. La couleur de tous les éléphants et par tout leurs corps est d'un noir foncé; tandis que les individus des autres animaux présentent des variations de couleur remarquables. Les chevaux par exemple combien ne diffèrent-ils pas de couleur entre eux? Les uns sont de très blancs, comme ceux de Rhesus roi de Thrace*, dont parle Homère; les autres n'ont que les pieds blancs comme le cheval qui appartenait à Ménélas, et qui s'appellait à cause de cela Podargue; ** quelques uns sont de couleur fauve, comme les cent cinquante chevaux, dont parle encore Homère***. Il y en a des noirs, ainsi que le dit encore le même poète en parlant****.

p. 398 Il y en est de même des bœufs, des chiens et en général de tous les animaux terrestres, soit reptiles ou quadrupèdes. Il en a que les éléphants qui présentent toujours cette couleur qu'on pourrait comparer à une nuit sombre***** [pour me servir encore d'une expression homérique].

Quant à la forme et à la figure de l'animal, il porte une tête fort laide sur un si petit cou, qu'elle se perd pour ainsi dire entre les épaules, dans lesquelles elle paraît être enfoncée. Ses oreilles, grandes, larges, tombent en forme d'ailes jusque sur les clavicules et le os de la poitrine, et cachent le cou et les épaules, comme les voiles d'un navire.

Ses cornes qui quelques uns nomment des dents, surpassent en blancheur

* Iliad. X., 435.

** Cheval aux pieds blancs.

*** (Iliade XI, 680).

**** Omis: (« de Borée, qui prit la figure d'un cheval à crinière noire et.... ». Homère Iliade, XX. 224). K.

***** omis: (et à la mort.), K.

les dents des animaux même les plus blancs. Cette blancheur est d'autant plus p. 399
étonnante qu'elle contraste avec la couleur du reste de son corps. Elles ne
sont point plantées sur la tête, comme les bois des autres animaux cornu<fère>s;
mais elles sortent de la mâchoire supérieure, et sont tant soit peu recourbées
vers le haut en forme de crochets, de manière qu'il peut s'en servir non seu-
lement pour sa défense, mais encore pour relever de la terre et retenir des
fardeaux quelconques. Leur longueur moyenne est ordinairement d'une brasse,
mais elle va quelquefois jusqu'au double. De la lèvre qui termine la mâchoire
supérieure il part une espèce de substance charnue dépourvue d'os, très lon-
gue, tortue et serpentante. Elle est terminée par deux trous qui servent d'ori-
fices à un double tuyau, qui se prolonge et se termine aux poumons. Ainsi p. 400
formé par la nature, ce tuyau, sert non seulement de nez ou de conduit à la
respiration mais de plus il fait les fonctions d'une main, et tient même lieu de
vase à boire. Car tout ce que l'animal veut saisir par ce tuyau, l'embrasse et
le serre si fortement, et aucune force ne peut le lui arracher si ce n'est celle
d'un autre animal de son espèce. C'est encore par le même moyen qu'il arra-
che l'herbe, dont il a besoin pour se nourrir, n'ayant pas la faculté de la brou-
ter avec sa bouche et ses petites dents, ainsi que font les autres animaux; ce
qui tient à la structure de son corps. Ses longs pieds tiennent sa tête à une
trop grande distance de la terre, et son cou est trop court, pour qu'il puisse
se baisser pour y chercher sa nourriture avec la bouche. Ajoutez à cela que p. 401
ses grandes dents ou défenses deviennent encore un obstacle à ce qu'il puisse
appliquer sa bouche sur l'herbe même. Ainsi il est obligé de chercher sa
nourriture avec ce tuyau et de la porter à la bouche à mesure qu'il l'arrache
de la terre et qu'il la réunit en grands paquets. Ainsi les anciens avaient-ils
raison de donner à ce tuyau le nom de proboscide, sa fonction même qui est
de *saisir la pâture avant la bouche*. Un autre inconvénient de cette confor-
mation de l'animal est de ne pouvoir non plus approcher sa bouche des eaux
d'un lac ou d'une rivière pour en boire. Par conséquent, toutes les fois qu'il
est pressé par la soif il applique le bout de sa proboscide sur la surface de
l'eau et il hume la boisson. Après avoir ainsi rempli sa proboscide comme on
remplit un vase, il la vide dans sa bouche; il la remplit et la vide plusieurs
fois jusqu' à ce qu'il ait la quantité suffisante pour étancher sa soif*. La peau p. 402
de l'éléphant est dure, très épaisse, sillonnée d'élévations calleuses, qui forment
des espèces de fissures ou de fosses longitudinales très profondes qui se croi-
sent et se traversent en différents sens, de manière qu'elle ne ressemble pas

* Le texte porte: *jusqu'à ce qu'il charge son ventre comme un navire marchand.*

mal à un champ auquel on a donné une troisième façon*. Cette peau au lieu de poil ou de crinière, qu'on observe dans les autres animaux n'est couverte que d'un duvet.

Ce ne sont point les seuls caractères qui distinguent l'éléphant des autres animaux. Il en diffère par mille autres signes distinctifs. Il plie le genou du derrière comme l'homme, et il porte les mammelles près des aisselles comme les femmes. Mais comme je ne suis point obligé de donner une description de cet animal, je me contente des traits que j'ai déjà rapportés pour faire voir p. 403 d'un côté que l'éléphant diffère des autres animaux autant que la maladie qui fait mon objet diffère des autres maladies, et de l'autre côté les rapports que cette dernière a avec l'animal, et sur lesquels est fondé son nom d'éléphantiasis. Outre ce nom, on lui a encore donné celui de *Léontiasis*, à cause de quelque ressemblance qu'on a cru avoir observé entre la partie du front voisine des yeux des malades et celle du lion, de la quelle je parlerai dans la suite. On l'a aussi appelée *satyriasis* à cause de la rougeur des joues, du penchant irrésistible que les malades montrent pour les plaisirs de l'amour, penchant qui franchit souvent les bornes de la décence. On l'a enfin nommée *maladie d'Hercule*, pour l'avoir regardée comme la plus forte et la plus rebelle de toutes les maladies.

En effet cette maladie est remarquable non seulement par sa force irrésistible, qui la rend la plus mortelle de toutes; mais encore par la mine des malades qui est aussi hideuse et aussi terrible que celle de l'éléphant. La cause qui la produit est la même que celle qui amène la mort, savoir une p. 404 espèce de congélation de la chaleur naturelle**. Les commencements sont presque imperceptibles; et celui qui en est atteint, ne s'aperçoit d'aucun changement extraordinaire, et s'en doute d'autant moins que la peau ne présente encore aucune altération. Mais la maladie d'abord cachée dans les viscères comme un feu qui couve sous la cendre***, les mine et les dévore, jusqu'à ce qu'elle manifeste sa flamme au dehors. Les premiers indices du mal se voient ordinairement sur le visage; tel un fanal placé sur une tour élevée se laisse voir de loin. Il y a cependant des cas, où la maladie commence par l'extrémité du coude, le genou, les articulations des mains ou des pieds. Le plus grand dan- p. 405 ger de la maladie tient à sa marche même, qui fait que les secours de la médecine ne lui sont jamais administrés au moment où elle n'a pas encore

* Expression d'Homère (Iliade XVIII 541 - 2).

** Il ajoute: on pourrait la comparer à un hiver rigoureux pendant lequel l'eau se convertit en neige, en grêle, en gelée blanche ou en glace.

*** Le texte: comme le feu des enfers.

fait des progrès sensibles, parce que les malades eux-mêmes ignorant leur mal sont dans une funeste sécurité. L'indolence, l'amour du repos, la propension au sommeil, le resserement du ventre, qui accompagnent la maladie à cette époque, sont des accidents qu'on peut attribuer à des causes très légères, d'autant plus qu'il n'est point rare de les rencontrer chez des personnes même qui se portent bien. Dès que la maladie a fait quelque progrès l'haleine devient forte; mais plutôt que d'attribuer cet accident à une cause interne, ils en accusent l'air que nous respirons ou l'attribuent à quelque autre cause externe. Les urines deviennent épaisses, blanches, troubles comme celles d'une bête de somme et écumeuses. La digestion se fait mal et ne fournit à la nutrition du corps que des parties mal digérées ou crues; cependant ces accidents ne suffisent pas non plus pour les avertir de leur état et les porter à s'étudier avec plus d'attention. Car ils ignorent même s'ils digèrent bien ou mal, par la raison que les aliments quoique mal digérés se distribuent avec facilité, comme si la maladie même les devorait par sa propre subsistance. Cela fait aussi qu'ils ont ordinairement le ventre resseré. p. 406

Des tumeurs calleuses, épaisses et rudés, rapprochées les unes des autres, mais pas encore réunies, s'élèvent dans différentes parties de la peau. L'espace qui les sépare, présente des fissures semblables à celles qu'on observe sur la peau de l'éléphant. Les veines se dilatent non par l'abondance du sang, mais par l'épaississement de la peau. Bientôt la tuméfaction devient générale partout le corps. Le poil qui garni les bras, les cuisses et les jambes commence à tomber le premier; la barbe et les cheveux de la tête s'éclaircissent et qui plus est, blanchissent avant le temps. Il arrive même qu'on devient tout à coup p. 407
chauve, ou que les poils qui garnient le menton et le pubis tombent à la fois ou s'il en restent quelques uns* [sont plus difformes que ceux qui se sont déjà perdus. La peau de la tête est fendue profondément, et on y voit des rides nombreuses, profondes et dures. *Bien plus* des bosselures au visage, qui sont rudés et acuminés; quelquefois blanches au sommet, et plus verdâtres à la base. Les pulsations sont faibles, lourdes et lentes, comme si elles étaient mue avec peine par de la boue. Les veines des tempes sont distendues, ainsi que les sous-linguales. Les évacuations sont bilieuses. La langue est rude, à cause des nodules en forme de grêlons (chalazes), qui s'y sont formés. Il n'est même pas surprenant que tout le corps en soit plein, car les chairs des victimes *expiatoires* aux humeurs viciés sont aussi pleines de chalazes. Et si le mal augmente d'intensité et passe de l'intérieur aux membres, on constate des

* Ici finit la traduction d'Adamant Coray. Le reste, en crochets, est traduit par le Prof. A. Kousis.

lichens aux extrémités des doigts et des démangeaisons aux genoux, que les *malades* prennent plaisir à gratter. Quelquefois aussi le lichen atteint le menton en cercle, et s'y *développe* une rougeur des pommettes et une légère tuméfaction. Les yeux *deviennent* sombres et d'une couleur cuivrée. Les sourcils sont saillants, épais, glabres, pendants vers le bas, et bouffis à cause du resserrement de la glabelle. Leur couleur est livide ou noire. La peau du front étant agrandie, est tirée *vers le bas* et couvre les yeux, comme il arrive aux lions en colère, d'où le nom du *mal léonin*. Mais ceci n'est pas seulement semblable aux lions et à l'éléphant, mais aussi aux ecchymoses noires* sous-orbitaires. Les narines portent des tumeurs noires et irrégulières, les lèvres sont saillantes et épaisses et la *lèvre* inférieure est livide. Le nez est allongé; les dents ne sont pas blanches, mais elles paraissent l'être à cause de la couleur noire des téguments. Les oreilles sont rouges, noirâtres, pliées, pareilles à celles de l'éléphant, donnant l'impression d'une grosseur plus volumineuse que d'habitude. *En outre*, des ulcérations *se forment* au fond des oreilles qui laissent suinter un ichor purulent et produisent des démangeaisons. Il ont le corps plein de rides rudes, et des fissures profondes, comme des sillons noirs, *laburent* les fosses nasales, d'où le nom de la maladie éléphantiasis. *Bien plus on constate* des déchirures de la plante des pieds et du talon jusqu'à l'intérieur des doigts; et si le mal augmente d'avantage les bosselures s'ulcèrent, et les ulcérations des pommettes, du menton, des doigts, des genoux *deviennent* fétides et incurables, parce que des nouvelles en surgissent à certains endroits, tandis qu'à d'autres quelques-unes s'apaisent. Quelquefois déjà certaines parties de l'homme — le nez, les doigts, les pieds, les parties génitales et les mains tout-entières — meurent avant lui et tombent; car le mal ne tue pas, délivrant d'une vie insupportable et pleine de grandes douleurs, avant que l'homme ne soit séparé de ses membres, la maladie étant d'une longue durée comme la vie de l'animal éléphant. Si *d'autre part*, une douleur commence à atteindre les extrémités, elle est plus pénible, car elle erre *facilement* ça et là. L'appétit n'est pas diminué, mais le goût des mets est fade; le manger et le boire ne leur sont point agréables. Ils détestent tout à cause de leur tourmente. Seuls les désirs charnels restent impératif. *En outre* des lassitudes spontanées, une sensation de pesanteur dans chacun de leurs membres et des douleurs même dans les plus petites parties de l'homme. Le corps est aussi ennuyé de tout; il ne se plaît ni aux bains, ni à leur privation, ni aux aliments, ni au manque de nourriture, ni au mouvement, ni au repos. Au-dessus de tout il y a

* Mot à mot: semblables à la Nuit rapide.

la maladie qui prédomine. Le sommeil est léger et l'insomnie est pire *étant agitée* par des rêvasseries.

La dyspnée est forte et les étouffements pénibles, comme *ceux occasionnés* par strangulation. Ainsi donc quelques-uns ont terminé leur vie en se plongeant dans un sommeil profond jusqu'à la mort. Tels étant *les malades*, qui donc aurait eu le courage de ne pas s'enfuir loin d'eux, ou de ne pas les éviter, quoiqu'il soit fils, père ou frère. Outre cela il s'y ajoutait la terreur de la contagion de la maladie. Plusieurs donc ont exposé les êtres les plus chers dans les déserts ou sur les montagnes, les uns avec le souci de les nourrir à la longue, les autres *au contraire* le moins possible, voulant ainsi les faire mourir. On raconte encore qu'un de ceux qui sont parvenus au désert étant pressé par la faim ou accablé par son mal et voyant une vipère rampant de la terre, l'a mangée vivante, voulant échanger ainsi son mal avec le *venin* d'elle; et *pourtant* il ne mourut pas avant que tous ses membres ne furent putréfiés et séparés du corps.

On dit aussi qu'un autre avait vu une vipère qui se glissait dans un tonneau de moût et y boire abondamment, mais bientôt le rejeter et avec lui une grande quantité de son venin. Et quand le serpent y fut noyé, le malade en but avidement et copieusement, désirant ainsi se débarrasser de la vie et du mal. Ayant bu jusqu'à satiété et ivresse, il se coucha sur le sol d'abord comme mourant; mais quand il se fut réveillé de son assoupissement et de l'ivresse, sa chevelure commença à tomber ainsi que les doigts et les ongles et après tous ses membres furent détachés. Et puisque la force *vitale* se trouvait encore en germe *dans le corps*, la nature *médicatrice* a comme de la cire de nouveau modelé l'homme, *de la même manière* qu'à sa naissance. Une autre chevelure commença à pousser, de nouveaux ongles, une chair saine, et enfin il perdit son ancienne peau comme la vicillesse (la mie) des serpents. Et tel un bourgeon de vie il est rappelé à *surgir tout à fait* comme un autre homme. Telle étant donc la fable et pour si peu réelle *qu'elle paraisse*, n'est pas cependant entièrement incroyable. Car il est croyable qu'un mal peut nuire à un autre mal; *en outre* que la nature aussi grâce à l'étincelle vitale restante, puisse restaurer l'homme, cela peut avoir lieu comme un fait miraculeux].

[FIN DU TRAITÉ SUR LES SIGNES ET LES CAUSES DES MALADIES AIGUES]